

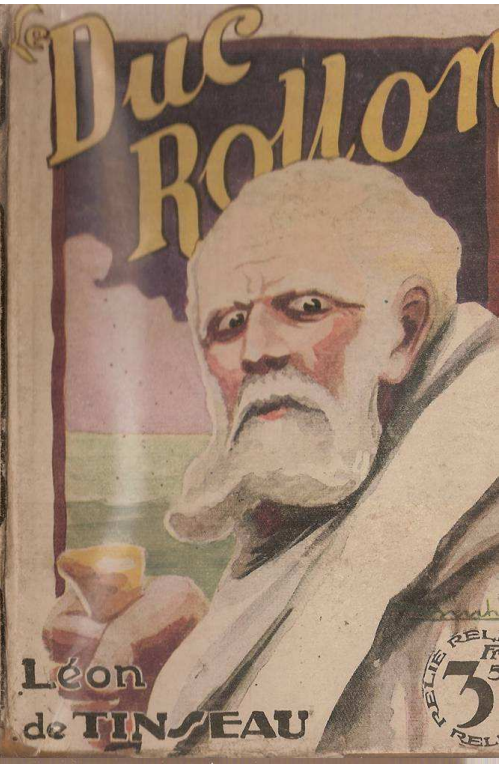
LE DUC ROLLON

L de TINSEAU

3 F. 50

COLLECTION DU LECTEUR

34



DANS LA MÊME COLLECTION

Parus :

1. MINUIT... PLACE PIGALLE	M. DEKOBRA
2. BEN HUR	LEW WALLACE
3. LA FEMME DISPARUE	J.-H. ROSNY aîné de Ac. Goncourt
4. LES TROIS JUSTICIERS	EDGAR WALLACE
5. LES AILES	MONK SAUNDERS
6. POUTNIK LE PROSCRIT	EMILE ZAVIE
7. LE BON JUAN DE VENISE	H. DE NORVINS
8. LA MOUCHE	EDGAR WALLACE
9. LE MUSICIEN DE MINUIT	TH. VALENSI
10. LES ESPIONS	THOMAS BARROU
11. LA VAPEUR DORÉE	ALBERT ERLANDE
12. LA 61e SECONDE	OSCAR JOHNSON
13. LA FILLE DU GUEUX	AMÉDÉE BOUSSARD
14. LES VOLEURS D'AMES	GEORGES DELAMARE
15. LE CAPITAINE FRACASSE	THÉOPHILE GAUTIER
16. L'AVENTURE THERMALE	PIERRE LA MAZIÈRE
17. LA PESTE 98	ROBERT W. SERVICE
18. LE TROIS-MATS FANTOME	JEAN D'AGRAVES
19. OMBRES BLANCHES	d'après FREDERIC O'BRIEN
20. L'ENTONNOIR DE CUIR	CONAN DOYLE
21. LA PAILLE DANS L'ACIER	MARCEL PRÉVOST
22. QUARTIER LATIN	de l'Académie française d'après MAURICE DEKOBRA
23. L'ENIGME DE LA SALLE ROUGE	J. H. MAGOG
24. UNE FEMME DANS LA LUNE	T. H. VON HARBOU
25. LA VESTALE DU GANGE	JOSE GERMAIN et F. GUERNON
26. L'HISTOIRE DES TREIZE	H. DE BALZAC
27. UNE FEMME ET VINGT MILLIONS	ALBERT BOISSIÈRE
28. LA PRINCESSE D'ERMINGE	MARCEL PRÉVOST
29. LE TRAIN FANTOME	ALEXANDER ET RADLEY
30. L'ILE SANS NOM	MAURICE LEVEL
31. LE PAPYRUS	E. DE KEYSER
32. L'ENVOUTEUSE	CH. DE RIVIÈRE
33. YANNINA	TH. VALENSI
34. LE DUC ROLLON	LÉON DE TINSEAU

Copyright 1930 by EDITIONS COSMOPOLITES

LE DUC ROLLON

I

L'ouverture de la session parlementaire de l'an 2000 fut accompagnée d'un éclat exceptionnel au Capitole de Washington. Non seulement elle coïncidait avec le début du vingt et unième siècle, mais encore elle était fixée au cinquantième anniversaire — Premier mai — de la proclamation de l'Empire colombien. La monarchie avait succédé sans secousse intérieure, par la progression naturelle des choses, à la grande République des Etats-Unis singulièrement vite oubliée. A vrai dire, les cataclysmes qui avaient bouleversé l'autre face du globe avaient eu de quoi absorber l'attention du genre humain.

Longtemps avant l'heure officielle, des centaines d'automobiles armoriées étaient venues déposer les femmes en grande toilette, les députés et les sénateurs en brillants uniformes, au pied des marches du perron de l'Est conduisant à la Rotonde. Cette énorme cage, d'un diamètre de cent pieds, d'une hauteur presque double, paraissait insuffisante à contenir une foule d'oiseaux gazouilleurs et animés,

lissant, montrant leurs plumes, tandis que la cohue des spectateurs plus pressés engorgeait l'escalier des tribunes.

Le flot encore plus nombreux des simples citoyens venus par les marches interminables qui, du Jardin botanique, gagnent le front Ouest du Capitole, se répandait sur la terrasse de marbre d'où l'on domine la promenade du Mall et le Potomac. En ce moment, toutefois, les yeux négligeaient l'admirable vue des quinconces et la nappe grandiose du fleuve pour guetter, vers l'avenue de Pennsylvanie, l'approche du cortège impérial.

Dans l'intérieur de la Rotonde, réservée aux invités et au monde officiel, on se montrait les personnages importants ou les femmes connues soit pour leur beauté, soit pour le titre de leurs époux; car les yeux de marbre ou de bronze de Washington, de La Fayette et des autres fondateurs de l'indépendance pouvaient contempler les duchesses et les marquises de la nouvelle monarchie. Mais bientôt ils allaient avoir l'étonnement plus considérable de contempler le monarque lui-même

On entourait une jeune fille méritant à coup sûr d'attirer l'attention par la pureté un peu masculine de ses traits et l'élégance de sa taille. Toutefois ces avantages extérieurs n'étaient pas la raison principale de sa célébrité.

— Voilà, dit quelqu'un, la fameuse Edith Wagstaff, nièce du premier ministre, l'une des douze femmes élues à la Chambre, chef de son groupe, et déjà connue pour son éloquence.

— Quelle idée bizarre de venir ici en costume de drap! fit une dame d'honneur qui, bien que n'étant pas de service, arborait une robe de Cour et des aunes de colliers de perles. C'est de la pose de mauvais goût.

Elle haussa les épaules, ce qui provoqua cette réponse :

— Parmi les femmes députées, — on ne leur a pas encore donné un uniforme — l'absence de toilette est un mot d'ordre et, selon moi, une preuve d'intelligence. Mais, parce qu'elles siègent à gauche, le Palais ne manque pas l'occasion de les critiquer.

— Il n'est pas très naturel de voir la nièce du premier ministre figurer dans l'opposition, soutint la dame aux perles.

— J'avoue qu'elle peut paraître un peu « avancée ». Mais il y a compensation. Son père, Henry Wagstaff, est réactionnaire. Au fond, il pleure la République.

— Peut-être qu'il la pleure « au fond ». Mais c'est un réactionnaire peu dangereux. Il ne sort pas de sa bibliothèque...

— Il en est sorti pour l'occasion, interrompit quelqu'un. Le voilà qui rejoint sa fille.

— Pourquoi ne porte-t-il pas, comme ses confrères, l'uniforme de l'Institut et ses décorations?

— Parce qu'il est réactionnaire, et conséquent avec lui-même, chose devenue assez rare... Ah! voilà qu'on fait évacuer la Rotonde. Sa Majesté arrive.

La foule obéissante reflua dans la salle demi-

circulaire des statues, puis dans le corridor conduisant à la Chambre des députés. Bientôt les deux mille cinq cents places des galeries furent toutes occupées. Une enceinte réservée aux sénateurs faisait face au trône. En passant devant la statue de Washington, réplique de l'œuvre de Houdon conservée dans l'ancien parlement de Virginie, Henry Wagstaff s'arrêta une seconde, leva les yeux vers le noble visage, et l'on put l'entendre murmurer :

— Pauvre George!

Pendant ce temps-là, un cortège pompeux montait l'avenue de Pennsylvanie et contournait le Capitole pour gagner le perron d'honneur. Un Français tombé en léthargie, et se réveillant après un sommeil de cent cinquante ans, aurait cru assister au passage de Napoléon III quittant les Tuileries pour aller faire l'ouverture des Chambres dans la Galerie d'Apollon.

Toutefois quelques nouveautés considérables eussent plongé le spectateur bi-centenaire dans l'étonnement. Il eût cherché en vain les attelages à la Daumont remplacés par d'éclatantes automobiles. D'ailleurs la voiture traînée par un cheval, à cette heure caprice de millionnaire excentrique, se trouvait en bien petit nombre sur toute l'étendue de l'empire. La plus belle conquête de l'homme — qui en avait accompli bien d'autres depuis Buffon — servait principalement à la nourriture du peuple. La cavalerie militaire, depuis le désarmement général, avait disparu.

Le véhicule impérial était escorté d'une centaine d'hommes de la Police Montée, seul vestige, unique mais nécessaire, des dragons d'autrefois. Car si les traités internationaux avaient supprimé les armées, ils n'avaient pu opérer ce miracle : effacer l'armée du crime de la surface de la terre.

Fils du général porté au trône dans un accès de désillusion, après une guerre désastreuse pour la grande République, Théodore II avait le bonheur de régner sur un peuple dont le bon sens, sous d'autres noms donnés par ses amis et ses ennemis, restait peut-être la plus admirable qualité. Pareille à ces hommes d'affaires de la grande époque, refaisant leur fortune dans les conserves alimentaires après l'avoir perdue à la Bourse, cette grande nation, vaincue et malheureuse sous sa forme républicaine, s'était tournée sans violentes secousses vers un régime qu'elle croyait capable de lui rendre la prospérité et la prépondérance d'autrefois.

Le premier Théodore, en toute justice, s'était montré digne de la confiance que ses concitoyens plaçaient en lui. S'il n'avait pu arrêter l'invasion japonaise, facilitée par le pacifisme aveugle des derniers Présidents, du moins il s'était toujours attaché à tirer parti, pour lui et pour ses successeurs, des leçons d'une cruelle expérience.

La destruction presque totale de leur marine, la perte des Etats situés sur la côte du Pacifique, avaient été une dure leçon de choses pour ceux qui, pendant près de deux siècles, avaient orgueilleusement accaparé le nom d'Américains. Avec leur

sens pratique, évitant les discussions intérieures, ils avaient reconnu leur méprise. D'ailleurs, après la transformation de la carte politique où l'Europe ne figurait plus, le désarmement général se fût imposé au monde, même si le Japon, parvenu à ses fins, ne l'avait inscrit de gré ou de force sur la charte universelle des nations. « La guerre à trois étages », ainsi que l'historien Henry Wagstaff l'avait désignée, venait de terrifier les deux continents par ses résultats qui ne méritaient plus le nom de victoire, mais celui d'annihilation, même pour les vainqueurs.

Le premier souverain de l'empire de Colombie, élevé sur les restes des Etats-Unis sous l'étiquette nouvelle, avait été un de ces hommes aussi bien doués pour la guerre que pour l'administration dont Washington, et longtemps après lui Lincoln, furent des exemples illustres. Mais ceux-là s'étaient endormis de leur dernier sommeil dans le succès, tandis que le nouvel empereur se débattait dans la défaite. Malgré tout, son testament politique contenait les lignes suivantes qui montrent l'ampleur de ses idées et la sérénité de son âme :

Mon fils, je vous laisse une tâche plus facile que ne fut la mienne. Notre peuple, resté grand et fort, est devenu sage en voyant la folie mortelle des autres. Cependant, avec sa manie de copier l'Ancien Monde, il a voulu du galon sur son habit : acceptez le nouvel habit sans faux orgueil, mais touchez le moins possible à la maison; cela porte

malheur. Gouvernez par la liberté et le bon sens. N'oubliez jamais les colosses de notre Indépendance, et ne permettez pas qu'on les oublie. Nous sommes bien petits auprès d'eux!

En voyant Théodore II, brodé et empanaché, s'asseoir sur le trône placé entre les portraits de Washington et de La Fayette, on ne pouvait l'accuser de n'avoir pas tenu compte des recommandations paternelles. Aucun « faux orgueil » ne pouvait se lire sur ce visage intelligent et honnête, d'où la jeunesse avait déjà disparu, mais facilement adouci par l'éclair de l'*humour national*. Si quelque chose pouvait l'amuser dans cette cérémonie, c'était probablement de s'y voir. Il écouta sans attention exagérée les flatteuses paroles de bienvenue adressées par le président de la Chambre. Puis il se leva pour parler à son tour, et, dès les premiers mots, on comprit que le penseur tenait en lui plus de place que le politicien. Il ne fut pas moins visible que, modeste pour lui-même, il était fier jusqu'à l'enthousiasme de son époque et de son pays.

Après un salut éloquent mais bref au siècle nouveau, le souverain, avec plus de complaisance, aborda l'éloge de la période qui venait de finir, annonçant qu'il détournait volontairement les yeux des tristesses laissées par elle.

— Voyons seulement, conseilla-t-il, ce que nous avons reçu de la Civilisation et ce que nous lui avons donné. Ce pays, bienfaiteur universel et

généreux, trouve partout des obligés, même parmi ceux qui furent ses ennemis. C'est grâce à nous, pour une bonne part, que le vingtième siècle restera le plus merveilleux dans l'histoire du progrès du monde depuis sa création.

L'homme d'aujourd'hui se demande comment il était possible de vivre au temps où il fallait des chevaux pour traîner les voitures, des bouts de fil de cuivre pour causer d'une maison à l'autre, des montagnes de charbon pour mettre en mouvement les trains et les navires, des forêts entières pour produire le papier de nos livres.

L'onde électrique semble naître et se communiquer naturellement, comme la pensée qu'elle porte au loin. Un aéroplane traverse l'Océan avec une centaine de kilogrammes d'oxygène solidifié. Enfin un de nos jeunes savants vulgarisait hier la fabrication économique du papier d'aluminium, deux fois plus léger que l'autre et inattaquable par l'air et les insectes.

Des applaudissements interrompirent le discours impérial, et tous les yeux se tournèrent vers les tribunes où un homme à peine âgé de trente ans, au visage froid et régulier, supportait plus qu'il ne savourait l'ovation. Théodore II attendit avec complaisance qu'elle prît fin, puis il continua sa harangue :

— Les impôts de guerre ont disparu avec les armées et les flottes devenues inutiles. Presque toutes les maladies réputées incurables n'ont pu franchir le seuil du vingt et unième siècle. Nos

petits-enfants trouveront-ils encore quelque chose à faire pour l'avancement de la Civilisation?

Le souverain termina en se félicitant, selon l'usage, de ses bons rapports avec les autres puissances, et en traçant aux députés un programme sommaire de leurs travaux. Puis la séance fut levée au milieu de démonstrations qui ne laissaient aucun doute sur la popularité du monarque.

— Savez-vous, demanda Henry Wagstaff à ses voisins, ce que j'admire le plus dans ce que l'empereur vient de dire? C'est ce qu'il n'a pas dit. Tout autre à sa place eût vanté les bienfaits du régime dont nous célébrons le cinquantenaire. Il est vrai qu'il n'a pas beaucoup plus parlé de George Washington. Mais on ne peut guère exiger que le second mari d'une femme célèbre les mérites du premier.

Quelqu'un, tout en suivant la foule qui descendait les escaliers, fit cette réponse :

— En somme, le triomphateur de la journée est Warren Islington, l'homme du papier nouveau et votre plus jeune collègue de l'Institut.

— Warren est mon grand ami. Deux choses m'ont fait plaisir tout à l'heure : voir qu'on lui rend justice, et constater que la gloire ne lui monte pas à la tête.

Lavinia Cornell, sœur non mariée de la femme défunte d'Henry Wagstaff, avait rejoint son beau-frère. Elle accentua l'éloge, pour le changer aussitôt en critique :

— Oh! rien ne lui monte à la tête. Il peut servir

de modèle aux jeunes hommes d'aujourd'hui, incapables de vibrer en face de l'art, de la poésie ou de l'amour.

— Ma chère, fit le vieil historien, l'empereur nous donne l'exemple de l'admiration que nous devons avoir, faute de mieux, pour ce qui nous reste à admirer. La captation directe de l'électricité dans l'atmosphère, le papier d'aluminium, la solidification de l'oxygène, l'espoir de vivre jusqu'à cent ans, n'est-ce pas assez pour vous réconcilier avec le nouveau siècle?

— Ah! je serais bien désolée de vivre jusqu'à cent ans! La Science nous encombre de vieillards qui bravent la Nature et refusent d'être enterrés, sous prétexte que les médecins n'ont pas constaté leur décès. A quoi sont-ils bons? A occuper les anciennes casernes transformées en asiles d'impotents!

Edith Wagstaff, ayant quitté son fauteuil, rejoignait sa tante dont elle entendit les derniers mots.

— Nous ne pouvons, dit-elle, supprimer les effets de l'âge; mais nous avons supprimé l'indigence, lèpre de l'ancienne société. Qui voudrait croire qu'il fut un temps où des malheureux tendaient la main dans la rue pour ne pas mourir de faim et de froid? Regrettez-vous les mendiants, chère tante?

— Je ne sais trop que vous répondre, ma nièce. J'ai vu les derniers, et quitte à passer pour égoïste, j'avoue que c'était une joie très douce que d'ouvrir pour eux ma petite bourse d'enfant. Mais je bénis Dieu qui permet que la souffrance humaine

diminue. La loi chrétienne de l'amour, malgré tout, valait peut-être bien celle de l'assistance nationale.

En suivant le flot on était arrivé dans la Rotonde, où l'empereur, avant de se retirer, recevait les hommages du corps diplomatique fortement réduit en nombre par la rentrée dans le néant des peuples occidentaux de l'ancien monde. L'ambassadeur du Japon, autrefois petit empire, devenu le premier par son prestige et sa richesse, était l'objet de l'attention marquée de Théodore II.

A côté de lui, on reconnaissait la haute taille et les cheveux blancs d'Elzéar Turcote, envoyé de la République canadienne, la voisine du Nord. Il paraissait négliger un peu la pompe officielle pour la conversation de Geoffrey Wagstaff, le premier ministre, connu pour l'un des hommes les plus spirituels de Washington. Jeunes cadets autrefois, l'un dans l'armée américaine, comme on disait alors, l'autre dans les troupes du gouvernement de Québec, venues en alliées combattre l'invasion japonaise, les deux hommes s'étaient trouvés côte à côte sur plus d'un champ de bataille. Dans l'âme des septuagénaires, l'amitié de la dix-huitième année avait survécu.

Quand nulle étiquette ne les gênait, leur conversation était un curieux mélange de profondeur et de pittoresque humoristique. L'un avait conservé l'esprit souple et mordant de la vieille race française, l'autre l'énergie indomptable vers le but et le coup d'œil perçant qui avaient établi les fortunes des anciens milliardaires. On peut dire que,

sauf l'amitié, aucune question ne les trouvait d'accord. En présence d'une question grave ils devenaient des diplomates consommés, cherchant à se rouler réciproquement. Il faut ajouter que ces deux adversaires étaient dignes l'un de l'autre. Mais les difficultés sérieuses, par suite de l'état des choses, étaient devenues presque impossibles entre leurs gouvernements.

— Voilà, dit très haut le Canadien, une fort imposante cérémonie. Le discours de Sa Majesté est d'un orateur de premier ordre.

Elzéar Turcote savait fort bien que son ami avait fortement collaboré à ce morceau d'éloquence. Un frémissement imperceptible de sa paupière l'indiqua. Sans broncher, le ministre répondit:

— Vous êtes bon juge. Je répéterai à l'empereur cette appréciation; il en sera charmé.

Baissant la voix, Geoffrey Wagstaff continua :

— Quand vous aurez ôté votre uniforme, venez dîner à la maison, tout à fait dans l'intimité, monsieur le malin.

— Un peu lourds, nos uniformes, n'est-ce pas? Nous sommes loin des diplomates en manches de chemise du temps de Roosevelt et de Taft.

En ce moment Théodore II montait dans son automobile aux cris de *Vive l'empereur!* Elzéar Turcote se joignit à l'ovation ainsi qu'il convenait. Puis, serrant la main du ministre, il ajouta, *sotto voce*, en manière de conclusion :

— Je pense qu'on ne hurlait pas moins fort *Vive*

le président! sous ce même dôme après les élections de votre ancienne République.

— Probablement, répondit Geoffroy. Mais ce ne sont plus les mêmes qui crient. Les républicains d'alors sont au cimetière, cela vous ôte le droit d'accuser nos citoyens d'être versatiles.

II

Le dîner de Geoffrey Wagstaff était intime en effet. Veuf comme son frère Henry, mais sans enfant, il avait confié le soin des honneurs, ainsi qu'il faisait souvent, à « tante Lavinia », qualification accordée à la vieille demoiselle même par ceux qu'aucun lien de parenté ne lui rattachait.

Les autres convives étaient le frère du ministre, Douglas Grant le fameux explorateur, Warren Islington et Elzéar Turcote. La place d'Edith restait provisoirement inoccupée. Un message par téléphone avait annoncé qu'elle serait inexacte, son groupe tenant séance pour régler l'attitude qui serait prise lors de la discussion de l'adresse fixée au lendemain.

D'une façon moins officielle, le discours impérial fut commenté autour de la table dès les premiers mots de la conversation.

— Sincèrement, déclara Elzéar Turcote, vous avez mis dans la bouche du maître les meilleures paroles qu'il pouvait prononcer en l'an deux mille. Et vous avez conclu par une phrase de belle littérature, qui, d'ailleurs, n'engage à rien : *Nos petits-enfants trouveront-ils encore quelque chose à faire pour l'avancement de la Civilisation?*

— Ils auront au moins, dit l'historien, à empêcher qu'elle ne disparaisse de chez nous ainsi qu'elle a fait ailleurs, et si vite! Notre ami Douglas Grant, un des rares hommes qui aient parcouru récemment l'Europe, annonce qu'elle est aujourd'hui ce qu'était la Haute-Egypte au temps de Washington. Vue de loin, la civilisation d'une époque est une fusée qui monte très haut, éblouit par ses étincelles, puis retombe. Il y a eu, comme cela, depuis le commencement du monde, cinq ou six feux d'artifice dont les explorateurs cherchent les carcasses dans le sable. L'Europe était fière du sien qui a duré une douzaine de siècles, en commençant à compter après le passage des Barbares. Douze siècles! La durée d'un feu de Bengale en comparaison de la quasi-éternité de l'univers!

— Ta comparaison n'est pas tout à fait juste, répondit à son frère l'homme d'Etat colombien. Après le bouquet final d'une fête, la foule se disperse, n'ayant rien oublié des erreurs de la veille, rien appris des devoirs du lendemain. Tout au contraire, les spectateurs des derniers cataclysmes frissonnent encore, et sont devenus tellement sages que le rôle de ceux qui les gouvernent apparaît moins difficile qu'il n'a jamais été. Plus de guerres, plus de grèves, plus de haines sociales, plus de pauvres, comme ta fille s'en montre fière et comme « tante Lavinia » en gémit!

— L'âge d'or, quoi! fit Elzéar Turcote avec un scepticisme peu déguisé.

— Non, corrigea Henry Wagstaff; ce n'est pas l'âge d'or. C'est une de ces accalmies pendant

lesquelles l'équipage d'un navire échappé au cyclone reprend haleine. Pour empêcher le retour de la tempête il faudrait supprimer le vent : c'est-à-dire les passions humaines. Elles n'ont pas fini de menacer le monde.

— Tu es pessimiste! critiqua son frère.

— Je suis historien. Qu'est-il arrivé qui ne puisse arriver encore? Quelle société humaine pourra subsister sans que l'envie, l'ambition, la recherche de l'égalité n'y accomplissent leur œuvre comme elles ont fait en Europe? Tout s'y est passé avec une logique effrayante. L'envie socialiste, en détruisant le capital par les impôts progressifs, a tari d'une main la source des revenus publics qu'elle augmentait de l'autre. Les grèves ont tué l'industrie. Les créanciers des Etats n'ont pu être satisfaits. De là intervention à main armée des puissances voisines, défaites sanglantes jusqu'à l'extermination. (De nos jours il faut une heure pour tuer cent mille hommes et raser une capitale.) Enfin, conséquence naturelle, les émeutes avec les moyens de la science moderne tombés aux mains des scélérats, la famine, les épidémies renouvelées du Moyen âge dans des pays sans médecins, sans chemins de fer, sans télégraphes. D'ailleurs, la race était condamnée. Les enfants avaient cessé de naître, ou bien ils avaient précédé dans la tombe leurs mères qui ne pouvaient plus les nourrir. Et, quand je parle de tombe, c'est par une vieille habitude de langage. Des ossements humains blanchissent les plaines de l'ancienne France.

— Je vais m'enfuir si l'on ne change de conversation, gémit « tante Lavinia » dont les yeux se remplissaient de larmes.

— Le tableau tracé par mon frère est un peu sombre, convint Geoffrey Wagstaff; mais je voudrais le voir étalé au mur de chacune de nos maisons. Tant qu'il ne sera pas oublié, nous resterons sages. Comme je le disais tout à l'heure, la folie des autres fut le commencement de notre sagesse.

— Les causes qui ont amené le cataclysme européen ne sont pas toutes humaines, fit observer l'explorateur Douglas Grant. On dirait que la Nature n'a pas voulu rester en arrière dans l'œuvre fatale. Des tremblements de terre, des inondations dignes de l'époque cyclopéenne ont achevé le bouleversement. C'est pourquoi, de ma visite à ces décombres, j'ai rapporté quelque scepticisme à l'égard de la Science. Elle apparaît semblable au jeu d'une troupe d'écoliers que la foudre tombant sur l'arbre voisin met en fuite.

Warren Islington protesta, comme on pouvait s'y attendre :

— N'oubliez pas que vous êtes le compatriote de Franklin : *Eripuit cœlo fulmen...*

. . . . *...Sceptrumque tyrannis*, compléta Edith Wagstaff qui venait se mettre à table, après avoir fait admirer à « son groupe » les trésors de son érudition et de son éloquence.

— Hum! fit Elzéar Turcote, je crois qu'il vaudrait mieux nous en tenir au paratonnerre. Quant aux tyrans!... Comment nommez-vous ce person-

nage que la foule acclamait tout à l'heure avec un entrain admirable?

— Théodore n'est pas un tyran. Jamais les libertés publiques ne furent mieux garanties. Mon père vous dira que Roosevelt, comparé au souverain actuel, était un dangereux autocrate.

— Décidément, l'oubli est aussi nécessaire au bonheur des peuples qu'au bonheur des individus, affirma le diplomate canadien. Vous perdez de vue quelques petites déceptions que vous fit éprouver l'Histoire. Vous souvient-il encore de la fameuse doctrine de Munroë, interdisant le sol de l'Amérique à toute immixtion étrangère? Hélas! Le temps a passé. Vos derniers Présidents ont cru que la Cour d'arbitrage de La Haye vous dispensait d'avoir une armée. Le Japon, au contraire, augmentait constamment la sienne. C'est pourquoi il s'épanouit de l'autre côté des Montagnes Rocheuses. J'ai entendu dire que vous avez fait tuer deux cent mille de vos concitoyens pour affranchir les nègres. Puisque nous causons toutes les portes fermées, êtes-vous bien sûrs que quelques-uns des fils de l'oncle Tom ne regrettent pas l'esclavage?

Un concert unanime d'exclamations indignées accueillit ces paroles.

— Vous voyez ! continua Elzéar Turcote sans s'émouvoir. Vous ne voulez pas vous souvenir ! Pourquoi ne pas admettre l'évidence? Dans la course vertigineuse au Progrès, la race noire, handicapée, comme disaient nos pères, n'a pu suivre la race blanche. Elle est restée devant l'obstacle,

foulée aux pieds, misérable, mourant de faim. Vos soldats et vos marins devenus disponibles, renforcés du dernier et formidable flot de l'émigration européenne, ont pris tous les emplois qui peuvent faire vivre un homme. Mais surtout, le Suffrage Universel étant mort avec la République, vos politiciens n'eurent plus besoin d'acheter le vote des *colored men*. Alors, pour ceux-ci, la faim et la soif sont devenues intolérables.

— Nous avons rapatrié en Afrique tous les nègres qui ont sollicité cet avantage, fit observer Geoffrey Wagstaff.

— Oui, et même vous les avez transportés gratuitement sur vos anciens bateaux de guerre qui ont dû faire plusieurs voyages, car la majorité a voulu partir. Que font-ils là-bas? Etes-vous sûrs, je le demande encore, qu'ils ne regrettent pas les plantations où, du moins, ils trouvaient de quoi manger?

— Mais, riposta Edith déjà habituée aux passes d'armes de la tribune, n'avez-vous pas vous-même la mémoire un peu courte, messieurs les Canadiens, monarchistes d'hier, républicains d'aujourd'hui?

— Quoi? Est-ce la fille d'un grand historien qui nous accuse d'infidélité au souvenir? Louis XV nous laissa aux mains de l'Angleterre qui loua notre loyauté pendant un siècle et demi, c'est-à-dire jusqu'au jour où elle voulut nous enlever notre langage natal. C'est la faute de cette suzeraine ingrate qui nous rendit républicains. Du

moins nous avons gardé ou repris le « doux parler » de l'ancienne France. Que parle-t-on chez vous? Un Anglais panaché de slang et d'allemand, qu'on ne comprendrait ni à Berlin ni à Londres si ces villes existaient encore. Rangez-vous de mon côté, miss Cornell, vous la descendante collatérale de l'auteur du *Cid!*

On pouvait reconnaître dans cette apostrophe l'habileté d'un grand diplomate. Chacun savait que « tante Lavinia » prétendait que son nom patronymique était l'altération anglaise de celui de Corneille. Elle s'inclina, comme pour saluer l'ombre auguste, et répondit :

— Je suis fière de dire que, chez nous, il n'est pas d'homme ou de femme de bonne éducation qui ne sache la langue française dont les chefs-d'œuvre sont devenus classiques pour notre culture. Qu'importe où brille la flamme de la Civilisation, pourvu qu'elle ne soit pas éteinte! L'Amérique, à son tour, est devenue l'autel du feu sacré. Pendant un siècle, comme si nous avions pu prévoir l'avenir, nous avons recueilli les œuvres d'art de l'Ancien Monde, qui nous le reprochait Dieu sait avec quelle amertume! Jamais aucune bibliothèque n'a contenu autant de volumes que celle de Washington.

Critique infatigable de ce qui se passait en Colombie, Elzéar Turcote fit cette remarque :

— C'est vrai. Seulement vous n'aurez bientôt plus d'arbres pour les fabriques de papier, et, second malheur, le papier de pulpe n'est pas durable. Vos bibliothécaires cherchent en vain à cacher que cin-

quante mille volumes sont tombés en poudre sur leurs rayons. Et vos ébénistes manquent de bois pour confectionner leurs meubles.

— Rien ne vaut un fauteuil en acier, objecta Warren Islington. Et mon papier d'aluminium durera autant que le monde.

— D'ailleurs, ajouta Edith Wagstaff, le groupe féministe poursuit la création de parcs nationaux pour la conservation des arbres. Déjà on a diminué le format des journaux, limité le nombre de leurs pages.

Turcote n'était pas homme à déposer promptement les armes. Il continua :

— Les forêts repoussent. Mais vous êtes sur le point de manquer de houille et de minerai de fer. Mesdames les députées ont-elles trouvé le moyen de parer à cet inconvénient?

Douglas Grant prit la parole. Etant peu loquace de sa nature, il était toujours écouté avec attention :

— L'idée que nous pourrions manquer de fer est troublante pour les esprits les moins développés. Un penseur tant soit peu profond ne peut s'empêcher de faire un rapprochement douloureux entre cette indigence qui nous menace, et la quantité fabuleuse de richesses métalliques abandonnées sans emploi à la surface du sol en certains pays. Il ne s'agit que de les y prendre.

Henry Wagstaff intervint à son tour :

— Si vous lisez dans nos vieilles chroniques le compte rendu des travaux du canal des Deux-

Océans, vous y verrez un petit paragraphe qui vous ôte la primeur de votre idée : les navires américains, partis avec des cargaisons de ciment pour la construction, revenaient chargés, comme lest, de la vieille ferraille laissée dans l'isthme de Panama par nos prédécesseurs moins heureux. Tout cela s'est transformé en matière neuve sous les marteaux-pilons des usines.

— Fort bien, cher professeur. Mais vous parlez d'un résidu insignifiant si on le compare au stock dépassant toute imagination éparpillé sur l'étendue de l'Europe. Ne parlons que de la France. J'estime qu'il y a en ce moment plus de cinq cent mille kilomètres de rails de chemins de fer mangés par la rouille entre les Alpes et l'Atlantique. Mon ami Warren calculera en cinq minutes combien de milliards de tonnes de minerai les hauts fourneaux devraient employer pour les produire. Mais, aux rails, il convient de joindre les charpentes métalliques des ponts obstruant aujourd'hui le cours des rivières qu'ils franchissaient autrefois. Rien qu'en Normandie — je l'ai visitée il y a quatre ans — on recueillerait peut-être cent millions de tonnes. Il me semble voir là pour nos vieilles flottes, un usage plus lucratif que le rapatriement des nègres.

Les auditeurs écoutaient avec une attention sérieuse, à l'exception d'Elzéar Turcote qui haussa légèrement les épaules.

— Jeune homme, dit-il avec l'aisance familière qu'autorisait son âge, vous nous faites des contes à dormir debout. Sur ce, mesdames, permettez que

votre serviteur prenne congé. Québec attend mon rapport sur la cérémonie d'aujourd'hui. S'il fallait conter à mon gouvernement l'esprit et la grâce des belles invitées que je quitte à regret, ma tâche serait plus lourde.

— Mon cher ambassadeur, dit Geoffrey Wagstaff, vous avez la galanterie de l'ancienne France. Mais j'ai peur que l'entretien ne vous ait paru un peu sévère. Du moins il a fini sur une note plus gaie, grâce aux divagations de notre explorateur. Vous verra-t-on demain à la discussion de l'adresse?

— Comment pourrais-je y manquer? Bonsoir, mon cher ministre.

Les autres convives prenant congé à leur tour, l'amphitryon voulut garder pour quelques minutes Warren Islington et Douglas Grant. Lorsque les portes furent fermées, il prit ce dernier à partie, faisant voir par l'expression de son visage qu'il ne plaisantait plus.

— Mon cher, vous avez eu la langue trop longue. Il est beau de concevoir des idées. Il est dangereux de les émettre en présence de certains écouteurs. Elzéar Turcote a de bonnes oreilles, avec le nez d'un vieux renard qui sent les poules à distance. Plus un mot désormais sur la ferraille européenne comme vous l'appelez! Reste à savoir si vous n'en avez pas déjà trop dit.

— Vous avez entendu l'ambassadeur me traiter d'imbécile, en termes moins rudes?

— Je l'ai entendu — et je l'ai regardé. Un diplomate ne devrait jamais raser sa lèvre supérieure. La

sienne a frémi tandis que vous parliez des cinq cent mille kilomètres de vieux rails.

— Divagations, d'après vous. Contes à dormir debout, d'après lui.

— Nous verrons bien. Quoi qu'il en soit, passez la nuit, s'il le faut, avec Warren Islington, à étudier ces contes à dormir debout, et à les transformer en un mémoire sérieux. Il est assez probable que l'empereur voudra vous en parler demain.

— L'empereur!

— Je m'en tiens à ce que j'ai dit. Mettez-vous au travail et défiez-vous d'Elzéar Turcote. Il est fort capable de vous faire espionner.

— Oh! Excellence, comme vous jugez votre ami!

— Oui, jeune homme, il est mon ami, et je suis le sien. Mais je lui pardonne sa curiosité, car... la mienne à son égard ne sera pas moindre. Et ma police vaut mieux que la sienne.

De bonne heure, dans la matinée du lendemain, un de ces rôdeurs qu'on n'aime pas trouver dans une rue déserte passé minuit entrait dans le cabinet du ministre, sans faire antichambre, car il n'était que le chef du service secret des informations.

— Je n'ai voulu confier la besogne qu'à moi-même, dit-il sans préambule oiseux. Le Canadien est parti avant le jour dans la direction du Nord.

— Cela veut dire qu'il est à Québec ou près d'y arriver, conclut Geoffrey Wagstaff. Comment ne m'avez-vous pas prévenu plus tôt?

— Hélas! soupira le visiteur, nous ne sommes plus au temps où il était impossible au moindre

personnage de partir, de voyager, d'arriver sans que toute une ville en eût connaissance. Notre homme s'est envolé de son parc à la faveur des ténèbres, et mon ami le maître d'hôtel de l'ambassade ne peut pas sortir pendant la nuit. Ah! Excellence, quelle sacrée invention que l'aéroplane!

— Malheureusement, ajouta le ministre, il sert à autre chose qu'à subtiliser les diplomates. Il sert à détruire les flottes. Au revoir : je vais faire passer un marconigramme à Québec. Peste soit des jeunes bavards! ajouta-t-il, se parlant à lui-même.

III

Obéissant à la recommandation paternelle de respecter les vieux souvenirs, Théodore II avait voulu que la résidence impériale conservât le nom de *White House;* mais, à vrai dire, le nom seul subsistait. John Adams, le second Président, n'eût pas reconnu cette fameuse et fièrement modeste « Maison Blanche » où il s'était installé peu de mois avant sa mort. Gardant son entrée sur le square La Fayette, le palais nouveau avait absorbé les ministères de la Marine et de la Guerre devenus sans emploi. Le temps était passé où les citoyens entraient comme chez eux dans la demeure du chef exécutif. La porte, à cette heure, était défendue par deux gendarmes à cheval, dont les guérites imposantes rappelaient celles des anciennes Tuileries et de l'ancien Buckingham Palace. Le parc de trente hectares, aussi magnifiquement entretenu que jamais, n'était plus ouvert au public.

De même que les milliardaires contemporains des Vanderbilt et des Gould mettaient leur orgueil dans les diamants de leurs femmes, de même les Colombiens de la fin du XX^e^ siècle prenaient plaisir au luxe et à la pompe de leur souverain. Théodore II l'avait compris, et s'était résigné plutôt qu'habitué à sa splendeur. Fidèle au conseil que

lui avait laissé son père de gouverner « par la liberté et le bon sens », il donnait l'exemple d'une sagacité simple et pratique dont ses moindres actes étaient l'application. Tandis que le rôle des souverains d'autrefois exigeait un travail écrasant, il avait peu à faire, les questions de guerre ou de paix sur les divers points du globe ayant disparu de la préoccupation des hommes d'Etat. Pour appeler les choses par leur nom, il s'ennuyait mortellement.

L'impératrice, rejeton de la famille souveraine allemande dont une branche avait émigré à l'époque des désastres, conservait sur son visage sans beauté un reflet de tristesse facile à comprendre. Obligée de donner des fêtes, elle était la maîtresse de maison la moins faite pour mettre ses invités en belle humeur. Au surplus, cette descendante des vieilles races parvenait mal à prendre au sérieux les blasons tout frais de ses dames d'honneur qui, en bonne justice, rendaient des points, quant à la morgue, aux archiduchesses de l'ancienne Europe.

Théodore II (cherche qui voudra l'atavisme) ne trouvait de plaisir que dans une seule distraction : les affaires. On doit ajouter que, de l'aveu des hommes de finance qui pouvaient l'approcher, il était le premier *business man* de son empire. On juge de l'attention avec laquelle il écouta Geoffrey Wagstaff quand celui-ci, sachant agir en bon courtisan, vint lui faire part de « l'idée » du fameux explorateur colombien.

— Cent millions de tonnes de fer! s'écria-t-il.

Avec l'enchérissement de nos minerais, cela représente bien des tonnes d'or. Ne soyez pas long à m'amener ce jeune homme, qui ne m'a jamais paru aussi intéressant.

Le ministre ayant confessé l'imprudence de langage commise et la concurrence qui pouvait en résulter, l'attention de l'homme d'affaires se doubla de l'excitation du joueur :

— Alors, ce n'est pas bientôt, c'est tout de suite que je veux voir Douglas Grant.

— Je m'attendais à ce désir de Votre Majesté. Il a mes ordres. Avec l'assistance de Warren Islington, dont nul n'égale la compétence, il a dû préparer un travail qu'il aura l'honneur de vous soumettre.

Peu d'heures après, ces deux jeunes gens, qui avaient reçu des instructions confidentielles par téléphone, se présentaient au Palais séparément, par deux entrées différentes, non sans s'être assurés qu'aucun personnage d'apparence suspecte ne les suivait. Théodore II, ayant près de lui Geoffrey Wagstaff, les fit introduire aussitôt.

Douglas Grant débuta en répétant ce qu'il avait dit la veille avec une précipitation regrettable, dans le cercle intime du ministre. Warren Islington, à son tour, donna des chiffres qui ne firent qu'augmenter l'intérêt de son auguste auditeur. Le projet élaboré comportait un voyage immédiat en Normandie, point mieux désigné qu'aucun autre pour engager l'opération par des moyens à combiner suivant les études faites sur place.

— Pourquoi la Normandie? demanda l'empereur. L'Angleterre est plus proche de nous.

— Incontestablement, sire. Mais l'Angleterre est inabordable. Une mission n'en sortirait pas vivante. Dans ces îles, autrefois peuplées exclusivement d'ouvriers, la crise a été plus violente que partout ailleurs. Les descendants des *Trade-unionists* sont encore en pleine anarchie et en guerre continuelle les uns contre les autres. On ne pourrait pénétrer chez eux qu'avec l'appui d'une force armée...

— N'y songeons pas, interrompit Geoffrey Wagstaff. Le Japon et le Canada — pour ne parler que des voisins les plus dangereux — s'interdisent d'accord avec nous toute entreprise militaire sur l'Europe. Le premier pas fait dans cette voie susciterait des rivalités et probablement nous ramènerait au temps des grandes luttes. D'ailleurs Votre Majesté estimera que l'affaire qui nous occupe doit rester privée. La présence d'un seul de nos gendarmes lui donnerait un autre aspect.

L'avantage de « l'affaire privée », ainsi que l'avait prévu son ministre, sembla frapper Théodore.

— Bien, fit-il. Mais la Normandie est-elle plus abordable que les Iles Britanniques? Vous l'avez explorée, Douglas?

— Oui, sire. Je l'ai visitée il y a quatre ans. J'ai trouvé là un germe assez curieux d'organisation, quelque chose donnant l'idée d'une copie vague et informe de l'ancien système social. Cette contrée a un chef, homme de grand âge, qui n'est arrivé au

pouvoir ni par la conquête ni par l'élection, mais tout simplement par sa vaillance à l'époque du cataclysme. Terrifiés et réduits à un petit nombre, les survivants se sont groupés autour de lui comme, dans une île déserte, l'équipage du navire sombré autour du capitaine. Quelqu'un — on ne saura jamais qui — s'était souvenu de l'ancienne Histoire normande et l'avait surnommé, avant de disparaître, le *Duc Rollon*. Ses sujets l'appellent ainsi (ne leur demandez pas pourquoi) et lui obéissent non moins que s'il était un parfait autocrate. Nous voyons là, probablement, une répétition du *processus* d'où sont sortis les premiers empires. Ce Duc Rollon est à coup sûr un des personnages les plus curieux existant aujourd'hui sur la surface du globe.

— Je me souviens d'avoir lu tout cela dans vos rapports. Il me semble même que vous êtes devenu son ami.

— Après avoir été son prisonnier. J'ai dû le convaincre que je n'étais pas l'émissaire d'un souverain avide de conquêtes. La crainte d'une invasion étrangère est son idée fixe, à laquelle se joint une autre : la rancune contre la Civilisation qu'il rend responsable de tous les maux de sa race.

— Qu'attendez-vous de lui, alors?

— Qu'il me donne la permission de le débarrasser de sa vieille ferraille, comme disait l'autre soir le frère de Son Excellence, en parlant des détritus de Panama.

— Et vous pensez réussir?

— Rien n'est moins certain; mais il n'en coûte

guère d'essayer, en évitant tout ce qui pourrait effaroucher le Duc Rollon. Le difficile est de lui montrer son intérêt et de dissiper toutes ses craintes.

— Il y a autre chose, dit Geoffrey Wagstaff. Il s'agit d'arriver avant les Canadiens, s'ils doivent nous faire concurrence.

— On peut, par un seul et même moyen, arriver à ce double but.

— Avez-vous donc un plan? demanda l'empereur.

— Oui, sire. Mais il est tellement bizarre que j'hésite à le mettre sous les yeux de Votre Majesté, car ce moyen comporte la coopération féminine.

— Vous emmèneriez des femmes ? demanda Geoffrey Wagstaff ébahi.

— J'en emmènerais deux, Excellence : votre nièce Edith et votre belle-sœur, miss Cornell, si j'en ai la permission.

— Il est devenu fou! déclara le ministre en haussant les épaules. Peut-être que ma nièce consentirait; mais Lavinia?...

— Qui sait? Elles auraient un compagnon respectable : votre frère qui, pour l'amour de l'étude, ne demandera qu'à partir.

Incapable de trouver des mots, Geoffrey Wagstaff levait les bras au ciel. Mais l'empereur, resté calme, ordonna d'un signe à Douglas de continuer.

— D'abord, exposa l'intrépide jeune homme, Son Excellence nous donne son yacht. Il y a quatre ans, j'ai fait la traversée sur un aéroplane; mais, dans l'occasion présente, ce moyen de transport doit être

écarté. Les journaux officieux racontent que nous sommes en route pour une excursion de plaisance, en famille, sur un point quelconque de la côte. Une fois en mer, le capitaine reçoit l'ordre de mettre le cap sur l'Est. Premier résultat obtenu : Elzéar Turcote est dérouté.

— Hum! fit le ministre en hochant la tête.

— N'interrompez pas, commanda Théodore. Allez, jeune homme.

— Sire, je continue. Arrivés sur la côte normande, je laisse tout le monde à bord et je me rends seul près du Duc Rollon qui habite à dix lieues dans les terres. Je lui demande l'hospitalité pour deux dames et pour le chef de leur famille s'amusant à voyager. Nul doute qu'il ne consente. Pas un matelot ne mettra le pied sur la rive; nous serons sans armes. Qui pourra voir en nous des envahisseurs?

— C'est très bien. Mais s'il arrive malheur à des femmes sans défense?

— Si le Duc Rollon leur ouvre sa porte, elles seront plus en sûreté chez lui que dans les rues de Washington. Tout ce que Votre Majesté a pu lire sur la galanterie et la prudhomie des anciens chevaliers s'applique au vieux chef normand. D'ailleurs tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend chez lui reporte à la grande époque du moyen âge, avec ses nobles sentiments, mais aussi, hélas ! avec ses misères. Tout autre intérêt à part, c'est la visite la mieux faite pour tenter l'intelligence et provoquer la méditation.

— Bon! fit l'empereur, vous voilà chez votre Duc, vous et vos compagnons de voyage. Mais qui nous dit qu'il permettra qu'on touche à sa vieille ferraille ? Ne pourra-t-il l'employer un jour ?

— Pas de si tôt, bien que, par la force des choses, la résurrection de l'Europe soit immanquable dans un avenir plus ou moins éloigné. D'ici là, qui peut dire si la rouille n'aura pas tout détruit? D'ailleurs il est arrivé en Europe le contraire de ce qui se passe chez nous. D'épaisses forêts couvrent le sol resté inculte. Le bois suffit à tous leurs besoins et, pour des gens qui n'ont aucune industrie, le fer n'est bon à rien. Enfin, sans pouvoir préciser à telle distance, j'espère décider le Duc Rollon à nous abandonner son trésor métallique par concession exclusive.

— Très bien! Cela pourrait conduire à l'établissement d'une colonie?

— Excusez-moi, sire. Mon premier soin sera d'affirmer au Duc Rollon, sur mon honneur, que je n'apporte aucune idée de colonisation de la part de Votre Majesté. D'ailleurs il y faudrait une petite armée. Ces Normands, devenus presque tous chasseurs, ne possèdent, il est vrai, que des armes anciennes et imparfaites. Mais ils sont braves, et le pays, dans l'état actuel, se prête à une résistance désespérée. Je me déclare incapable d'accepter une mission qui ne serait pas exclusivement pacifique.

— La séance est levée, prononça l'empereur. J'ai besoin de réfléchir; nous nous reverrons bientôt.

N'oubliez pas, messieurs, que vous êtes possesseurs d'un secret d'Etat.

Juste au moment où la réunion prenait fin, un secrétaire apporta un marconigramme qu'il venait de déchiffrer. Expédié de Québec par l'ambassade colombienne, il contenait ces simples mots :

On m'assure qu'Elzéar Turcote, arrivé mystérieusement cette nuit, a conféré avec le président de la République et vient de repartir, comptant sans doute que son absence de Washington aura passé inaperçue. Peut-être avez-vous une donnée quelconque sur le motif d'une démarche tenue si secrète.

Le ministre menaça du doigt le jeune explorateur :

— Eh bien, mon cher, commencez-vous à croire que vous avez eu la langue trop longue?

— Oui, Excellence. Mais vous admettrez bien que mon idée n'est pas mauvaise, puisqu'elle fait voyager des diplomates. En la menant à bien, j'espère obtenir mon pardon.

IV

Ouverte le premier mai, comme on l'a vu, la session parlementaire de Washington fut close le 15 du même mois. Le temps n'était plus où les débats d'une Assemblée législative occupaient les trois quarts de l'année. Le suffrage restreint, sans supprimer l'opposition, la rendait intelligente, et les députés, indépendants de la populace n'occupaient plus des séances entières à une réclame électorale.

En outre, les gros chapitres du budget avaient disparu avec l'Armée et la Marine. Quant aux questions de politique étrangère, elles se réduisaient à peu de chose, pendant « cette période de convalescence que traversait le monde », pour employer les paroles sorties de la bouche de Geoffrey Wagstaff dans son discours de clôture.

C'était, comme chaque année, l'époque des petites vacances du printemps pour ceux qui pouvaient les prendre. On n'entendait parler que de départs en aéroplane ou en bateau. Il y avait même des gens qui préféraient le moyen de transport suranné de l'automobile, plus confortable au goût des personnes d'âge, et plus sûr, disaient-elles, bien que les accidents d'aviation fussent ramenés à un chiffre insignifiant. Le *Soleil de Washington* publia, dès le

16 mai, l'écho suivant parmi d'autres du même genre :

Le président du Conseil, retenu à son poste par les devoirs de sa charge, met son yacht Terrapine *à la disposition de son frère, notre éminent historien, dont la santé exige quelques semaines de repos après un travail exagéré. L'Honorable Henry Wagstaff, accompagné de sa fille, de sa belle-sœur miss Cornell et de quelques amis, fera une simple croisière le long des côtes de la Virginie et de la Floride, sans toucher terre, sauf pour les besoins du ravitaillement. On sait que le* Terrapine *est le plus beau et le mieux aménagé de nos yachts après celui de l'empereur. Bonnes vacances aux distingués excursionnistes!*

Trois jours après, ce bateau de plaisance de dimensions grandioses quittait le quai de l'ancien arsenal de Washington et descendait le Potomac. Commandé par l'ingénieur naval Eugène Murphy, monté par un nombreux équipage, il emmenait, outre les personnes précitées, deux « amis » d'Henry Wagstaff dont on devine les noms. On voit que la conférence mystérieuse tenue dans le cabinet de l'empereur avait porté ses fruits. Le médecin de l'éminent membre de l'Institut accompagnait son malade qui, à vrai dire, portait sur son visage l'apparence, sans doute trompeuse, d'une parfaite santé.

L'arrangement intérieur du *Terrapine* ressemblait fort peu à celui des anciens paquebots, à moitié remplis de charbon, dès qu'il s'agissait d'une traversée un peu longue. Mû par l'électricité qu'il soutirait lui-même directement de l'atmosphère d'après les procédés nouveaux, le yacht aurait pu faire le tour du monde sans escale, grâce à quelques mètres cubes d'oxygène solidifié qu'il emportait. On n'y voyait ni chauffeurs enfumés, ni machines encombrantes. Comme dans tous les navires de luxe du nouveau modèle, la partie réservée à l'habitation des voyageurs était suspendue « à la Cardan », indépendante de la coque, de telle façon que les mouvements du roulis et du tangage étaient supprimés.

Pendant plusieurs jours, Douglas Grant avait surveillé lui-même l'embarquement d'une multitude de caisses mystérieuses, parfois très lourdes. Si on les eût ouvertes, leur contenu aurait causé de l'étonnement à ceux qui croyaient, d'après leur journal, que le *Terrapine* se mettait en route pour une croisière d'agrément, le long des côtes.

Partis après un lunch d'adieu chez le ministre, les voyageurs descendirent le Potomac à l'allure de promenade, comme il convient à des gens que rien ne presse. Vers cinq heures du soir, ils dépassaient Point Lookout et s'engageaient dans la baie spacieuse du Cheasapeake. Ils atteignaient le cap Charles juste à temps pour voir allumer le phare et débouchaient dans l'Océan, faisant route vers le Sud-Ouest. Mais, avant minuit, quand les dames étaient déjà retirées dans leurs cabines, Douglas Grant monta sur la passerelle.

— Murphy, annonça-t-il, la comédie a suffisam-

ment duré. Changez de route, mon camarade : nous allons en Normandie. Et demandez à vos turbines toute la vitesse qu'elles peuvent fournir.

L'ingénieur resta impassible; mais il cligna d'un œil et fit une moue, ce qui, pour un homme de son flegme, équivalait à une violente exclamation.

— Entendu, grommela-t-il. Seulement il faut d'abord retourner à Washington.

— Pourquoi faire, grand Dieu?

— Pour y prendre les cartes marines dont nous avons besoin. On aurait bien dû me prévenir plus tôt. Je croyais partir en simple caboteur.

— Calmez-vous, dit Douglas Grant rassuré lui-même. Nous n'aurons pas besoin de retourner à la maison. J'ai à bord une caisse remplie de cartes que j'ai volées pendant la nuit aux archives de la Marine. Vous saurez demain pourquoi l'on n'a prévenu personne, et pourquoi l'on a si mal renseigné les journalistes. Quand il fera jour, ayez l'œil sur l'horizon et faites en sorte qu'aucun navire ne nous voie d'assez près pour nous reconnaître. Le *Terrapine* a de bonnes jambes et peut se garer des importuns.

— Oh! les navires ne seront pas nombreux dans l'Est. Le temps n'est plus où cinquante mille Américains allaient passer l'été en Europe. Les hôtels de là-bas sont fermés... pour cause de réparation. Tout de même, soyez tranquille. Nous fuirons l'œil des curieux.

Au coup de huit heures du matin, Douglas Grant monta de nouveau sur la passerelle et trouva

Murphy fumant sa pipe en compagnie du docteur.

— Wilkins, dit-il à ce dernier, comme vous aurez peu de chose à faire — du moins il faut l'espérer — je vous nomme secrétaire de l'expédition, chargé du journal, de la correspondance et des marconigrammes. En voici un pour commencer; je dicte : *Vingt mai, huit heures du matin. Passons en vue du Cap Hatteras. Beau temps. Tout va bien à bord.*

Murphy ôta sa pipe de sa bouche et fit cette observation :

— Le Cap Hatteras! Nous lui tournons le dos et nous en sommes à cinq cents milles!

— J'y compte bien. Mais les journaux de Washington, qui reproduiront cette dépêche, ne viendront pas vérifier. En voici une autre, chiffrée, pour Geoffrey Wagstaff :

En route vers l'Est, disait celle-ci. *Aucun incident.*

Murphy eut un rictus silencieux. C'était sa façon d'éclater de rire.

— Je ne comprends pas, fit-il. Mais ce doit être amusant pour ceux qui comprennent.

— Messieurs, promit Douglas Grant, vous comprendrez bientôt.

Il les quitta pour descendre à la salle à manger où Henry Wagstaff, sa fille, sa belle-sœur et Warren Islington se trouvaient réunis autour de ce premier déjeuner américain qui mérite mieux le nom de dînatoire. Plus avancés que Murphy et Wilkins, ceux-là « comprenaient ». Chacun d'eux, pour

des raisons différentes, s'engageait avec enthousiasme dans l'expédition mystérieuse. Douglas Grant savait s'y prendre quand il voulait mettre les gens de son avis.

Le fameux historien voyait déjà la matière d'une étude profonde et pleine d'enseignements sur *l'Eclipse d'une civilisation*. Le jeune savant supputait le résultat matériel de l'entreprise. Edith Wagstaff, toujours avide d'apprendre, s'attendait à recevoir ce que Bossuet avait appelé trois cents ans plus tôt « de grandes et terribles leçons ». Enfin, plus jeune d'esprit et de cœur que tous ses compagnons, « tante Lavinia » s'élançait avec ravissement dans une aventure qui laissait tous ses rêves bien en arrière. N'allait-elle pas, au surplus, fouler le sol qui avait vu naître le grand Corneille, peut-être découvrir les traces de son berceau? Il faut ajouter — mais elle ne confiait ceci à personne — qu'elle ébauchait dans sa tête un roman, destiné à aboutir au mariage de sa nièce avec l'un ou l'autre des jeunes hommes qui n'allaient pas la quitter pendant des semaines.

« Sur la terre ferme, songeait-elle, nos fils et nos filles s'épousent aujourd'hui sans s'être aimés, presque sans s'être regardés, faute d'en avoir eu le temps. Entre le ciel et l'eau, dans une oisiveté forcée, le diable sera bien habile s'il empêche qu'un de ces jeunes gens découvre qu'Edith est une beauté. »

Lancée dans cette voie, l'imagination ardente de miss Cornell partait au galop. Causant avec son

beau-frère, la veille du départ, elle lui avait confié ses espérances, mais aussi ses craintes :

— Que ferons-nous s'ils prennent feu l'un et l'autre? Voyez-vous deux rivaux se coudoyant chaque jour sur le pont d'un yacht, ou dans les aventures sans nombre d'une pareille expédition?

Henry Wagstaff, d'une complexion moins romanesque, avait répondu :

— Avouez, ma sœur, que vous seriez ravie d'assister à un duel dans quelque clairière des forêts normandes. Quelle occasion magnifique d'animer les combattants par ce vers de votre grand-oncle :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le [prix

Voyant qu'elle n'était pas prise au sérieux de ce côté, tante Lavinia s'était vue dans l'obligation d'ouvrir les yeux de Chimène elle-même sur l'inconvénient d'avoir affaire à deux Rodrigues. De bon matin, causant avec sa nièce dans le boudoir séparant leurs cabines, elle avait dit :

— Ma chère Edith, veillez sur vos moindres regards. Même si votre cœur se décide, ne laissez voir vos préférences ni à Douglas Grant ni à Warren Islington tant que durera le voyage.

— Mais, ma tante, je vous fais le pari qu'aucun des deux ne serait en mesure de vous apprendre si je suis blonde ou brune. Quant à mon cœur!... Il paraît que les jeunes filles d'autrefois étaient souvent amoureuses. Maintenant, nous avons autre chose à faire.

— C'est que, précisément, vous n'aurez pas autre chose à faire sur ce yacht, et ces jeunes gens non plus. Vous allez voir!

Le respect avait empêché toute moquerie de la part d'Edith, mais elle s'était tenue à quatre pour ne point rire. En faisant sa toilette devant son miroir, moins pressée que d'habitude, elle dut s'avouer cependant que deux hommes n'ayant pas autre chose à faire... Mais la rencontre d'une banquise habitée par une famille d'ours blancs n'était pas beaucoup moins probable.

A déjeuner elle ne put s'empêcher de faire l'examen des physionomies. Douglas Grant et Warren Islington la traitaient en camarade, exactement comme ils eussent fait dans les couloirs de la Chambre. On parla du voyage et, selon l'usage invariable de ceux qui naviguent, la date présumable du débarquement fut à l'ordre du jour. Douglas Grant fit part des calculs de Murphy :

— Nous sommes au vingt mai. Avec notre vitesse de quarante nœuds, nous devons passer le cap Lizard le vingt-trois, un peu après midi, et mouiller le même soir, au coucher du soleil, au large des côtes normandes.

— Que c'est long! soupira Edith.

— L'aéroplane aurait mis la moitié de ce temps. Mais quelle différence de confortable! Malgré tout, mademoiselle, considérez que l'arrière-grand-père de Murphy gardait vos arrière-grand'mères une semaine sur son bateau pour les conduire de New-York au Havre.

Henry Wagstaff émit cette observation :

— Je me demande parfois si le progrès ne cesse pas d'exister quand il est atteint. Nos grand'mères ne s'ennuyaient pas plus en une semaine que cette jeune personne s'ennuiera en trois jours.

— Monsieur, répondit Douglas Grant, voulez-vous savoir quel est le meilleur moyen d'apprécier le progrès? C'est de passer quelque temps parmi les Barbares. Ah! si nous avions pu emmener avec nous deux ou trois centaines de ces riches qui se plaignent des lacunes de notre civilisation! Quel plaisir de les mettre, pendant quelques jours, aux prises avec l'existence que menait le genre humain sous Charlemagne!

— A ce compte-là, j'aimerais encore mieux me faire suivre de deux ou trois millions de nos ouvriers. Ils sont éclairés maintenant : le seront-ils toujours? Quelle impressionnante leçon de choses on pourrait leur donner en faisant voir le rôle joué par leurs frères au vingtième siècle, dans l'effondrement européen!

Edith, profonde théoricienne comme on l'est à son âge, protesta contre l'accusation :

— Vous ne dites rien du rôle qu'ont joué les employeurs, mon cher papa?

— Le rôle des employeurs, à la fin tout au moins, fut d'abord d'être ruinés par des hommes qui, chaque année, se mettaient en grève pour diminuer le travail et augmenter le salaire. Quand il devint impossible de continuer cette étrange progression, le rôle des employeurs fut de faire faillite, puis

d'être assommés, bombardés, incendiés par ceux qui mouraient de faim avec la conviction que le Capital, détruit par eux, y mettait de la mauvaise volonté. On se demande comment des êtres raisonnables ont pu fermer l'oreille au bon sens le plus vulgaire.

La jeune politicienne allait répondre, n'étant jamais à court de subtilités oratoires.

— Si vous m'en croyez, proposa Douglas Grant, vous remettrez l'affaire à huitaine. Quand vous aurez causé une heure avec le Duc Rollon, vous serez mieux à même de discuter, même au parlement de Washington.

— Très bien! approuva Henry Wagstaff. Allons prendre l'air sur le pont.

Ses yeux restés jeunes pétillaient de malice, car c'était à sa fille, plus encore qu'aux ouvriers colombiens, qu'il désirait donner une leçon de choses. La belle Edith, par ses tendances, l'inquiétait un peu parfois.

V

Le point de midi montra que la *Terrapine* se trouvait à 500 milles à l'est du Cap Charles par le 71e degré de longitude, qui est celui de Boston. La route suivie coupait celle des navires tranportant le fret lourd entre les divers ports de la côte orientale du continent américain. La concurrence des chemins de fer et surtout des aéroplanes avait supprimé les services réguliers des paquebots. En plus d'une occasion Murphy, suivant la consigne donnée, eut à faire un détour mettant le yacht à l'abri de toute curiosité. Ces parties de cache-cache amusaient fort les voyageurs. Il en fut de même du second télégramme envoyé dans l'après-midi à l'usage des reporters :

Approchons de Charleston. Mouillerons ce soir dans la baie, pour visiter la ville demain.

Cette bonne plaisanterie fit rire tout le monde, surtout Douglas Grant qui avait à cœur de réparer son étourderie.

— Elzéar Turcote va dormir sur les deux oreilles, dit-il en se frottant les mains. Tout rusé qu'il est, on peut lui donner le change.

— Savoir ! opina Henry Wagstaff. S'il est

curieux, son agent consulaire pourra lui apprendre que le *Terrapine* est inconnu à Charleston.

— Qu'à cela ne tienne, fit Douglas Grant. Demain matin nous annoncerons un retard pour cause d'avarie légère. A ce moment-là, nous serons à moitié chemin des côtes normandes.

La journée, magnifique, s'écoula dans une douce rêverie pour tante Lavinia. Edith elle-même, qui n'avait jamais subi la fascination de l'Océan, se souvint de vieux romans qu'elle avait lus avant d'être une personne sérieuse, et trouva moins ridicules ces gens pour qui l'amour semblait le seul but de la vie. Un recueil de discours politiques, emporté pour charmer ses loisirs, restait fermé sur ses genoux. De son fauteuil, où le mouvement de la houle ne pouvait l'atteindre à cause de la construction merveilleuse du yacht, elle observait Douglas Grant et Warren Islington, plongés à quelques pas dans un entretien absorbant. Pas une fois ils ne l'avaient regardée. « Pauvre tante, songea-t-elle en souriant, j'imagine qu'elle n'a plus peur de les voir s'entre-tuer pour mes beaux yeux! »

Elle vint dîner dans une charmante toilette. Mais Douglas Grant employa le temps du repas à faire une sorte de conférence préparatoire aux surprises du débarquement.

— Vous verrez, dit-il, un vrai seigneur féodal vivant dans un château fortifié au milieu d'une trentaine d'enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants. Une armée de serviteurs, j'allais dire de serfs, s'abrite dans tous les coins du manoir et s'occupe

des travaux nécessaires même à une existence primitive. Ils font les chaussures avec des peaux grossières, tissent le chanvre et la laine, cousent les vêtements. A la première alerte, ils sont prêts à défendre leur chef.

— Contre qui? demanda miss Cornell. Je croyais que pour eux, comme pour le Cid de mon grand-oncle, le combat était fini faute de combattants.

— Ils ont de mauvais voisins, une peuplade de bandits qu'ils nomment « les Saboteurs », nom qui rappelle des souvenirs tragiques. Ceux-là, réfugiés dans les ruines des villes, forment la descendance des anciens anarchistes, dont ils continuent les traditions, sauf qu'ils n'ont plus rien à détruire. Soit dit en passant, puisque vous avez parlé du Cid, vous en verrez une copie vivante.

— O joie! chanta la vieille demoiselle. Qui est ce héros?

— L'héritier présomptif du Duc Rollon, fils du fils aîné, qui est mort. Je n'ai jamais rencontré de jeune homme plus remarquable. C'est dommage qu'il ne sache pas lire!

— En sont-ils donc là?

— Nous touchons au point faible du Duc Rollon. Mais il faut dire pour sa défense que c'est l'idée fixe d'un homme devenu quelque peu fou à la suite d'effroyables tragédies. D'après cet esprit simple, toutes les catastrophes qu'il a traversées résultent de l'excès de civilisation.

— Qui sait? murmura Henry Wagstaff.

— Si *vous* ne le savez pas, vous le grand histo-

rien, qui peut le savoir? Quoi qu'il en soit, cette victime vénérable imite sans s'en douter le prince de la vieille légende que me contait ma nourrice, venue, tout enfant, parmi les émigrés de l'Europe. Averti par les fées du royaume que sa fille se percerait la main en filant, le père trop sage avait supprimé jusqu'au dernier fuseau dans ses domaines. Ainsi, d'après le Duc Rollon, les Normands doivent rester à demi barbares, afin d'échapper au péril de la civilisation abhorrée.

— Mais alors, voudra-t-il nous recevoir ? fit observer Edith.

— Je pense qu'il le voudra, moyennant qu'il verra en nous non des apôtres du Progrès, mais de simples voyageurs, et c'est bien ce que nous sommes. Il est revenu d'instinct aux traditions de l'hospitalité antique. J'en ai fait l'expérience, bien que je l'aie vu hors de son château. Des femmes seront encore mieux accueillies par ce vieux chevalier. C'est pourquoi j'ai désiré votre compagnie et celle de votre tante.

L'explorateur continua d'entretenir les convives des choses et des personnes qu'ils allaient voir, des chances de réussite que présentait l'entreprise. De bonne heure les dames quittèrent leurs fauteuils pour rentrer chez elles.

— Demain matin, annonça Douglas Grant, le marconigraphe dira que Charleston nous a charmés. Ce sera notre dernier mensonge. Ensuite nous n'aurons plus peur d'être devancés par Elzéar Turcote.

Mais, le lendemain matin, en mettant le pied sur la passerelle du capitaine, il trouva Murphy les yeux collés à ses jumelles marines dirigées obliquement en l'air.

— Que diable voyez-vous là? demanda-t-il. Un grain qui se forme?

Sans répondre, l'officier lui passa l'instrument d'optique, en lui désignant la direction du Nord.

— Un aéroplane! s'écria Douglas Grant après avoir cherché pendant quelques secondes. Il vient sur nous! La peste confonde ces Canadiens, si ce sont eux!

Peu de minutes plus tard, l'énorme oiseau, avec ses ailes de cent mètres carrés, dominait le *Terrapine* et ralentissait son vol comme un milan qui surveille sa proie. On distinguait la nacelle fermée, pareille au rouf d'un vaisseau à voiles.

— S'ils ont de la dynamite à bord, voilà une belle occasion de nous supprimer sans laisser de traces à la police, grommela Murphy.

L'idée, encore que peu vraisemblable, frappait par son éloquente justesse. Les hommes braves — Douglas Grant l'était au superlatif — éprouvent une révolte pire que la peur à la vue d'un danger impossible à combattre. Pendant la dernière guerre, d'énormes cuirassés avaient disparu ainsi dans un mystère tragique, avec leurs équipages et leurs inutiles canons. D'un aéroplane passant sur eux la torpille aérienne, infaillible, inévitable, était tombée avec son message mortel. Un obus de la grosseur de deux poings suffisait pour le *Terrapine*. Quelques

cris d'angoisse bientôt calmés, quelques bulles d'air à la surface... et, dans une incertitude éternelle, les parents, les amis restés là-bas verseraient ces larmes, amères entre toutes, qui ne peuvent couler sur la pierre d'une tombe.

L'oiseau gigantesque approchait toujours en abaissant son vol. Déjà on distinguait l'antenne du marconigraphe. Soudain un pavillon se déferla, exposant les couleurs canadiennes, et, moquerie exaspérante, fit un salut. C'était la réponse d'Elzéar Turcote aux télégrammes fallacieux dont ses rivaux prétendaient leurrer son âme crédule.

L'explorateur brandit le poing dans la direction de la nef aérienne qui s'éloignait à l'Est avec une rapidité insultante aux quarante nœuds du *Terrapine*. Murphy, toujours calme, haussa les épaules.

— Pensez-vous qu'ils vont en Europe? demanda son compagnon.

— Où diable voulez-vous qu'ils aillent?

— Mais ils sont de plusieurs centaines de milles au Sud de leur route?

— Cela prouve qu'ils nous cherchaient. Et, pardieu, ils nous ont trouvés! D'ailleurs ce n'était pas un tour de force pour eux qui découvrent un horizon de cent milles.

— Cependant ils devaient nous croire à Charleston?

— Sans doute la crédulité n'est pas leur défaut. Il eût été sage d'aller d'abord à Charleston, d'inviter le consul canadien à déjeuner sur le yacht, et

de gagner le large ensuite. Mais, quand on ne me demande pas mon avis, je le garde pour moi.

Ainsi qu'on peut en juger, Murphy était froissé de n'avoir pas été mis, dès le départ, dans le secret de l'expédition.

Douglas Grant, l'oreille basse, gagna la tente d'arrière où Edith faisait les honneurs du repas matinal.

— Rien de nouveau? demandèrent les convives.

Pour toute réponse, il désigna du doigt l'aéroplane fuyant à l'horizon, et devenu visible depuis qu'il n'occupait plus une position verticale au zénith de la tente.

— Les Canadiens? questionna Warren Islington. Alors ils seront avant nous chez le Duc Rollon?

Mais déjà l'explorateur avait repris sa lucidité de jugement.

— Je pense le contraire, dit-il. Les rares voyageurs qui vont en France — presque toujours par voie aérienne — cherchent invariablement le plateau élevé de l'embouchure de la Seine, où l'atterrissage est plus facile. C'est ce que j'ai fait moi-même il y a quatre ans et ce que vont faire les Canadiens, sans se douter qu'ils ne pourront marcher une demi-heure avant d'être arrêtés. Alors il faudra prendre les ordres du Duc Rollon, qui demeure à quinze bonnes lieues. Nous, au contraire, débarquant à l'embouchure de l'Orne, serons à peu d'heures de la Brèche. On nomme ainsi la résidence de mon vénérable ami.

Pour la dixième fois, les souvenirs de l'explora-

teur furent mis à contribution. Tante Lavinia voulut savoir si ces Normands étaient redevenus païens.

— Non, certes. Ils ont fait quelque chose de plus fort : ils sont redevenus fervents catholiques. C'est tout ce qui reste des persécutions d'autrefois.

— Mais ils n'ont plus de prêtres, plus d'églises?

— Les Saboteurs ont détruit les églises. Les prêtres sont morts de vieillesse ou d'une façon moins paisible. Mais quelques rares missionnaires venus de notre continent parcourent les solitudes de la vieille Europe. Le Duc Rollon facilite de son mieux leur tâche parmi les Normands qui les accueillent comme les premiers fidèles accueillaient les apôtres.

— L'histoire est un éternel recommencement, conclut Henry Wagstaff.

— Que je voudrais être à demain ! dit tante Lavinia, de plus en plus intéressée.

Tandis qu'elle s'abandonnait à son rêve, ses compagnons retombaient dans une réalité un peu déconcertante. Wilkins fut chargé de transmettre ce marconigramme chiffré à Washington :

L'aéroplane canadien nous rejoint et nous dépasse. Nous manœuvrons en conséquence. Je continue à croire au succès.

Le lendemain 23 juin, quatrième jour du voyage inutilement allongé par une feinte, les passagers du *Terrapine* eurent le plaisir de voir la terre un peu avant midi. Le capitaine, quittant pour quelques

minutes sa passerelle, fit savoir qu'on était par le travers des îles Scilly.

— Du temps de mon grand-père, ajouta-t-il, on nous eût signalés en Angleterre et en France. Mais le sémaphore n'existe plus, et le phare, encore debout, n'a plus de lumière. Aussi j'aime autant passer cet endroit en plein jour.

— Pauvre miss Cornell, le pays de votre rêve est surtout le pays des phares sans lumière, soupira Douglas Grant. Vous vous en apercevrez plus d'une fois avant notre retour en Amérique.

Il faisait encore grand jour quand le *Terrapine* mouilla son ancre au milieu d'une petite baie reconnue avec soin sur la carte et vérifiée à l'aide de la sonde. Par précaution, le yacht se tenait à distance respectueuse du rivage et restait sous vapeur. L'embouchure de l'Orne était peu éloignée.

— Il peut se trouver des pêcheurs sur la rive, et ces pêcheurs peuvent avoir des barques, avait expliqué Douglas Grant. Je tiens à ne pas recevoir de visites. C'est moi qui me rendrai à terre demain matin.

Toute la côte, à perte de vue de l'Est à l'Ouest, présentait une bordure de forêts tellement dense qu'on pouvait la croire impénétrable. L'aspect de cette terre redevenue vierge, le calme de ces lieux morts où avait régné l'extrême animation, le silence de la tombe succédant au bruit de la vie, la solennité de ce désert où l'œil ne rencontrait pas même la fumée légère d'une demeure humaine, tout cela parlait si haut à l'imagination cultivée des nou-

veaux venus qu'ils considéraient avec une tristesse profonde cette sombre barrière, semblant s'opposer à leur intrusion.

Eux-mêmes, passés d'une vitesse vertigineuse à une immobilité soudaine, éprouvaient une détente de nerfs qui allait jusqu'à l'étourdissement. Le soleil prêt à disparaître — celui-là n'avait pas souffert des émeutes et des grèves — baignait d'une teinte rose le sommet des arbres et les molles inflexions de la houle mourante. Une quantité d'oiseaux de mer, déshabitués de la crainte de l'homme, se laissaient bercer autour de la coque blanche du beau yacht endormi comme eux. La Nature, maîtresse incontestée de cet empire, reprenait ses droits même sur les âmes.

Edith Wagstaff, subjuguée par ce pouvoir nouveau, le subissait sans le comprendre, car, depuis qu'elle pouvait penser, on lui avait appris à compter uniquement sur le secours des forces artificielles substituées à l'instinct. Une voix mystérieuse semblait lui demander si elle n'avait pas fait fausse route dans ses admirations, tout au moins dans quelques-unes. N'y avait-il rien de plus beau en ce monde que de voler en quelques heures d'une rive à l'autre de l'Océan ? Le succès d'un premier discours à la tribune devait-il rester pour elle comme le plus beau jour de sa vie?

Encore très vague, cet appel de l'être intime la troublait d'un doute et, sans le savoir, elle cherchait des yeux ses jeunes compagnons. La Science pour l'un, le triomphe dans son entreprise pour

l'autre, suffisaient donc à l'idéal du bonheur? A quelques pas ils causaient, l'œil fixé sur une carte... Elle poussa un soupir. Interrogée, elle eût répondu en toute conscience que c'était un soupir de commisération sur le terre-à-terre de leurs pensées.

Tout à coup, au sommet d'une colline dominant l'horizon vers le Sud, une flamme brilla, signal bientôt répété à distance par une étincelle à peine visible.

— Voilà leur télégraphe, dit Douglas Grant. Le Duc Rollon connaît déjà l'approche de visiteurs suspects. D'ici à peu d'heures, ces bois seront garnis d'embuscades. Bonnes gens, dormez tranquilles! Et nous, mesdames, allons souper. La table est mise, et il faut que le soleil levant me trouve en route. Je débarquerai seul.

La jeune fille allait s'enquérir des dangers possibles et montrer quelque sollicitude. Mais, conseillée autrement par son impression féminine, elle gagna la salle à manger sans dire une parole.

— Comme votre fille est belle ce soir! chuchota miss Corneil à l'oreille de son frère.

VI

La lune, de bonne heure levée, facilita la surveillance aux abords du yacht, tout prêt d'ailleurs à démasquer sous des flots de lumière électrique la moindre embarcation venue du rivage. Un seul bruit, le hennissement de quelques chevaux, troubla le silence un peu avant l'aurore. Le timonier venait à peine de piquer quatre heures du matin lorsque Douglas Grant parut sur la dunette, équipé pour une longue marche.

— Combien d'hommes dois-je commander pour votre escorte ? demanda Murphy déjà installé dans son rocking-chair où il fumait sa première pipe.

— J'irai seul et sans armes. Les rameurs de mon embarcation reviendront à bord sans quitter leurs bancs. Votre consigne se borne à empêcher toute communication entre le yacht et les habitants de la côte. Mais je doute qu'on vienne vous voir.

— Très bien... Mais si... vous tardez à revenir?

— Soyez sans crainte. Je reviendrai demain, ou même ce soir. Je voudrais seulement être aussi certain que le Duc Rollon ouvrira sa porte à mes compagnons de voyage. Nous verrons bientôt. Il est mon ami et j'ai bon espoir.

— Mais il peut être mort depuis votre dernière

visite. Beaucoup de choses arrivent en quatre ans.

— Je serai fixé avant peu. Faites amener le canot et bonne chance à tous!

Au bout de quelques minutes de nage, Douglas Grant sentit le sable crier sous la quille. Il se trouvait à l'embouchure d'un ruisseau mourant sur les galets, à la sortie d'une étroite vallée interrompant la falaise tapissée d'ajoncs impénétrables. Sans hésiter, il prit terre d'un saut vigoureux et, par un signe commanda aux matelots de regagner le bord. Puis il attendit, sachant bien que la côte n'était pas si déserte qu'elle en avait l'air. De fait, une dizaine d'hommes dont rien n'avait trahi la présence l'entourèrent soudain.

Il connaissait déjà les Normands du XXIe siècle qui, lors de son passage parmi eux, lui avaient inspiré une sympathie voisine de l'admiration. Le retour forcé à l'existence quasi primitive avait rajeuni, chez ces victimes des fautes de leurs pères, les qualités physiques et morales d'une des plus fortes races qui aient paru sur le globe. La santé, la vigueur, l'indomptable énergie éclataient sur le visage et dans les yeux de ces gardiens du sol natal, prêts à mourir pour sa défense. Tous avaient un long couteau à la ceinture. La plupart étaient porteurs d'une lance; les autres s'appuyaient sur des fusils à pierre trouvés sans doute dans quelque panoplie ancienne seules armes à feu utilisables pour une troupe privée des modernes cartouches à explosion.

Ayant levé les bras pour montrer qu'il venait en

voyageur inoffensif, Douglas Grant fit cette question en français fort correct :

— Qui est le chef parmi vous?

— Moi, répondit un géant dont la moustache et la barbe blonde laissaient voir les lèvres rouges d'un jeune homme plein de force.

Il s'avançait, avec la dignité calme d'un descendant de haute lignée. Tout à coup il poussa une exclamation joyeuse :

— Douglas Grant!

— Pierre de Mondeville! Comment va votre grand-père, le Duc Rollon?

— Il se fait vieux; mais sa mémoire est bonne. Vous serez reçu comme un ami, d'autant mieux que ce grand navire, signalé hier soir, nous avait causé quelque émotion.

— Ce n'est pas un grand navire, dit l'explorateur en souriant. Si, cette fois, je n'ai pas traversé la mer en aéroplane, c'est que j'ai un vieillard et deux femmes pour compagnons. Je vous demande pour eux l'hospitalité.

— Ceci ne peut être décidé que par mon grand-père. Je vais vous faire conduire à la Brèche.

— N'y viendrez-vous pas avec moi?

— Non : j'attendrai ici votre retour.

— Je vous en prie, venez! Ce serait si bon de faire la route ensemble!

— Ce serait délicieux pour moi. Par malheur, ma consigne s'y oppose, et le Duc Rollon n'admet pas l'indiscipline. Je l'ai quitté hier soir et suis arrivé cette nuit, avec l'ordre d'exterminer les envahisseurs. Allez vite rassurer grand-père et tâchez qu'il accueille votre demande. Puisque nous avons parlé de consigne...

Il hésitait, les yeux tournés vers le yacht que l'embarcation venait de rejoindre. Le Colombien se hâta de le rassurer :

— Soyez tranquille : moi aussi j'ai laissé des ordres. Aucun de mes gens ne quittera le bord avant mon retour. Je vais leur faire le signal : *tout va bien.*

Il mit son mouchoir au bout de sa canne et l'éleva en l'air. Au mât du Terrapine flotta presque aussitôt la flamme rouge et blanche qui veut dire : *aperçu*, dans le langage maritime.

— A présent, je suis prêt à partir, annonça Douglas Grant. Pensez-vous que je puisse être de retour ce soir?

— Vous le pouvez si, comme je l'espère, le Duc Rollon ne se fait pas prier longtemps. Il saura que mon avis est favorable.

A ces mots il prit à part un gars superbe, vif et sournois en même temps, qu'on eût appelé homme du peuple dans un pays moins nivelé au point de vue des castes par le rude passage de tous les fléaux que peut connaître l'humanité. Le jeune chef l'entretint à voix basse pendant une minute ; puis, l'amenant à son hôte :

— Je vous présente Castillon, votre guide, responsable de votre sûreté. Il a son cheval; voici le mien. Excusez le harnachement primitif.

— Qui pourrait faire attention à la selle d'une

bête aussi merveilleuse? répondit Douglas Grant.

Des centaines de ses pareil vivent à l'état sauvage dans nos déserts! soupira Pierre de Mondeville. Malheureusement un bon cheval ne remplace pas un bon chemin.

— Je sais ce que c'est, fit l'explorateur. J'ai traversé la France dans sa largeur. Ce matin il ne s'agit que d'une promenade.

— Eh bien, bonne promenade, et à ce soir peut-être!

Les deux cavaliers enfourchèrent leurs montures et s'éloignèrent du rivage par un sentier perdu dans la forêt, si étroit qu'il était impossible de chevaucher de front. Le Normand ouvrait la marche. Il portait des vêtements de futaine bourrue, des brodequins de cuir brut, et un bonnet tricoté de laine bleue. Son fusil jeté en bandoulière, très long, lui donnait une vague ressemblance avec ces guerriers arabes que représentent les anciens tableaux. On ne pouvait avancer qu'au pas, à cause du terrain inégal et rocheux. Mais l'allure des chevaux était allongée et leur pied très sûr. Tout à coup on sortit des bois qui formaient une défense large de deux lieues tout le long de la côte. Le sentier devint une sorte de route; les voyageurs purent causer. Ce fut le guide qui engagea l'entretien.

— Vous connaissez la Brèche? demanda-t-il.

— Non : j'ai traversé la Normandie par un autre chemin. J'avais pris terre à l'embouchure de la Seine.

— C'est très loin. On dit que, de l'autre côté de

la rivière, on est sûr d'être massacré par les Saboteurs. Ils vivent en grand nombre dans un endroit qui se nomme le Havre.

— Il y en a dans vos environs?

— Pas autant; mais encore trop. Ils ont établi leur repaire dans les ruines d'une ville que leurs ancêtres ont achevé de détruire après la guerre. Comme ils ne peuvent pas manger les tronçons des statues ou les morceaux des vieilles machines, la pêche ou la chasse les nourrissent, sans compter ce qu'ils nous volent quand ils ont la chance de ne pas se faire attraper.

— Et quand on les attrape?

Castillon eut un sourire épanoui et montra du doigt un gros chêne isolé sur une éminence à quelques centaines de mètres. D'une des branches de l'arbre pendait une masse oblongue.

— Je comprends, fit l'explorateur.

Il n'ajouta aucun commentaire; mais, tout en continuant sa route, il songea qu'Henry Wagstaff, après qu'il aurait vu ce chêne, pourrait écrire un beau chapitre sur l'évolution de la justice criminelle à travers les âges. Le spectacle lugubre souvent contemplé dans la jeune Amérique au temps de la loi de Lynch se retrouvait, pour les mêmes causes, dans une contrée morte de vieillesse. Ici les Saboteurs remplaçaient les nègres.

— Nous sommes à moitié chemin, annonça le Normand après un long silence. Voici une petite rivière, faisons boire nos chevaux.

Un gigantesque amas de ruines se cachait à demi

sous le vêtement de ronces et de lierre tissé par les années. On distinguait les tronçons d'une cheminée colossale rompue dans son écroulement. Une fabrique avait mû ses rouages et vomi sa fumée dans ce désert jadis animé et plein de bruit. Castillon, devinant la curiosité du voyageur, conta brièvement l'histoire en guide bien stylé :

— Ceci était une filature que les ouvriers ont minée et brûlée, comme beaucoup d'autres. Le patron et sa famille sont encore là, sous ces ruines.

— Et les ouvriers?

— Ils sont morts de faim, de maladie, ou tués pendant l'invasion.

Le jeune homme relatait ces horreurs avec la froide concision du fellah accroupi devant la sépulture violée et béante des Pharaons, morts depuis quarante siècles. Il n'avait pas vu ces catastrophes dont il faisait le récit. Pour cette âme simple, mille années de plus ou de moins sur un tas de décombres importaient peu. Douglas Grant voulut savoir si son compagnon n'eût pas été curieux de connaître l'époque disparue.

— Oui et non, répondit le guide. On vivait mieux; mais il fallait travailler dur. Et, quand on avait gagné dix sous, le Gouvernement vous en réclamait quatre. Je vous répète ce que dit le Duc Rollon.

— N'auriez-vous pas aimé savoir lire et écrire ?

Le gars parut surpris qu'un homme intelligent posât des questions si étranges.

Soulevant une épaule et plissant les lèvres, il répondit :

— Je n'ai jamais vu qu'un livre : c'est le missel du Père Eustache. Il sait lire, celui-là! Ils sait tout! Tenez : il a fait ce pont que nous allons traverser, au lieu de patauger dans la rivière avec de l'eau jusqu'aux sangles.

La passerelle était l'œuvre d'un charpentier instruit dans son art. Mais l'explorateur fut frappé de voir que les assemblages étaient consolidés par des liens de fer d'un travail récent.

— Le Père Eustache possède donc une forge ? demanda-t-il, un peu ému.

— Depuis l'an dernier. Ah! nous avons du changement à la Brèche! Que direz-vous d'entendre une horloge sonner les heures?

La rivière traversée, on entra dans une zone moins déserte. Quelques habitations montrèrent leurs toits de paille et laissèrent voir, par la porte entr'ouverte, les femmes tricotant la laine ou poussant la navette des métiers sonores.

Contre les murailles, des peaux de bœufs subissaient la préparation d'un tannage rustique. Les hommes travaillaient aux champs ou conduisaient des chars dont les roues massives criaient sur leurs moyeux de bois. On put trotter sur la route moins inégale. Tout à coup le guide montra un moulin dont le tic tac s'entendait à distance.

— Voilà *chez nous!* dit-il avec un orgueil évident. Mon père est meunier, depuis que le Père

Eustache a remonté nos meules. Auparavant, on écrasait le grain sur des pierres.

— N'allez-vous pas entrer quelques minutes chez vos parents?

— Ce serait avec plaisir. Mais j'ai l'ordre de ne m'arrêter que dans la cour de la Brèche. Nous n'avons pas de temps à perdre si nous voulons y être à l'heure de la soupe.

Le chemin s'arrêta au pied d'un remblai qu'il traversait autrefois sous un pont métallique maintenant détruit. L'arche était coupée par une barricade de poutres tordues. Une double rampe d'accès permettait de franchir l'obstacle. Les rails apparurent sous l'herbe qui recouvrait le ballast.

« Des millions et des millions de tonnes! » songea l'explorateur qui, depuis plusieurs semaines, vivait avec son idée fixe.

Le soleil n'était pas loin du méridien quand ils entrèrent dans une gorge, ou plutôt dans une coupure franche taillée par la Nature dans une montagne de granit. Elle rappelait au voyageur universel qu'était Douglas Grant les cañons du Colorado, sauf que les parois, dix fois moins élevées, au lieu d'être des murailles de porphyre dénudé, offraient aux yeux un rideau de verdure luxuriante. Presque partout cette végétation touffue cachait aux yeux le lit même du ruisseau, murmurant au fond de la fissure où il laissait à peine la place du chemin.

Tout à coup le passage parut fermé par une roche à pic, rayée verticalement de la ligne blanche d'une

étroite cascade. Rejeté brusquement à droite, le chemin s'éleva par des lacets en pente assez douce. Enfin l'on déboucha sur une terrasse, et l'on franchit un porche ancien dont la porte aux ferrures massives pouvait défendre le donjon féodal contre un assaut.

— Nous sommes à la Brèche, annonça Castillon en mettant pied à terre.

VII

Au milieu d'une esplanade très vaste, un homme de haute taille, à barbe blanche, vêtu lui aussi d'étoffes grossières, écoutait les explications données par deux paysans. Il tournait le dos au visiteur qui, s'approchant, put entendre les deux parties d'un procès en plein air plaider bruyamment leurs causes.

— Assez ! commanda le Duc Rollon, car c'était lui.

S'adressant aux deux hommes, il résuma :

— Toi, tu as cédé le droit de passage sur ta terre à condition que ton voisin rendrait le chemin praticable. Toi, tu avais promis vingt charretées de cailloux.

— Mes chevaux sont malades.

— Si tes chevaux sont malades, qu'as-tu besoin d'un chemin? Quand ils seront guéris, tu tiendras ton engagement. Alors on ne pourra te refuser la circulation. Allez, bonnes gens, et plus de disputes!

L'audience étant levée, Douglas Grant se présenta, chapeau bas.

— Salut au digne élève de Salomon!

Le vieillard le reconnut aussitôt et, la main tendue :

— Quoi! c'est vous qui abordez sur nos côtes, et mettez en émoi tous mes Normands. Déjà nos

chasseurs se préparaient à la résistance contre l'envahisseur audacieux.

— L'envahisseur est dans vos mains, comme otage. Quant à ses troupes, elles se composent de deux femmes, d'un jeune savant et d'un vieil historien.

— Des femmes! Grand Dieu! Qui les attire dans ce désert misérable?

— Depuis qu'elles ont lu mon écrit de voyage en Normandie, elles déclaraient ne pouvoir plus vivre sans avoir fait la connaissance du fameux Duc Rollon.

Le seigneur de la Brèche se montra moins flatté qu'on n'aurait pu s'y attendre. Tandis qu'il hésitait dans sa réponse, Douglas Grant songea que ce fier et triste visage aurait pu servir de modèle à un peintre figurant Laocoon lorsqu'il prononce les mots qui furent impuissants à sauver Troie :

Timeo Danaos, et dona ferentes!

Le Colombien plaida sa cause :

— Duc, mes compatriotes ne vous ont jamais fait de mal. Peut-être qu'un jour ils pourront vous faire du bien.

— Etes-vous d'avis qu'on doive faire aux gens du bien malgré eux? répondit le vieillard.

— Donc je dois regagner mon bateau, et dire à mes compagnes que la porte du gentilhomme français leur est fermée?

— Auront-elles une suite nombreuse

— Leur suite se composera de moi et de mes deux amis. Nous viendrons sans armes, comme il convient à des visiteurs demandant l'hospitalité. Quant aux hommes de mon équipage, aucun d'eux ne mettra le pied sur la rive sans votre permission.

— Je vais réfléchir. En attendant faites-moi l'honneur d'entrer dans mon logis. Nous allons nous mettre à table. Mais d'abord prenez le temps de vous débarrasser de la poussière du voyage.

Rafraîchi par l'ablution désirée, Douglas Grant pénétra bientôt dans l'énorme salle dont les artisans grossiers de la moderne Normandie avaient remplacé de leur mieux le mobilier ancien. Pendant les désastres suprêmes, la Brèche, située à l'écart des grands chemins et protégée par sa position, avait échappé aux troupes ennemies. Le marquis de Mondeville, jeune homme alors, l'avait défendue avec une bravoure héroïque. Mais il n'avait pu empêcher des mains qui, hélas! n'étaient pas étrangères, d'y allumer l'incendie dévastateur. On en voyait partout les traces.

Le Duc Rollon, avec les manières d'un véritable grand seigneur, présenta son hôte aux personnes réunies qui, atteignant le nombre de trente-cinq, étaient toutes de sa descendance. Sept fils tous mariés (l'aîné était mort), quatre filles, autant de gendres, enfin une douzaine de petits-enfants de tout sexe et de tout âge, composaient la tribu groupée autour du patriarche. Tous les hommes étaient grands et vigoureux. Les femmes, bien que sans distinction et sans grâce, ne pouvaient être appelées

laides. Une d'elles, vraie beauté, formant contraste par la délicatesse de son type, attira les yeux du voyageur. A voir son grand-père s'appuyer sur elle avec tendresse, on la devinait favorite. Douglas Grant se promit d'employer cette influence pour obtenir gain de cause. Précisément, curieuse de voir de près cet étranger qui semblait choir d'une autre planète, Elisabeth de Mondeville avait réclamé son voisinage. Ainsi Douglas Grant fut placé entre le Duc Rollon et sa petite-fille.

Le patriarche, debout, récita la vieille formule du *Benedicite;* alors, chacun s'étant assis, le repas fut attaqué dans un silence causé par la présence d'un être supérieur. Toutefois, si intimidés qu'ils pussent être, les convives n'avaient pas perdu leur appétit, formidable à vrai dire.

Elisabeth engagea la conversation avec son voisin :

— Vous êtes habitué à une chère bien différente de la nôtre. Mais une longue chevauchée vous rendra moins difficile.

Cette phrase montrait la modestie, hélas! trop justifiée, de la jeune maîtresse de maison. Toutefois la qualité remplaçait le luxe des aliments et faisait oublier leur variété restreinte. Le Colombien en donna l'assurance, et l'on put voir qu'il était sincère. Sans insister, la jeune fille demanda :

— Vous n'êtes jamais venu à la Brèche?

— Jamais, mademoiselle. Débarqué plus à l'Est et me dirigeant vers le centre, l'endroit où nous sommes ne se trouvait pas sur mon chemin. Un heu-

reux hasard m'a fait rencontrer le Duc Rollon et son petit-fils, en tournée administrative, comme diraient nos gouverneurs.

— Votre voisine est la sœur de Pierre, dit le vieillard, attentif à l'entretien.

— Je l'ai deviné à leur ressemblance. Ah! mademoiselle, Dieu sait ce qui serait advenu de ma personne si votre frère n'eût été là pour me laisser la vie sauve quand j'ai mis le pied sur la rive.

— Cette fois vous arrivez en bateau? Pourquoi pas en aéroplane, comme quatre ans plus tôt, d'après ce qu'on raconte?

— Je ne suis pas seul. J'ai deux compagnons, et deux compagnes que n'a pas tentées la voie des airs.

— Des Colombiennes! Est-ce possible? Les verrons-nous?

— Je viens demander à votre grand-père la permission de les conduire à la Brèche.

Les yeux d'Elisabeth, brillant d'un ardent désir, cherchèrent ceux de son aïeul. Mais, déjà experte en son rôle de favorite, elle comprit que le moment n'était pas venu d'exercer son innocente séduction.

Abandonnant le sujet :

— Dans la chambre de grand-père, il y a une image qui représente un bateau sans doute pareil au vôtre. Quant à l'aéroplane, je ne peux m'en faire une idée.

Douglas Grant, sachant que pas une de ses paroles n'était perdue par le vieillard, fit cette réponse prudente :

— Vous semblez très heureuse. Tous les bateaux et tous les aéroplanes du monde n'augmenteraient pas votre bonheur.

— C'est ce qu'on me répète chaque jour, fit-elle en soupirant.

— Oui, affirma l'aïeul. Auprès de ce qu'ont vu et subi leurs pères, le sort de ces enfants est très heureux. J'envie le repos des morts quand je cherche en vain à écarter certaines images qui hantent mon souvenir... Mais vous êtes mon hôte. Je ne dois pas assombrir les heures d'une hospitalité trop incomplète.

— Je n'en ai pas connu de meilleure sur aucun point du globe, assura le Colombien avec un élan sincère.

— Vous avez probablement dit la même chose à l'Arabe du désert qui vous recevait sous sa tente. Et il vous a cru, parce qu'il ne sait pas. Tous deux nous sommes des sauvages; mais moi je suis un sauvage *qui sait*. Voilà pourquoi les pauvres ignorants qui m'entourent m'ont voulu pour chef. Ils imaginent que toute science m'a été donnée, parce que je sais lire. Ah! comme je prie Dieu de les laisser dans l'ignorance de ces fléaux qui ont fait de nous les sauvages du vingt et unième siècle : la guerre, la haine du pauvre contre le riche, les grèves qui affament, l'alcool qui empoisonne, le sabotage qui détruit!

Dans un silence attristé, Douglas Grant écoutait les plaintes du vieillard. Une voix musicale et profonde osa s'élever :

— Grand-père, voilà notre hôte qui devient mélancolique et ne mange plus!

— Tu as raison, petite-fille. Tâche de le distraire une heure en lui faisant les honneurs de... notre capitale.

Un sourire sans joie, pareil aux froids rayons d'un soleil d'hiver, accompagnait ces paroles. Douglas Grant comprit que sa demande allait être examinée et, pour la première fois depuis son départ de Washington, il douta sérieusement du succès.

Le Duc Rollon se dirigea vers une porte intérieure, après avoir donné cet ordre à l'un de ses fils :

—Appelle Castillon, et venez tous deux causer avec moi.

Le message de Pierre de Mondeville, selon toute évidence, allait peser d'un grand poids sur la résolution attendue. Mais, avant de conduire l'étranger hors de la maison, Elisabeth s'approcha de son grand-père et lui dit quelques mots à voix basse.

— Allons maintenant, proposa-t-elle avec un élan de sympathie qui rendit l'espoir à son compagnon.

L'esplanade très spacieuse du château avait de quoi frapper les yeux même d'un explorateur ayant visité une partie du globe. A Douglas Grant ce spectacle ne rappelait rien de ce qu'il avait vu. En même temps, trop préoccupé pour être curieux, il songeait surtout à ses compagnons du *Terrapine*, au désappointement qu'allait leur causer son retour s'il apportait une réponse négative. Il voyait le ministre Wagstaff lisant la dépêche annonçant le fiasco du projet. Tout cela peut-être était moins dur à

supporter que l'image du sourire d'Elzéar Turcote.

La jeune fille de son côté avait des sujets d'inquiétude qui, tout d'abord, la rendirent muette. Enfin, avec une franchise délicieuse, elle confessa :

— J'ai parlé trop vite à mon grand-père. Savez-vous ce que je lui ai demandé?

— Oui, mademoiselle. Etant très bonne, toute peine causée aux autres vous afflige, et vous devinez ce que sera la déconvenue de mes compagnes si votre porte leur est fermée.

— C'est bien cela. J'ai d'abord songé aux autres; maintenant je songe à moi-même. Il est dur d'être un objet de pitié! Ces dames vont rire de ce qu'elles verront chez nous, à commencer par ma personne.

— Trouvez-vous que j'aie l'air disposé à rire?

— Vous êtes un voyageur qui étudie. Elles seront des curieuses qui se moquent.

— Attendez de les connaître. L'une, vieille demoiselle de soixante ans, est la meilleure et la plus tendre des créatures. L'autre, jeune fille comme vous, un peu plus âgée, consacre sa vie à l'amélioration du sort des femmes. Au premier coup d'œil elle va vous adorer.

— Sans doute elle est vêtue de velours, avec des bas de soie, des souliers de satin et des plumes sur la tête?

Douglas Grant ne put s'empêcher de sourire à cette peinture de sa compatriote en tournée d'exploration.

— Je devine que la chambre de votre grand-père ne contient pas seulement des images de bateaux.

On y trouve des portraits de grandes dames, n'est-ce pas? J'ignore, faute d'avoir porté mon attention sur ce détail, si les bas d'Edith Wagstaff sont en soie ou en laine. Mais elle ne vous montrera ni robe de velours, ni souliers de satin, ni chapeau orné de plumes.

Elisabeth réfléchit un instant, puis elle fit cet autre aveu:

— Tant pis! J'aurais voulu voir ces choses que je ne m'attendais pas à connaître.

— Ce serait un malheur de les connaître pour les envier.

— N'ayez pas peur, fit-elle avec un sourire étrange. Dans la fameuse chambre, il y a autre chose que des portraits de grandes dames. Il y a des images de grandes saintes. L'envie est un sentiment que ne doit pas connaître une bonne chrétienne.

Le jeune homme admira la beauté pure d'Elisabeth, puis il fit cette réponse qui, dans sa bouche, eût étonné tante Lavinia:

— Espérons alors qu'Edith Wagstaff est bonne chrétienne. Vous pourriez, sur certains points, lui faire envie.

— Grand-père nous cherche, dit la jeune Normande: nous allons savoir.

Le duc Rollon approchait lentement, le front soucieux, sa haute taille un peu courbée. On pouvait voir qu'il luttait contre la terreur d'une responsabilité.

— Jeune homme, prononça-t-il, répétez-moi

qu'aucune idée de conquête ne vous conduit chez nous. De toute la grandeur de nos pères, une seule chose nous reste : l'amour de la liberté, qu'ils ont si mal comprise! Explorateur, vous trouvez chez nous un peuple à demi sauvage. Conquérant, vous n'y trouveriez qu'une solitude complète, et quelques centaines de braves à enterrer, moi en tête. Nul ne tient à la vie, chez nous.

D'un léger signe, l'enfant privée de tout ce qui fait aimer l'existence confirma cette parole. Saisi par la poignante vérité de cette conviction, Douglas Grant répondit d'une voix émue :

— Duc Rollon, vous avez en moi un otage qui vous demande comme faveur d'accepter d'autres otages plus précieux. Vous aurez chez vous le frère et la nièce de votre premier ministre. Sont-ce là des façons d'envahisseurs?

— Il suffit, décida le vieillard à qui les yeux de sa petite-fille avaient adressé une prière muette. Je recevrai vos deux compagnons et vos deux compagnes. Vous irez sans doute à leur rencontre? Quand désirez-vous partir? Je vous conseille de prendre une nuit de repos.

— Avec votre permission, je me mettrai en route à l'instant même. Il nous reste six heures de jour. Avant la nuit tombée, je peux être à bord et communiquer la bonne nouvelle.

— Et rassurer vos compatriotes sur votre sort, ajouta le duc Rollon en souriant. Petite, va donner l'ordre à Castillon.

Quand les deux hommes furent seuls :

— Vous a-t-on dit quel genre d'ennemis sont les Saboteurs, nos fâcheux voisins? demanda le chef.

— Oui, je sais qu'ils volent vos bestiaux et vos récoltes.

— Ils recherchent plus encore une proie d'espèce différente. Tomber dans leurs mains serait pire que la mort pour vos compagnes. Demain, vous aurez sur la côte une escorte et des chevaux. Mais, vous et vos compagnons, prenez vos armes, qui sont meilleures que les nôtres. Ces canailles peuvent guetter votre débarquement, et... la tentation sera forte. Chez moi, dans une enceinte fermée où l'on ne dort que d'un œil, la sûreté sera complète. Il me tarde de vous y voir rendus à bon port.

— Vous nous y verrez demain avec l'aide de Dieu, répondit Douglas Grant dont la physionomie était devenue grave.

Une heure après, il chevauchait en compagnie de Castillon dans la direction de la mer. Hâtant leur marche, ils parlaient peu. Une fois, s'oubliant, l'explorateur exprima tout haut la pensée qu'il avait dans l'esprit :

— Pauvre tante Lavinia qui aime les aventures!

Le soleil se couchait derrière le yacht quand l'infatigable voyageur, content de son expédition, fit le signal convenu.

Peu après, l'embarcation envoyée du bord le déposait à l'échelle.

VIII

Pierre de Mondeville dormit peu cette nuit-là. Toutefois ce n'était pas la dureté de son lit de fougères, ni la crainte des Saboteurs qui le tenait éveillé. Un jour avait suffi pour changer l'horizon de son âme. La veille au matin, cette âme sommeillait encore très heureuse, dans les limites étroites d'un monde fait d'ignorance. Après le départ de Douglas Grant, quand le soleil avait jeté sa lumière sur la moire rose du flot montant, l'œil perçant du jeune homme avait étudié, sans comprendre, les détails de ce navire immobile à quelques centaines de brasses, dont il n'avait l'idée que par de vieilles gravures échappées à l'incendie et au pillage.

Et tout à coup, sur le pont de ce yacht qui lui semblait de dimensions fabuleuses, des formes blanches, voilées de tissus vaporeux, s'étaient posées comme des visions féeriques. La brise molle avait déroulé des écharpes aux couleurs claires. Puis, sur les coussins des fauteuils, ces femmes, ou plutôt ces demi-déesses égarées parmi les humains, s'étaient étendues avec des mouvements de grâce délicieuse.

Et, à partir de cette minute, Pierre de Mondeville n'avait plus regardé la coque élégante du

bateau, ni cherché à quoi pouvait servir l'antenne élevée très haut du marconigraphe.

Jusqu'à ce jour, l'aspect de Douglas Grant, surgi quatre ans plus tôt d'un monde inconnu, avait été l'étonnement considérable de sa vie. Toutefois, si l'étranger semblait un homme à part, ce n'était pas, malgré tout, un homme très différent de ceux que Pierre voyait chaque jour. L'explorateur, comme bien on pense, était vêtu sobrement et chaussé de brodequins presque pareils à ceux qu'on fabriquait à la Brèche. Au contraire, ces femmes semblaient des créatures surnaturelles, dont la seule approche devait faire tomber à genoux.

Tandis que son père et ses oncles, retombés dans une demi-barbarie, avaient trouvé tout naturel de prendre leurs compagnes parmi les filles peu séduisantes rencontrées au seuil des huttes de la plaine, l'instinct supérieur des anciennes générations s'était réveillé en lui, par un phénomène qui causait à son grand-père une secrète épouvante. Jamais l'admiration naïve de ces pauvres paysannes, quelquefois hardies, ne lui avait inspiré autre chose qu'une sorte d'effroi. De même que sa sœur, mais d'une façon moins platonique, il rêvait de la *dame*, dont la soie est une caresse aux yeux, dont la main douce attend le baiser. Il l'appelait de son désir, tout en la sachant impossible. Chrétien fervent, il comptait sur les joies du Paradis comme sur une félicité promise. Mais il était — il s'efforçait d'être — résigné à vivre et à mourir sans avoir effleuré le vêtement d'une de ces femmes.

« Et pourtant, murmuraient les voix troublantes de sa solitude, tu es fait pour elles et non pour d'autres! »

O douleur! Plus d'une fois déjà le Duc Rollon l'avait arraché au rêve par ce conseil qui ressemblait à un ordre le condamnant « aux autres » :

— Tu dois me remplacer un jour parmi ces malheureux qui, sans nous, finiraient de disparaître. Quand verrai-je mon arrière-petit-fils ?

Et la Femme idéale, soudain, venait d'apparaître, éloignée, mais visible. Pendant de longues heures, il s'était demandé s'il aurait cette chance inouïe de La voir de plus près, d'entendre Sa parole, de frôler Sa robe d'arc-en-ciel d'une main habituée aux rudes toiles de chanvre, aux casaques de laine sans douceur et sans grâce, pareilles au froc du Père Eustache. Connaissant son grand-père, tout le portait à croire que Douglas Grant, revenu à son vaisseau, devrait, dès l'aurore suivante, regagner son pays, emportant cette vision du monde inconnu et supérieur, à tout jamais repoussée dans les espaces.

Et voilà que, contre toute attente, le Duc Rollon n'avait pas été inflexible. Demain ces filles de l'Océan allaient poser leurs pieds divins sur la terre dévastée et malheureuse!

Pierre de Mondeville frémissait d'angoisse dans son âme où la peur était un sentiment inconnu. « Que vais-je leur dire? Mais aurai-je l'occasion de leur dire quelque chose? A la vue d'un homme si

différent d'elles, ces beautés mystérieuses vont sans doute reculer avec dédain! »

Le jour fut long à venir. Laissant les hommes de sa petite troupe sécher la rosée de la nuit au feu du campement, Pierre de Mondeville remonta un peu le ruisseau pour faire la toilette la plus minutieuse qu'il eût essayée de sa vie. Ses compagnons eussent ouvert de grands yeux en le voyant enlever de sa vareuse de laine, de son bonnet tricoté les moindres brindilles de mousse. Puis, au miroir d'une flaque d'eau, il arrangea sa chevelure et sa barbe soyeuse. Avec un peu plus de fatuité, il se serait jugé moins indigne d'affronter le regard des étrangères qui sommeillaient encore dans leurs couchettes moelleuses.

De bon matin, les hommes du *Terrapine* se réunirent, pour entendre le compte rendu de leur compagnon.

— Nous serons, dit Douglas Grant, reçus comme des amis... dont la visite n'était pas désirée. Le Duc Rollon, je dois vous en prévenir, a hésité une heure. Avec son intelligence peu commune, il comprend bien que son pays, tout dévasté qu'il est, doit exciter la convoitise des colons d'outre-Océan. Nous n'aurions pas obtenu, certainement, la permission de débarquer sans la présence de ces dames. Le vieux gentilhomme normand, avec ses idées d'autrefois, juge que la galanterie l'oblige à les recevoir.

— Et les millions de tonnes de fer? demanda Warren Islington.

— Je ne les ai pas sur moi. A ne vous rien cacher, nous ne les tenons pas encore.

— Et les Canadiens? voulut savoir Henry Wagstaff.

— Silence complet en ce qui les concerne.

— Bon signe à coup sûr!

— Ni bon ni mauvais. Le Duc Rollon peut les attendre ce soir. Je ne connais pas d'homme aussi peu communicatif. Mais, encore une fois, c'est un seigneur du moyen âge, et il faut le traiter comme tel.

Warren Islington se mit à rire :

— Allons-nous apprendre qu'il nourrit des pages, entretient des ménestrels et pend les vilains?

— Mon cher, je ne garantis pas les ménestrels. Quant aux vilains, je vous en ferai voir un, balancé par le vent à la branche d'un arbre. Si nous n'en trouvons pas d'autres bien en vie, le long du chemin, tout sera pour le mieux.

On revint à la délibération. Il fut arrêté que la caravane quitterait le bord aussitôt après midi. Quant aux bagages, les dames seraient invitées à les simplifier le plus possible. Restait la question des cadeaux envoyés par l'empereur. Douglas Grant avoua que la conversation de la veille lui donnait à réfléchir. De plus en plus il était frappé de voir quelle implacable rancune le Duc Rollon gardait au Progrès sous toutes ses formes.

— Démence sénile! opina le docteur Wilkins en haussant les épaules.

— Ma foi! convint Henry Wagstaff, depuis que

j'ai sous les yeux cette nature si calme, cette forêt superbe remplaçant les fabriques et les villes, je ne sais plus que penser du Progrès.

Douglas Grant se rendit à terre pour conférer avec Pierre de Mondeville. Des hommes conduisant des chevaux de selle et de bât venaient d'arriver de la Brèche.

— Votre grand-père veut que nous soyons bien armés, dit l'explorateur. Permettez que je vous offre cette carabine. Elle tire plus vite, plus juste et plus loin que vos fusils... vénérables. Et surtout le mécanisme est fort simple. Deux minutes vont suffire à vous l'expliquer.

Les yeux du jeune homme brillaient de joie :

— Puisse mon premier coup de feu être tiré pour la défense de ces dames!

— S'il vous plaît, fit Douglas Grant, je ne leur communiquerai pas ce désir généreux. Cependant, ce sont des héroïnes, surtout la plus âgée.

Accoudée au bordage du yacht, tante Lavinia, sans se douter qu'elle faisait les frais de la conversation, tenait ses jumelles braquées sur le jeune Normand qui venait de chausser ses éperons d'or. Elle tâchait, vainement d'ailleurs, de communiquer son enthousiasme à sa nièce :

— Ah! ma chère, il est beau comme un guerrier antique! Veux-tu le voir?

— J'ai bien le temps, répondit enfin Edith Wagstaff. Les guerriers antiques m'intéressent moins que le prolétaire européen moderne. C'est lui que je désire étudier. Et vous, mon père?

— Oh! j'ai peur que la question sociale ne soit un peu endormie dans les domaines du Duc Rollon. Je compte regarder et m'instruire sans idée préconçue. Mais ne serait-il pas sage d'emmener le cuisinier du bord? Je me défie un peu de l'ordinaire de ces sauvages.

— De votre vie vous n'aurez mangé aussi bien que chez eux, promit Douglas Grant qui venait de rentrer à bord. D'ailleurs, tenez : voilà qui vous montre à quels sauvages hospitaliers nous avons affaire.

Il passa au père d'Edith les jumelles dont il se servait pour suivre les mouvements des hommes de la côte.

— Vous voyez ce qu'ils font? Un bout d'estacade grossière pour que ces dames ne mouillent pas leurs pieds en débarquant.

A midi, l'appontement rustique fut touché par l'embarcation qui amenait du bord les cinq voyageurs. Henry Wagstaff regrettait que le docteur ne fût pas compris dans le nombre. Mais il importait de s'en tenir au chiffre annoncé par Douglas Grant.

— D'ailleurs, ajouta celui-ci, il est probable que le Duc Rollon ferait pendre le pauvre Wilkins. Depuis cinquante ans le pays n'a pas connu de malades, aucun médecin n'étant là pour les soigner. Ici on ne meurt que de vieillesse.

Pierre de Mondeville attendait les hôtes de son grand-père. En approchant, miss Cornell répéta, baissant la voix :

— Ma chère, si j'étais plus jeune de vingt-cinq ans, j'aurais la tête perdue!

— Oh! tante Lavinia, on dirait que vous êtes Juliette apercevant Roméo, et que je suis la nourrice!

Roméo, son bonnet de laine tricotée à la main, hésitait à s'avancer. Mais l'impétueuse miss Cornell, un pied sur le bordage de l'embarcation, chercha l'aide de son bras pour débarquer la première. Si grande était l'émotion du Normand à la vue d'une *dame* qu'il oublia de constater son âge. Mais lorsque, dans ses doigts vigoureux, il sentit fondre la petite main gantée (raffinement nouveau pour lui) d'Edith Wagstaff, il osa lever les yeux sur son rêve passé à l'état réel. Alors il se moqua de lui-même, en songeant aux longues heures pendant lesquelles son imagination avait erré si loin de l'éblouissante vérité enfin apparue. Miss Cornell, se considérant comme indiquée pour la partie oratoire de cette rencontre solennelle, lui donna le temps de se remettre en débitant cette petite harangue, dont le style montrait assez qu'elle n'était pas due au hasard de l'improvisation :

— Sachez, monsieur, que ce n'est pas une étrangère qui vient s'asseoir au foyer de votre famille. Nous descendons des mêmes ancêtres. Si je retiens mes larmes à la vue des ruines amoncelées autour du berceau de ma race, c'est que j'admire le courage, défiant le malheur, qui éclate sur votre front.

Depuis qu'il était au monde, jamais Pierre n'avait entendu d'aussi longues phrases, sauf dans la bouche

du Père Eustache aux offices célébrés dans l'oratoire du Duc Rollon. Un peu déconcerté, sans approfondir le sens d'un discours évidemment dicté par la bienveillance, il se contenta de répondre :

— Madame, je vous remercie.

— Je suis demoiselle, corrigea fièrement la vieille fille. Voici ma nièce, Edith Wagstaff qui, comme moi, a préféré l'indépendance aux liens du mariage. Celui-ci est son père. Enfin je vous présente Warren Islington qui jalouse depuis longtemps Douglas Grant, son ami, pour le bonheur qu'il a d'être le vôtre.

— On ne saurait mieux parler, dit l'explorateur; mais je crois qu'il serait temps de nous mettre en route.

Des chevaux furent amenés. Deux d'entre eux portaient des selles de femme, peu élégantes, mais confortables. Selon le conseil reçu, les Colombiens étaient armés, à l'exception d'Henry Wagstaff qui n'avait jamais touché une carabine de sa vie.

Ce premier groupe, suffisamment escorté, prit les devants, suivi du convoi des bagages condamné à une marche plus lente. Pierre de Mondeville chevauchait en avant-garde, ne voulant confier à personne le soin d'éclairer la route. Dans la partie la plus fourrée du bois il quitta sa monture et examina une empreinte marquée sur le sentier. Un homme, allant pieds nus, venait de le traverser. Or les Saboteurs, trop paresseux pour se livrer à aucun travail, dédaignaient le soin de se fabriquer des chaussures. Remis en selle presque aussitôt, le Nor-

mand se replia en arrière et vint, pour la première fois depuis le départ, se placer à la droite d'Edith.

Celle-ci, voyant qu'il tenait son arme prête à faire feu, lui demanda :

— Aurons-nous donc le plaisir de la chasse le long du chemin?

— Hélas! mademoiselle, ces bois contiennent autre chose que des lapins et des chevreuils. Vous êtes brave? Les détonations ne vous effrayent pas?

Jamais, dans les yeux d'un homme, elle n'avait vu briller à ce point la jeunesse et la force.

Courageuse par nature, avec lui elle se sentait inaccessible à la crainte.

— Mes aïeules aident leurs maris à combattre les Peaux-Rouges il y a deux cents ans, fut sa réponse simple et fière.

Le jeune homme laissa voir la tristesse toujours présente à son esprit :

— Vos ancêtres ont vaincu. Les miens ont succombé dans la lutte contre des Peaux-Rouges plus cruels, qui nous ont mis dans l'état où nous sommes. Et vous verrez peut-être bientôt que la lutte n'est pas finie.

Au même instant, un coup de feu retentit à l'arrière-garde dont ils étaient déjà séparés par plusieurs centaines de mètres. Douglas Grant et Islington, faisant volte-face, piquèrent des deux dans la direction du bruit.

— Ah! les fous! s'écria Pierre. Qu'importe les bagages!

Les détonations plus brèves des rifles colombiens

troublèrent les échos du bois. Il y eut des cris de rage étouffés presque aussitôt; puis le silence régna. Mais des branches rompues dans le fourré voisin annoncerent une approche.

— Prenez le galop! cria Mondeville aux deux femmes qui conservaient leur sang-froid, malgré l'émotion de la surprise.

En même temps, ses hommes et lui mettant pied à terre faisaient face au danger, le doigt sur la détente. Mais les Saboteurs, sans se découvrir, suivaient la proie dont ils devinaient la fuite. Des êtres humains à peine dignes de ce nom se ruèrent sur Edith, cherchant à entraîner sa monture. Rendue muette par le saisissement, elle cherchait à se défendre au moyen de la cravache rustique qu'on avait mise dans ses mains. Laissée pour compte, vu son âge, miss Cornell se souvint alors de ses lectures et fit entendre cet appel des anciens combats :

— A moi, France!

Pierre de Mondeville, un moment dépisté, fut en quelques bonds sur le dos des ravisseurs. Craignant de blesser la jeune fille, il n'osait tirer. Fort heureusement les Saboteurs se disputaient déjà leur conquête, sans écouter les propositions de tante Lavinia qui criait du haut de sa voix :

— Monstres! épargnez sa vie et prenez la mienne!

A coups de crosse, le Normand fit fuir ces malandrins qui connaissaient l'article unique du Code pénal appliqué sur les terres du Duc Rollon. Toutefois l'un d'eux, plus enragé que les autres de furie

bestiale, portait sur Edith ses mains hideuses. Pierre le saisit au collet; mais l'étoffe usée se déchira et le bandit, libre un instant, tira de sa ceinture un couteau effilé dont il voulait porter un coup au visage de son agresseur. Celui-ci para l'attaque, non sans recevoir une légère blessure au bras gauche. Alors, sous les yeux d'Edith restée à cheval, une lutte corps à corps s'engagea entre les deux hommes. Elle fut courte. Deux ou trois compagnons de Pierre, accourus au bruit, n'eurent d'autre besogne que de garrotter le Saboteur râlant sous le genou du colosse, pour qui une telle victoire n'était qu'un jeu.

Au même instant, Douglas Grant et Warren Islington parurent, maudissant l'erreur qu'ils avaient commise en défendant les bagages, tandis qu'un sort affreux menaçait leurs compagnes. Henry Wagstaff survint à son tour, ne comprenant rien à une aventure si prompte, à laquelle ses travaux paisibles d'historien l'avaient mal préparé. Après avoir vu tomber deux ou trois hommes sous les balles des carabines, spectacle fort pénible pour un vieux philosophe, il trouvait le groupe des voyageurs reformé autour d'un inconnu vociférant et lié de cordes solides. On ne lui laissa pas le temps de demander des explications.

— Mesdames, pria Mondeville redevenu très calme, continuez votre route jusqu'au ruisseau qui marque l'entrée de la plaine. Ces messieurs vous feront escorte. D'ailleurs vous n'avez plus à craindre aucune attaque. Dans peu de minutes je vous rejoindrai.

Douglas Grant échangea un regard d'intelligence avec Warren Islington. Il pressa le départ en disant aux dames :

— Marchons vite! J'ai hâte de revoir le soleil. Sans compter que les imprécations de cette canaille sont une vilaine musique.

De fait, le lieu était singulièrement lugubre, et les Colombiens cheminèrent en silence jusqu'à l'orée du bois où coulait un ruisseau peu profond. Tous mirent pied à terre, soit pour se déraidir les jambes, soit pour regagner l'équilibre de leurs nerfs plus ou moins troublés.

Entraînant à l'écart ses deux compagnons, Douglas leur dit :

— Restez en place, et tâchez qu'on ne remarque pas mon absence.

— Où allez-vous donc? demanda Henry Wagstaff.

— Au devant du tribunal, pour demander la discrétion sur le jugement qu'il vient de rendre et d'exécuter. Il ne faut pas procurer de nouvelles émotions à ces dames. En voilà assez pour aujourd'hui.

— Où prenez-vous un tribunal au milieu de ces bois? demanda l'excellent homme.

— Il y en a partout chez ces Normands. Les blâmerez-vous s'ils ont condamné à mort l'être immonde qui en voulait à votre fille?

— Ils l'ont déjà condamné à mort? Et l'exécution aura lieu?

— Soyez certain qu'*elle a eu lieu*, monsieur Wagstaff. C'est pourquoi on nous pressait de partir en

nous demandant « quelques minutes ». Le condamné pend à un chêne en ce moment. Il vaut mieux que nos compagnes soient tenues dans l'ignorance de cet épisode un peu sombre. Je vais donner le mot.

Il disparut pour revenir bientôt après en compagnie de Pierre de Mondeville. Non seulement celui-ci avait promis la discrétion; mais les événements se chargeaient de détourner la curiosité féminine sur sa propre personne. Douglas Grant venait de s'apercevoir que le Normand était blessé.

— Venez au bord de l'eau et lavons votre blessure, dit-il. J'ai dans mon sac une trousse, de la charpie et des bandes : vieille habitude de voyageur. En attendant le médecin du bord, que nous ferons venir, je peux panser la plaie.

— Un médecin! Quelle idée! protesta Pierre en haussant les épaules.

Edith s'était avancée: elle déclara :

— Ce soin me regarde; vous êtes blessé à cause de moi. Et je ne m'étais doutée de rien! Pourquoi être resté une heure privé de soulagement?

Pierre de Mondeville ne dit pas quelle besogne l'avait empêché de songer à lui-même. Obéissant, il s'était assis sur un tronc d'arbre. Souffrait-il véritablement? Une estafilade n'avait rien de nouveau pour lui. Le nouveau, c'étaient les doigts roses, fuselés, dont les ongles brillaient comme l'intérieur de certains coquillages de la grève. Tantôt fermes et assurés, tantôt fugitifs comme un jeu ou prolongés comme une caresse, leurs mouvements l'hypnotisaient

dans une félicité jamais connue. Pas une fois ses yeux n'avaient cherché le visage de cette belle fée bienfaisante. Il était capable d'une seule pensée :

« Pourvu que cela dure très longtemps! »

Il fut réveillé par la voix de l'explorateur qui, debout derrière lui, surveillait le pansement.

— Une simple coupure. Nous n'aurons pas besoin de déranger Wilkins.

C'était la fin du rêve. Pierre de Mondeville d'un mouvement inattendu et rapide, fléchit le genou et, prenant la main d'Edith, la porta à ses lèvres.

La jeune Colombienne, depuis qu'elle était au monde, n'avait jamais été l'objet d'un tel acte d'idolâtrie, vieille coutume disparue des mœurs de sa nation. Tout d'abord ce fut un effarement presque désagréable. Puis, l'éternel instinct de la femme qui veut être adorée prenant le dessus, elle rougit d'éprouver un plaisir dont elle se serait moquée chez une autre.

Quant à miss Cornell, bien que toute vibrante d'enthousiasme, elle eut la force de se taire. Seule de tout son groupe elle se rendait compte de la grandeur d'un acte futile en apparence. Par-dessus le gouffre d'un siècle, elle voyait l'étincelle de l'admirable civilisation latine jaillir de ses cendres, pour se manifester à la nouvelle race devenue ignorante à son tour des raffinements du culte féminin.

Edith remettait son gant et faisait semblant de ne pas voir le léger sourire de ses jeunes compatriotes. On reprit la marche en avant; le chemin était devenu praticable pour le trot des excellents

chevaux. Une heure avait été perdue, ce qui n'est pas beaucoup pour livrer un combat, fusiller quelques Saboteurs, en pendre un autre, soigner une blessure, et rendre rêveuse une jeune fille à peine échappée d'un monde où le rêve ne trouve pas sa place.

Les ombres longues donnaient au paysage la douceur pénétrante de l'adieu que la Nature dit à son roi, quand les Colombiens et leur escorte franchirent le portail de la Brèche.

Au centre de son esplanade garnie de curieux, le Duc Rollon les attendait.

IX

A l'aspect de ce magnifique vieillard, les étrangers, venus pour contempler une déchéance surpassant toute imagination, furent, à vrai dire, beaucoup plus intimidés qu'apitoyés. Le poids de quatre-vingts ans n'avait pu fléchir la haute taille du Duc Rollon, ni éteindre le feu de son regard brillant sous la neige des sourcils. Avec ses longs cheveux, sa barbe touffue d'où sortait le nez en bec d'aigle, sous la simplicité de son costume dont la propreté composait l'unique richesse, il donnait l'idée d'un vieux chef de rebelles, tenant la montagne pour la dernière lutte contre l'oppresseur victorieux.

En vérité ne luttait-il pas contre l'envahissement final et mortel des dernières ténèbres? Dans ses mains et, probablement, dans les mains de quelques autres lutteurs disséminés sur l'étendue morne des anciens empires tombés en poussière, se conservait, presque éteinte, la lampe que les générations s'étaient transmise depuis la fin de la barbarie carlovingienne.

Après lui, la petite flamme préservée au prix de tant d'efforts devait-elle s'éteindre dans la nuit? Ou bien, fatalité encore plus désolante pour le vieux patriote, serait-il donné à des mains étrangères de

la ranimer sur la terre française, rajeunie, transformée, mais ayant perdu jusqu'à son nom? Entre ces deux terreurs finissait l'existence de François-Prosper-Antonin, marquis de Mondeville par droit de naissance, « Duc Rollon » par le hasard d'un sobriquet décerné au soir d'une bataille.

S'il n'avait pu sauver la vie de sa femme, du moins il avait défendu sa famille et lui-même contre les attaques des Saboteurs décidés à en finir avec « les bourgeois et les nobles ». Mais, parvenus à l'âge d'hommes, les jeunes Mondeville n'avaient trouvé, pour perpétuer leur race, que des compagnes courageuses, robustes, naïvement convaincues de l'infériorité de leur sexe, ne songeant qu'à servir le maître, intelligentes quelquefois, toujours dépourvues du savoir le plus rudimentaire. Rien n'avait été fait pour diminuer cette ignorance. Le Duc Rollon méritait un reproche — mais l'histoire de sa vie aurait pu l'en absoudre — : c'était de proscrire la Science qui, passée au service des méchants, avait achevé en un quart de siècle ce que toutes les invasions des Barbares n'avaient pu accomplir dans une période vingt fois plus longue.

En avant des curieux qui n'osaient approcher, le Duc Rollon se tenait debout, grave, résolu, quelles que pussent être les conséquences de cette heure solennelle, à bien accueillir les hôtes envoyés par Dieu. Son bonnet à la main, il vint à l'épaule du cheval de miss Cornell pour l'aider à descendre. La respectable voyageuse connut alors les honneurs du baisemain qu'elle ne s'attendait pas à recevoir d'un

chef de clan à demi sauvage. Comme on peut croire, elle avait préparé un autre petit discours.

Mais, émue jusqu'aux larmes, elle ne put que balbutier :

— Oh! monsieur le duc!...

Le vieillard sourit, et, voulant mettre les choses au point une fois pour toutes, il répondit :

— Mon duché n'est qu'un surnom, donné à une époque où l'on connaissait encore la plaisanterie.

Tante Lavinia, remise de son trouble, n'était pas femme à perdre l'occasion de se dédommager. Au profond étonnement de son hôte qui ne s'attendait pas à être tutoyé si tôt, elle déclama, en bonne tragédienne :

— Puisque Cid, en leur langue, est autant que Seigneur,
Je ne l'envierai pas ce beau titre d'honneur.
Sois désormais le Cid; qu'à ce grand nom tout cède!

Avec une profonde révérence, elle ajouta cette note explicative :

— Corneille était mon grand-oncle.

Pendant ce temps-là, enhardi par l'exemple de son aïeul, Pierre osait offrir son bras droit ,resté intact, au poids charmant de la belle Edith. Peut-être, à la vérité, n'était-il plus timide. A tout le moins il n'était plus rêveur. L'impossible, en une demi-journée, s'était dissous, pour ainsi dire, comme une muraille de glace fondue aux rayons du soleil. La Déesse était devenue la femme qu'on peut toucher, entendre, dont on respire le parfum subtil.

S'il n'avait ignoré l'art de l'analyse (l'en plaigne qui voudra!) Pierre eût avoué que, de toutes les découvertes qu'il était en train de faire, le pouvoir mystérieux du « parfum » était la plus étonnante pour lui, dont l'odorat n'avait connu que l'arome du thym ou de l'églantine sauvage.

Cependant Douglas Grant présentait ses compagnons — en simple prose. Alors le Duc Rollon fit un signe : douze ou quinze hommes de tout âge vinrent se ranger autour de lui. Il les présenta en bloc :

— Mes fils et mes petits-fils. Vous connaissez déjà l'un d'eux.

— Il m'a sauvé la vie, proclama Edith avec chaleur.

— Ah! fit l'aïeul très simplement, vous fûtes attaqués? A-t-on pris quelques-uns de ces misérables?

— J'en ai pris un vivant, répondit Pierre avec le même calme.

Des yeux, le chef posa une question à laquelle répondit un signe de tête affirmatif. Douglas Grant dit à l'oreille d'Islington :

— Chez nous, pour électrocuter un assassin, que d'histoires avant et après! Vous verrez, mon cher, combien de leçons profitables nous pouvons recevoir de ces Normands.

— Votre petit-fils oublie de vous parler de sa blessure, lui aussi pourrait être appelé le Cid! compléta miss Cornell.

Le Duc Rollon regarda Pierre avec une satisfaction évidente Mais, dédaignant de s'attendrir :

— Nous sommes bien forcés d'être des héros, fit-il en souriant. Nous n'avons pas, comme vous, des braves gens payés tant par mois pour ne rien craindre.

Alors, s'adressant au groupe de ses hôtes, il continua :

— Honorables visiteurs, votre fatigue vous fait désirer le repos. Veuillez me suivre au gîte qui vous est préparé. La maison est indigne de vous; mais elle sera *votre maison*, aussi longtemps qu'il vous plaira d'y vivre.

Les voyageurs traversèrent l'Esplanade où l'approche de la nuit avait suspendu tout travail. La fatigue, l'étonnement plus encore les rendait silencieux. Une centaine de pas les conduisit en vue de la demeure assignée. C'était, comme l'expliqua leur vénérable guide, l'ancienne maison du régisseur, construite à l'origine dans le style Louis XIII à peine reconnaissable sous des réparations qui, hélas! n'étaient pas de simples caprices de propriétaire. Le petit édifice, grossièrement rapiécé plutôt que restauré, portait la trace des boulets et de l'incendie. Elisabeth de Mondeville était debout sur le seuil.

— Je confie ces dames aux soins de ma petite-fille, prononça le vieillard. Toi, Pierre, occupe-toi de leurs compagnons. Demain je vous prierai de vous asseoir à ma table. En attendant, que la paix de Dieu soit sur vous!

Elisabeth, à la différence de son frère, n'avait rien d'une timide ni d'une rêveuse. Par un mou-

vement spontané et gracieux, elle embrassa miss Cornell et sa nièce qui, dès cette minute, ne songèrent plus à voir en elle cette demi-barbare pour qui elles préparaient leur pitié. Henry Wagstaff et Warren Islington, chacun selon son âge, la contemplaient avec admiration. Sans paraître s'en apercevoir, elle leur tendit la main et les pria d'entrer.

Les diverses chambres, passées à la chaux, étaient d'une propreté irréprochable, ainsi que les meubles, presque tous de fabrication rustique, où se devinait la main d'un charpentier peu habile. Dans la cuisine, une paysanne préparait le dîner à la flamme d'un grand feu devant laquelle sa main faisait tourner une broche. Tante Lavinia eut une exclamation de surprise Depuis longtemps les rôtis colombiens ne connaissaient que le four électrique. C'est le moment de dire que, rentrée à Washington, son premier soin fut d'installer l'appareil primitif dont, à l'user, elle avait compris l'excellence. Mais ce voyage devait avoir des résultats plus importants.

Quelques minutes avaient suffi pour convaincre Elisabeth qu'elle n'était pas « un objet de pitié ». Même la redoutable Edith parut fort disposée à cette adoration qu'avait promise Douglas Grant. Les deux jeunes filles, au premier regard, s'étaient senties attirées l'une vers l'autre et, chose singulière, la plus intimidée de ces personnes si différentes n'était peut-être pas Elisabeth de Mondeville.

Conduits par le frère et la sœur, les Colombiens parcoururent la petite maison et choisirent leurs chambres. Sur ces entrefaites, les bagages firent leur

apparition, et chaque voyageur entra en possession de « son butin », pour parler le langage de la Brèche.

Elisabeth prit congé de ses hôtes en leur disant :

— Les deux femmes que vous venez de voir sont exclusivement à vos ordres. Elles passeront la nuit dans votre maison, prêtes à obéir au moindre appel. Je souhaite qu'un bon repos vous fasse oublier tout ce qui vous manque.

Pierre ajouta :

— Ces dames peuvent dormir en toute sécurité. Elles seront gardées comme des reines.

En disant ces mots, il s'était incliné devant Edith de façon à faire croire que le pluriel était mis là par politesse. Mais tante Lavinia n'y regardait pas de si près.

— Si j'étais reine, fit-elle avec une grâce majestueuse, vous seriez mon capitaine des gardes.

— J'ai cet honneur, mademoiselle, de par le commandement de mon grand-père.

— Eh bien! capitaine, voulez-vous nous accorder le plaisir de dîner au palais avec votre charmante sœur?

— Nous n'avons pas la permission du chef. Demain nous viendrons savoir comment nos hôtes ont passé la nuit.

Edith embrassa Elisabeth.

— Je voudrais être à demain, pour vous revoir, dit-elle tout bas. Merci d'avoir songé à mettre ces belles fleurs dans ma chambre.

— Ah! la Nature, du moins, nous a été laissée.

Elle s'éloigna en souriant. Mais, à l'observer, on eût pu voir que ce sourire était devenu triste.

Le dîner, forcément très simple, parut exquis aux aînés des voyageurs. Les plus jeunes d'entre eux y firent peu attention. Dans la vie à toute vitesse de leur pays, l'art de manger avait disparu de même que l'art d'aimer, et pour la même raison : faute de loisirs. Le vieux Wagstaff, plus arriéré, s'étendit en éloges sur la qualité et la saveur des mets, ajoutant qu'on ne connaissait rien de pareil en Colombie. Sa fille, qui depuis plusieurs heures n'avait pas parlé politique, lui répondit :

— Je ne suis pas compétente. Mais combien d'heures de travail représentent les plats qu'on vient de nous servir? Ces gens ignorent que la suppression du travail manuel constitue un des dogmes du Progrès.

— Pourrais-tu établir la liste des absurdités et des erreurs qu'on met sur le compte du Progrès? En ce qui me concerne, il a suffi de douze heures pour ébranler ma foi dans un certain nombre d'axiomes.

— N'empêche, fit observer Warren Islington, qu'il nous a fallu cinq heures de cheval pour faire sept ou huit lieues, que nous avons été attaqués en route, que nos hôtes ne connaissent pas les horloges et ne savent pas lire. Nous allons nous passer de nos cocktails, de notre café et de notre eau-de-vie. Enfin nous mangeons à la lueur d'une chandelle de suif ce dîner que le professeur trouve excellent.

— Il m'eût paru meilleur si ce jeune homme et

cette jeune fille l'avaient partagé. Comme ils sont sympathiques!

Douglas Grant donna ce conseil :

— Croyez-moi; n'ayons pas l'air de vouloir les attirer, si nous désirons que notre visite se prolonge. N'oublions pas que nous sommes des contaminés en observation. D'ailleurs vous voyez qu'on nous loge au lazaret.

— Qui pourrait devenir une prison, compléta Warren. Le Duc Rollon est, en somme un tyran de la pire espèce.

— Mais cette liberté qui nous semble si chère
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire

déclama la descendante collatérale de Corneille qui avait toujours une citation prête à servir. Les gens chez qui nous sommes semblent aimer leur tyran.

— Le Duc Rollon a ses défauts, admit Douglas Grant. Mais c'est un vrai gentilhomme, et nous sommes en sûreté chez lui autant qu'à la Maison Blanche.

— Dieu me garde d'en douter; fit la vieille demoiselle en se retirant, suivie de sa nièce.

Les hommes restés seuls commencèrent à fumer. Warren Islington demanda, un peu radouci :

— Combien de centaines de lieues faudrait-il parcourir aujourd'hui en Europe, pour trouver ces trois notables productions du génie humain : une pipe, du tabac et des allumettes? Mais enfin nous avons vu ces ponts de tôle détruits, ces rails à demi

enterrés. Ami Douglas, votre idée contient une fortune, et peut-être un grand accroissement de prospérité pour la Colombie.

L'explorateur, sans répondre, tira quelques bouffées; puis il pensa tout haut :

— J'aimerais savoir où sont nos concurrents, dont l'aéroplane nous a dépassés en route.

— Il y a autre chose, dit Henry Wagstaff. Je trouve que le Duc Rollon a très peu l'air d'un marchand de ferraille. Comment va-t-il recevoir nos offres?

Nul ne releva l'observation, probablement parce qu'elle était juste. D'ailleurs ils étaient tous fatigués; la conversation languit entre eux. Le professeur donna bientôt le signal de la retraite.

Pendant ce temps-là Edith et sa tante s'occupaient à ouvrir leurs valises, et, tâche moins commode, s'efforçaient d'apprivoiser la petite Normande affectée à leur service. Manifestement, cette jeune personne se croyait en présence d'êtres de puissance supérieure, mais au moins douteuse. Elle s'enfuyait quand ses nouvelles maîtresses faisaient mine de s'approcher, considérant de loin les bonbons offerts, objets inconnus, de nature suspecte. Après une cruelle hésitation, elle put se risquer à étendre la main pour prendre le bout de ruban que lui tendait Edith Wagstaff. Néanmoins la malheureuse tremblait de tous ses membres, si bien que tante Lavinia fit cette question :

— Puisque tu nous crois si méchantes, pourquoi es-tu venue?

— Parce que le Duc Rollon me l'a commandé, répondit-elle sans flatterie.

— Et si tu avais refusé?

— Le Duc Rollon m'aurait donnée aux Saboteurs.

— Son petit-fils m'a défendue contre eux tout à l'heure, conta Edith. Mais il a reçu une blessure.

— Je sais, répondit l'enfant déjà instruite du drame. Alors c'est vous qui avez soigné monsieur Pierre?

Sur un signe affirmatif :

— Oh! en ce cas, je vous aime bien.

— Cela veut dire que tu aimes bien monsieur Pierre.

— Sans lui que deviendrions-nous quand son grand-père sera mort?

—Nous aussi, nous l'aimons bien.

A partir de cette heure, Françoise, c'était son nom, fut bel et bien apprivoisée.

Lorsqu'elle eut éteint sa chandelle de suif, Edith s'approcha de la fenêtre et écarta le rideau grossier qui en masquait l'ouverture. Tout dormait sur l'Esplanade, sauf les hommes de garde veillant au loin autour d'un feu. Plus près, un guerrier de haute taille se promenait du pas lent d'une sentinelle.

« Gardée comme une reine » ! pensa Edith « Si nous étions là-bas, je prendrais un manteau et je descendrais pour savoir si son bras lui fait mal. Ici... que dirait le Duc Rollon? »

X

On a pu voir que Pierre de Mondeville, par ses attentions pour les civilisés, méritait assez peu le nom de sauvage. De bonne heure, le lendemain matin, il se présentait à l'Hôtellerie et trouvait les Colombiens à table, finissant leur déjeuner. Il apportait un pli expédié du *Terrapine*, apporté par un exprès qui avait marché toute la nuit. C'était un marconigramme reçu de Washington et contenant des nouvelles rassurantes pour chacun.

— Tous les matins, dit le Normand, votre capitaine aura un messager du même genre à sa disposition. J'ai laissé des ordres.

Jetant un coup d'œil sur les ustensiles grossiers qui couvraient la table, il ajouta tristement :

— Mais peut-être que vous allez repartir aujourd'hui, ne pouvant supporter notre misère?

Il regardait Edith Wagstaff dont les doigts émiettaient une tranche de pain gris dans l'écuelle de lait sucré de miel, faute de sucre véritable. A dire vrai, ce premier repas sans thé, sans café, sans chocolat, ne laissait pas de déconcerter un peu l'appétit des voyageurs. Ils avaient dans leurs sacs de quoi faire mieux. Toutefois, sur le conseil de Douglas Grant, on avait résolu d'accepter la vie de la Brèche telle qu'elle y était menée. En même temps qu'une occa-

sion d'étude, c'était un procédé de délicatesse. Edith répondit, montrant un bouquet de belles roses qui embaumaient la table :

— On est riche quand on peut offrir de telles fleurs.

— Je vous ai vu, dit tante Lavinia, quand vous les apportiez. Il était de bonne heure. La rosée du matin les couvrait encore.

— Je venais de les cueillir moi-même dans le jardin du Père Eustache qui sait tout, même civiliser les églantines.

Edith s'écria :

— Toujours le Père Eustache! Quand nous le ferez-vous voir? J'en meurs d'envie.

— Et lui, mademoiselle, brûle d'impatience de connaître nos hôtes. Il prétend que cette visite peut être une date dans l'histoire du monde.

— Enfin, quel est cet homme? demanda Warren Islington devenu soucieux. Un explorateur? Un savant?

— Non : c'est un moine. Je l'ai vu arriver chez mon grand-père il y a trois ans — notre ami Douglas venait d'en partir — avec deux compagnons. Le troisième avait été massacré en route par les Saboteurs du centre, qui sont les plus dangereux. Ces missionnaires intrépides marchaient depuis deux mois, venant de là-bas. (Pierre montra l'Orient.) Ils nous racontèrent qu'ils avaient traversé les ruines de l'ancienne capitale de la France. Ce jour-là pour la première fois j'ai vu pleurer grand-père, tandis qu'il écoutait leur relation.

— Savez-vous de quel ordre sont ces moines? Je croyais leur race éteinte chez vous.

— On les nomme des Bénédictins. Il vous diront leur histoire. Grand-père leur a laissé la disposition d'un vieux couvent à un quart d'heure d'ici. Dans les ruines, qu'ils ont rendues habitables, on compte déjà plus de vingt novices, parmi lesquels un de mes frères. Cultiver le froment — et même les fleurs, — charpenter, forger, tailler la pierre, coudre les harnais et les chaussures, ils font tout cela au monastère de Champsecret. Ils courent le pays pour découvrir les choses échappées à l'incendie. Leur bibliothèque est déjà grande...

Pierre hésita, sentant qu'il allait faire une révélation délicate.

— Je sais que je peux me confier à vous, dit-il enfin. Ma sœur et moi avons appris d'eux la lecture et l'écriture, en cachette de mon grand-père.

Henry Wagstaff n'avait pas perdu un mot de cette conversation.

— Comme il est vrai de dire que le besoin crée l'organe! s'écria-t-il. Les moines ont surgi au moyen âge qui avait besoin d'eux. Les voilà qui reparaissent... Mais, jeune homme, expliquez-moi comment les Saboteurs ont laissé vivre ces prêtres.

— D'abord il a fallu mettre une garnison véritable à Champsecret. Peu à peu des Saboteurs malades ou blessés ont découvert que les Bénédictins les soignent, et même les empêchent d'être pendus

quand il n'est pas trop tard. Aujourd'hui les portes de l'Abbaye peuvent rester ouvertes.

— Mais comment le Duc Rollon, qui craint si fort le retour à la vie civilisée, ne voit-il pas que ces trois religieux l'y ramènent?

Pierre trouva la question fort naturelle et y répondit par cette explication qui, dans son esprit, ne l'était pas moins :

— Monsieur, le Père Eustache est le confesseur du Duc Rollon!

Douglas Grant et Warren Islington échangèrent un regard montrant que l'importance du Père Eustache grandissait dans leur estime. A ce moment Elisabeth parut.

Edith la brune aurait pu lui envier l'or pâle de ses cheveux bouffant hors de la toque de laine teinte en rouge, au moyen de baies cueillies sur les buissons. Mais l'envie était un sentiment inconnu de la jeune Colombienne. Embrassant la nouvelle venue elle dit :

— Tante Lavinia, je voudrais qu'elle fût ma sœur!

Fidèle à ses préoccupations généalogiques, la vieille demoiselle répondit :

— Elle est seulement votre cousine. Vous descendez l'une et l'autre d'un aïeul normand.

Tous désiraient commencer la visite du vieux manoir, à peine entrevu la veille. Suivant leurs jeunes guides, les étrangers sortirent sur l'Esplanade dont on ne saurait mieux donner l'idée qu'en la comparant à ces bazars orientaux, souvent décrits

par les voyageurs du XIXe siècle, sauf que les industries représentées à la Brèche se réduisaient à un petit nombre.

Toutefois, dès leurs premiers pas, ces ultra-civilisés, à commencer par le grand inventeur Warren Islington, furent déconcertés de leur ignorance. Ils considéraient avec stupeur une paire de bœufs qui, sous un hangar, tournaient d'un pas lent pour tirer l'eau d'un puits fort profond. Jamais ils n'avaient soupçonné l'existence d'un manège, d'un chapelet interminable de godets remplaçant la pompe. L'allée et venue incessante de la navette, l'action régulière comme un mécanisme des pieds et des mains du tisserand leur paraissaient admirables. Pour ces habitants d'un pays où, depuis un siècle, presque tout travail de main d'homme était supprimé, le forgeron battant son fer rouge sur l'enclume fut un être mythologique. Un potier modelant l'argile au tour mû par son orteil ne les étonna pas moins.

— Malheureusement, regretta Elisabeth, nous ne pouvons fabriquer du verre.

— Mais les fenêtres de nos chambres ont des vitres, fit observer miss Cornell.

— Ah! c'est un grand luxe. Parfois, dans une maison abandonnée au loin, on trouve un châssis intact. A ceux qui l'apportent, grand-père donne une récompense généreuse.

— Patience ! dit Pierre de Mondeville. Nous ferons du verre. Le Père Eustache l'a promis. Ecoutez : neuf heures sonnent à l'horloge de la tour. C'est lui qui l'a remise en marche l'an dernier. Jus-

que-là, nous n'avions que le soleil et les étoiles pour marquer le temps. Il est vrai que, pour les sauvages que nous sommes, les minutes n'existent pas.

Les visiteurs marchaient lentement comme si, même pour eux, les minutes étaient déjà une quantité négligeable. D'ailleurs il était facile de voir que les hommes, les femmes, les enfants, qui composaient la population de la Brèche relativement nombreuse, ignoraient la valeur du temps et toute hâte quelconque dans le travail.

— Ici, la question ouvrière ne joue pas un grand rôle, fit observer Edith Wagstaff s'adressant à son père.

Pierre, qui ne perdait aucun des mouvements ni aucune des impressions de la jeune fille, répondit :

— La question ouvrière nous a mis où nous sommes. C'est pourquoi grand-père ne veut pas d'ouvriers dans le vieux sens du mot. Ces gens qui nous entourent sont imbus de l'idée que nous devons les nourrir et les abriter, moyennant quoi ils fournissent le peu d'industrie dont ils sont capables, et, à l'occasion, combattent les Saboteurs. Quant au salaire, qu'en feraient-ils dans un pays où rien ne peut se vendre ni s'acheter?

Henry Wagstaff, selon son habitude, méditait beaucoup et parlait peu. Cependant il émit cette réflexion :

— C'est infiniment curieux. Entre le rôle social du Duc Rollon et celui d'un seigneur de l'ancienne féodalité, je ne vois pas quelle différence peut être établie.

— Je suis fort ignorant, avoua Pierre. Cependant j'ai entendu dire que les châtelains du moyen âge étaient plutôt désœuvrés. Ce n'est pas le cas de mon pauvre grand-père. Ces malheureux, pareils à des enfants maladroits, viennent à lui dès que la moindre difficulté les déconcerte. Que feront-ils quand leur vieux Duc Rollon ne sera plus là?

— Ils feront comme faisait autrefois la monarchie française, dit tante Lavinia. « Le Duc Rollon est mort, vive le Duc Rollon! »

— Ah! s'écria le jeune homme en levant les mains au ciel. Vous ne savez pas combien de nuits sans sommeil me cause cette pensée! Vous ne savez pas quel gouffre ténébreux, sans issue, l'avenir représente pour moi! L'avenir!... Mais j'oubliais le présent. Dès le matin, grand-père a dû sortir à cheval : j'ai reçu l'ordre de vous offrir ses excuses. En même temps je vous convoque de sa part au repas de famille. Apprêtez-vous à voir une tablée nombreuse.

Miss Cornell, bien entendu, accepta pour tout le monde, sur quoi Douglas Grant proposa de rentrer à l'Hôtellerie en attendant l'heure de la réunion. Tous le suivirent, comprenant qu'il avait un motif pour désirer ce retour. Pierre et Elisabeth les accompagnèrent jusqu'à leur logis pour s'assurer que tout était en ordre. Sur la table de la salle basse, l'enveloppe venue du *Terrapine* était restée. Elle frappa les yeux du jeune Normand qui semblait fasciné par la vue de ce carré de papier bleuâtre.

Il dit enfin, après avoir hésité :

— Si j'osais!... Pourrais-je avoir la permission d'emporter ceci? Savoir écrire est quelque chose; mais, quand le papier manque...

Edith courut à son buvard, y prit quelques cahiers et les donna à Pierre.

— Ceci est à vous, dit-elle. Comme je suis heureuse de vous faire un plaisir! Mais, donnant donnant; j'exige un autographe.

Il promit d'un signe et, pour la seconde fois de sa vie, Edith sentit sur sa main les lèvres de cet écolier qui avait tant de choses à apprendre. Cet hommage ne parut ni lui déplaire, ni l'étonner, au point que sa tante remarqua lorsqu'elles furent seules :

—Vraiment, ma chère, vous semblez en prendre fort bien l'habitude.

L'heure était venue de s'occuper des cadeaux apportés au Duc Rollon. Mais Douglas Grant, depuis qu'il connaissait mieux l'état d'esprit du vieillard, éprouvait de sérieux scrupules.

— Je crains d'avoir commis une erreur, avoua-t-il à ses compagnons. Je croyais vous mener chez des sauvages qu'on amuse avec des miroirs et des grains de verroterie. C'est l'idée qu'on se fait de l'Europe moderne dans notre pays. Jugez vous-même si elle est exacte!

— Nos grains de verroterie nous coûtent un peu cher, dit Warren Islington qui, au départ, avait dressé la liste des présents. Pour les femmes nous avons de la soie et des bijoux; pour les hommes, des montres et des fusils; pour tout le monde, du

sucre, du café et des conserves. A quoi il faut ajouter les objets encombrants restés sur le *Terrapine* jusqu'à nouvel ordre.

— Oui, le phonographe, les machines à coudre, l'harmonium... Tout cela est fort bien pour étonner de pauvres diables dont nous avons vu en passant les portes sans serrures et les fenêtres sans carreaux. Mais nous apportons les rayons du soleil et le Duc Rollon interdit le soleil lui-même. Quand nous serons partis, quand les robes seront usées, quand les montres n'iront plus, que restera-t-il de notre apparition? Aucun progrès. Nous aurons donné les fruits et non la semence. Et quel désespoir notre passage laissera dans certaines âmes, ne serait-ce que chez ce jeune homme et cette jeune fille qui vivent dans la nuit, mais dont les yeux s'ouvrent déjà aux lueurs d'un horizon nouveau!

— Les affaires sont les affaires, protesta le jeune savant. Faut-il vous rappeler le but réel de notre voyage?

— Hé! ce but me paraît moins facile à obtenir depuis que j'ai entendu certaines choses.

— Oui, nous sommes chez un vieillard en démence qui offre un cas de folie inconnue jusqu'à ce jour. Il a dévoué sa vie à la cause de l'ignorance. Quel tyran a jamais chargé sa mémoire d'un crime plus monstrueux?

— En admettant que le Duc Rollon soit fou, est-il certain que nous aurions conservé notre raison au choc des catastrophes qu'il eut sous les yeux? demanda Douglas Grant.

— Alors, conclut Warren, il ne nous reste plus qu'à remballer notre pacotille et à regagner le yacht, puis Washington, pour recevoir les compliments de Théodore et les éloges des journaux.

Henry Wagstaff, le Nestor de la bande, émit cette opinion :

— Avant qu'un seul des objets apportés par nous soit montré à personne, le Duc Rollon devrait les voir. Ce serait plus loyal envers un hôte qui s'est confié à nous.

— Bravo, mon frère! appuya miss Cornell. Mais n'est-il pas temps de nous rendre à son invitation?

XI

La cérémonie fut la répétition de celle dont Douglas Grant avait eu les honneurs deux jours plus tôt. Un peu étourdis de se trouver au milieu d'une famille de trente personnes, les voyageurs comprirent bientôt que, sauf trois de ses membres, cette famille vivait dans un crépuscule à peine teinté des vagues lueurs d'une civilisation disparue. Ce qu'elle en avait gardé, chose étrange! consistait surtout dans la recherche d'une politesse vieillotte et excessive, dont les Colombiens, habitués à la vie rapide et sans formes encombrantes, furent frappés plus que de tout le reste.

Le Duc Rollon avait miss Cornell à sa droite et Henry Wagstaff à sa gauche. A l'autre bout de la table, une de ses belles-filles, entre Douglas Grant et Warren Islington, faisait les honneurs avec l'embarras cruel d'une débutante. L'explorateur, chef de l'expédition, avait pour voisine Elisabeth qu'il admirait sincèrement. Pierre était assis près d'Edith Wagstaff, très occupée à recueillir mentalement des notes pour son album. Aussi elle parlait peu; mais, pouvant la voir, la servir, toucher sa robe quelquefois, le jeune homme désirait à peine l'entendre. Il observait avec bonheur qu'elle n'éprouvait pour lui-même et pour son entourage

aucune répulsion, ni même aucun dédain. Elle mangeait avec appétit. Pierre considérait chaque bouchée qu'elle portait à ses lèvres comme une faveur dont il aurait voulu la remercier.

Warren Islington, par contre, était en conversation animée avec Elisabeth, qui, sans le chercher, montrait que les leçons du Père Eustache n'étaient pas celles d'un professeur médiocre.

Quant au Duc Rollon, disputé par ses deux voisins, il trouvait à peine le temps de se nourrir. Déjà maître de l'imagination de tante Lavinia, il se révélait au beau-frère de celle-ci comme un des hommes les plus intéressants qu'il eût jamais rencontrés. L'historien, en quittant Washington, emportait l'idée d'un livre destiné à tenir la meilleure place dans son œuvre déjà importante : *L'Europe dans la seconde moitié du* XX^e^ *siècle*. Et le hasard le mettait en face d'un des rares survivants au naufrage, corps et biens, d'une civilisation engloutie!

Quand on fut près de quitter la table, il laissa voir à son hôte sa curiosité de savant.

— Je devine, dit le maître du lieu, que vous voulez entendre de la bouche d'un vieillard le récit d'événements qui confondent l'imagination. C'est aller au-devant de mes désirs. Je vous prierai tout à l'heure de m'accompagner dans le réduit où je me réfugie avec mes tristes souvenirs. Vous êtes un penseur, m'a-t-on dit. Mais vous pouvez écrire vos pensées, lire celles des autres. Moi je ressemble à un homme aveugle, muet et sourd. Dieu vous épargne

un supplice dont il a, pour moi, prolongé trop longtemps la durée!

Les Colombiens apprirent ce jour-là ce qu'est un repas de deux heures. Par la même occasion, ils firent connaissance, au point de vue culinaire, avec la plupart des animaux, volatiles, mammifères ou poissons, habitant cette partie de l'Europe. Un excellent cidre les désaltéra. Pour dessert, il n'y eut, en plus des fraises sauvages, qu'un certain fromage venu, comme les roses, de l'Abbaye de Champsecret.

— On n'en fabrique pas d'aussi bon, déclara Warren Islington, dans nos usines qui en produisent chaque jour des milliers.

— Les élèves du Père Eustache n'en font qu'un ou deux par semaine, répondit Elisabeth en souriant. Il a introduit chez nous une recette de son pays.

Une fois de plus, Douglas Grant échangea avec son compatriote le regard qui traduisait leur secrète appréhension quand on nommait devant eux le Père Eustache.

Pierre de Mondeville continuait à s'occuper uniquement de sa voisine. Fille d'un homme célèbre, nièce d'un ministre, l'une des premières femmes entrées au Parlement, Edith Wagstaff, ainsi qu'on peut croire, avait l'habitude d'attirer l'attention. Des amis sérieux lui laissaient voir qu'on la jugeait appelée à jouer un rôle dans les affaires publiques de son pays, et sa modestie n'était pas assez grande pour lui faire méconnaître les honneurs du piédestal préparé à sa jeune effigie.

Toutefois, avec un plaisir jusque-là insoupçonné, elle s'abandonnait à la chaude adoration de ces yeux simples et purs comme ceux d'un enfant. C'était, dans ce voyage dont elle attendait plus d'une nouveauté, la première découverte à inscrire dans son journal de route. Jusqu'où devait-elle s'étendre? La simple curiosité — elle le croyait du moins, car elle ignorait la coquetterie — lui faisait désirer de le savoir. « Ce jeune homme est-il amoureux, ou sur le point de le devenir? songea-t-elle. Je le demanderai à ma tante qui sait par cœur tant de vieux livres. Mais comment ne semble-t-il pas prévoir que je le quitterai bientôt? »

De fait, le bonheur de Pierre était sans mélange parce que, dans son âme primitive, le souci amer du lendemain n'existait pas encore. Aux côtés de cette Eve tombée du Paradis Terrestre, il savourait une joie dans chaque minute. Son éblouissement lui était la faculté de pressentir le retour de la nuit. De même qu'il ne lui arrivait pas de songer, en contemplant une aurore boréale, aux ténèbres du lendemain, de même il ne songeait pas au lendemain qui lui rendrait la vie sans chatoiement de couleurs, sans ivresse de parfums, sans Edith Wagstaff en un mot.

Celle-ci fut la seule de son groupe à ne pas s'apercevoir qu'on était resté deux heures à table.

Très vite la tribu patriarcale se dissémina, chacun se rendant à ses occupations. Les descendants du chef étaient les plus grands sinon les seuls travailleurs de la contrée, de même que les anciens

seigneurs féodaux étaient les plus rudes guerriers. Le Duc Rollon, sa petite-fille et son petit-fils restèrent bientôt seuls avec leurs hôtes. Douglas saisit l'occasion pour emmener le vieillard du côté de l'Hôtellerie, et le mettre soudain en présence des cadeaux apportés du *Terrapine*.

— J'ai voulu tout d'abord, expliqua le Colombien, m'assurer que ces objets vous plaisent, et vous mettre à même d'écarter ceux qui n'ont pas votre approbation.

Douglas Grant n'avait pas prévu la scène émouvante que lui et ses compagnons allaient avoir sous les yeux.

Le Duc Rollon se laissa tomber sur un siège et contempla d'abord en silence les nouveautés de toute nature étalées sous ses yeux. Puis il murmura, en joignant les mains :

— J'aurai donc vu avant de mourir un peu de ce que nous avons possédé et posséderions encore... sans la juste punition de Dieu!

Alors, se levant, il toucha avec une crainte d'enfant bien élevé ces objets dont quelques-uns n'avaient pour lui aucun sens. Il écouta le tic tac d'une montre. Il s'étonna devant les photographies représentant les maisons de quarante étages. La vue d'un aéroplane fendant l'air avec de nombreux passagers lui fit serrer les poings. Il s'écria d'une voix vibrante :

— Les voilà, ces infernales machines, qui, en une heure, ont détruit des flottes, des armées, des villes! Et voilà ces journaux qui ont appris à nos

ouvriers sans Dieu ce que peut faire la Science mise au service du Mal! Peut-être que vous glorifiez le nom de celui qui inventa la dynamite. Moi je ne peux imaginer pour lui d'enfer assez cruel! Si la moitié des Saboteurs n'étaient morts de faim devant les décombres de leurs usines, pas une famille honnête ne serait restée vivante. Allez! Remportez toutes ces inventions diaboliques! Pourquoi, en me les montrant, avez-vous ranimé des colères éteintes?

Les choses prenaient une tournure d'autant plus pénible qu'elle était moins attendue, après des heures d'hospitalité cordiale. Rouges d'humiliation ou pâles de déconvenue, les voyageurs n'osaient se regarder, sentant qu'un mot de plus allait changer en défaite les espoirs de l'expédition. Ce fut miss Cornell qui, cédant à l'impétuosité de sa nature, rompit le silence.

— Douglas Grant, fit-elle, pourquoi nous avez-vous trompés en nous disant que nous serions bien accueillis chez le Duc Rollon? A l'œuvre, mes amis! Replions ces objets dont la vue l'irrite, et regagnons notre pays, déplorant l'erreur commise de bon cœur et de bonne foi!

— Ah! s'écria le vieillard, c'est à moi qu'il faut pardonner un instant de défaillance! Mais si vous pouviez comprendre! Si vous pouviez apercevoir ces visions de massacres qui hantent mes derniers jours, ces lueurs d'incendie qui éclairent le bord de ma tombe! Savez-vous que l'homme qui vous parle, rentrant ici un soir, à la tête d'une poignée de patriotes, a trouvé son château en flammes, sa

femme morte de frayeur, le reste de sa famille enfui dans la campagne...

Il s'arrêta, vaincu par l'émotion, et des larmes coulèrent sur ses joues ridées.

— Horreur des horreurs! continua-t-il. Ce n'étaient pas des mains étrangères qui avaient commis ces atrocités. L'ennemi s'était éloigné, rappelé chez lui par des émeutes semblables... L'Europe en est morte presque tout entière... Mais la France a toujours eu la gloire de donner l'exemple au monde!

— Grâce à Dieu, le monde ne l'a pas toujours suivi jusqu'au bout, remarqua Henry Wagstaff d'une voix contenue. Mais je n'avais pas entendu dire qu'on fît injure au blessé en se penchant vers lui pour sonder et calmer sa plaie.

Redevenu maître de lui-même, l'étonnant vieillard comprenait ce qu'il avait à faire pour effacer les suites d'un emportement injuste. Reprenant son examen, il se montra moins intraitable et moins indifférent au plaisir qu'allaient éprouver les siens, en particulier les femmes de sa famille. A la vue de quelques paquets d'aiguilles et de quelques paires de ciseaux, il eut un naïf mouvement de joie.

— Nous savons, dit-il, faire de la toile et du drap. Mais pour couper et coudre!... Nos ressources diminuaient d'une façon alarmante. On dormira tranquille chez moi, désormais.

Il accepta encore quelques autres objets, puis se leva, prêt à partir. Edith osa présenter cette supplique :

— Vous me rendriez heureuse en permettant que j'offre cette montre à la charmante Elisabeth.

Il hésita une seconde, et répondit avec un sourire mélancolique :

— Puissé-je, en consentant, vous faire oublier les paroles que vous avez entendues!

Quand il fut sorti, Warren Islington donna cours à son indignation :

— Vieillard stupide! Rien qu'avec les quinze ou vingt caisses apportées sur le *Terrapine*, l'existence serait changée pour lui et pour ceux qui l'entourent. Je m'étonne, mon cher Douglas, que vous n'ayez pas insisté un peu plus.

— Patience! répondit l'explorateur : nous venons d'entr'ouvrir la porte. La seule force des choses empêchera qu'elle ne soit refermée.

XII

L'entretien, mal commencé, avait mieux fini. Toutefois on était loin du résultat espéré. Douglas Grant laissa voir à ses compagnons que son enthousiasme subissait un refroidissement considérable.

— Ce que nous venons de voir et d'entendre, ajouta-t-il, doit rester entre nous. Inutile d'en informer Washington. Mais il est urgent d'aller reconnaître les positions voisines, de savoir, en un mot, si ce fameux Père Eustache est notre ami ou notre ennemi.

Fort à propos, Pierre de Mondeville montra son visage rayonnant d'inaltérable bonne humeur à la fenêtre de la salle basse. Il venait savoir si les hôtes de son grand-père avaient besoin de ses services.

— A toute heure, à toute minute, répondit Douglas Grant. Pour commencer, il me paraît convenable d'aller, comme chef de l'expédition, rendre mes devoirs au Père Eustache. Voulez-vous m'en donner les moyens?

— Avec plaisir! J'arrangerai moi-même l'entrevue. Naturellement votre première visite sera le Père Abbé, dont on parle moins, car il sort peu du monastère. Ainsi que l'indique son titre, il est investi du pouvoir épiscopal, et peut ordonner des prêtres. Dans un an, mon frère cadet recevra de

lui l'onction sacerdotale. Le Père Abbé se contente d'être un saint au dire du Père Eustache qui ajoute: « Moi, je n'ai pas le temps »... Mais il ne faut pas croire tout ce qu'il dit.

Deux heures plus tard, Douglas Grant était informé qu'il serait reçu à l'Abbaye dans la matinée du lendemain. Castillon devait lui servir de guide.

Champsecret, simple prieuré jadis, était en ruines pour la bonne moitié. Une restauration, poursuivie avec ordre, le rendait déjà capable d'abriter une vingtaine de personnes. Des murs en bon état enfermaient un jardin assez vaste autour de la maison claustrale qui s'élevait à une demi-lieue de la Brèche. Eprouvant le sort des asiles du même genre du moyen âge, Champsecret avait subi des assauts dangereux du début de sa nouvelle existence. Mais les Saboteurs, ainsi qu'on l'a expliqué, trouvaient leur compte à ce voisinage qui leur rendait plus d'un service. D'ailleurs il était facile à défendre. Il occupait le sommet du mamelon qui, de ce côté, descendait en pente douce vers la rivière, tandis que, dans l'autre direction, « la Brèche » le terminait d'une coupure abrupte. Les gens du pays, par une comparaison assez exacte, disaient que l'ensemble de la position ressemblait à une miche de pain tranchée par le milieu.

Chemin faisant, Castillon vanta les merveilles qui, selon lui, allaient confondre d'admiration le visiteur de Champsecret.

— Vous verrez, annonça-t-il, du froment haut comme moi, du maïs plus haut que M. Pierre, des

pommiers qui font des dessins sur les murs. Il y a des ruches qui ressemblent à des caisses, des fleurs de toutes nuances, des herbes qui guérissent les malades venus de loin consulter le Père Alexis, jardinier et médecin du monastère. On voit même des Saboteurs dans son infirmerie.

— Et le Duc Rollon ne les fait pas pendre?

— Une fois dans l'intérieur de l'Abbaye, les pires coquins savent que leur vie est sauve. Aussi, bien que les portes soient ouvertes jour et nuit, jamais il ne manque une poule.

Un novice élevé au rang de portier accueillit Douglas Grant et l'informa que le Père Abbé l'attendait à la bibliothèque. L'appellation, à vrai dire, était trop pompeuse pour un local dont les rayons ne contenaient qu'une centaine de livres. Mais le simple aspect du religieux assis à une sorte de bureau montrait un homme abreuvé à des sources plus abondantes d'érudition. Sous son front vaste, on devinait le travail habituel d'une pensée profonde. Quelques fils d'argent couraient dans sa barbe bien fournie, et son visage, non moins que la croix épiscopale qui pendait sur sa robe grossière, inspira au visiteur une sympathie respectueuse.

Prenant le siège offert, celui-ci exprima l'heureuse surprise qu'il éprouvait en découvrant un monastère là où il croyait ne trouver que des ruines.

— Pour un explorateur, ajouta-t-il, c'est une chose profondément humiliante que d'avoir ignoré que l'Europe a conservé une organisation reli-

gieuse dans son intégrité. Je me demande comment un pareil miracle fut possible.

— Le propre du miracle est de n'être jamais impossible, répondit l'abbé en souriant. Dieu avait ses vues. Toutefois on peut expliquer humainement ce prodige. Dans les plus affreux déserts on trouve des oasis. Les montagnes de la Suisse, notre patrie, ont détourné l'avalanche des invasions, avec l'aide du courage de nos citoyens. D'ailleurs un pays pauvre ne tente personne. Mais nous n'étions pas seulement pauvres. Le bon sens d'une race demeurée saine — on la jugeait lourde — fut réfractaire aux grèves aiguës, à la haine des classes, au parlementarisme démoralisateur, aux persécutions, véritables causes d'un anéantissement qui étonnera l'Histoire. Livrés à nous-mêmes dans un étroit espace, sans voisins, sans commerce extérieur, nous avions peine à vivre. Mais nous pûmes conserver la plupart des fonctions vitales d'un peuple. La vue de ce qui se passait autour de nous a été une grande leçon de sagesse.

— Nous, Colombiens, avons appris la sagesse à la même école. Mais, pour abandonner votre oasis et vous aventurer dans le désert plein d'embûches, quel courage il a fallu à vous et à vos compagnons! Je peux en parler, moi qui ai failli perdre la vie dans mes explorations.

— L'exemple des apôtres nous enseignait notre devoir. Nous estimons n'avoir pas payé trop cher du martyre d'un de nos frères le bonheur d'avoir ranimé la flamme obscurcie, mais non pas éteinte;

car ces pauvres gens n'ont jamais perdu la foi. Chez vous elle triomphe dans tout son éclat; elle a contribué puissamment à votre grandeur. Je suis heureux de saluer en votre personne l'enfant d'une terre bénie entre toutes, puisqu'elle a donné asile au Vicaire de Jésus-Christ. Ah! malheureuse Rome! Qui aurait cru qu'un jour, de ces trois capitales du monde : Rome, Paris, Jérusalem, la dernière serait la mieux conservée!

L'abbé ferma les yeux, comme pour en chasser une vision terrible. Puis il demanda :

— Vous avez vu Pie XIII?

— Je l'ai visité dans son petit royaume, dans l'île que mon gouvernement lui a donnée sur le lac Michigan. Là il est souverain. Nous entretenons un ambassadeur auprès de lui.

— Etes-vous catholique, monsieur?

— Non : mais nos deux confessions tendent chaque jour à se rapprocher. Les rois d'Angleterre ne sont plus là pour consolider et repeindre la barrière qui nous sépare. Trois des nôtres : Henry Wagstaff, sa belle-sœur et sa fille sont vos coreligionnaires.

— La situation de mon Eglise sur votre continent m'est connue, dit le Père Abbé. Depuis hier soir, ce monastère possède un hôte mieux fait que personne pour la décrire. Jamais, jusqu'à ce moment, je n'avais aussi bien compris la merveille d'une invention qui met votre continent à deux ou trois jours du nôtre.

Douglas Grant parvint à contenir une exclamation qui n'avait rien de monacal. Mais son visage témoigna autre chose que du plaisir.

— N'aimeriez-vous pas l'aéroplane? demanda le bénédictin trompé par ce mouvement de physionomie.

— Encore que beaucoup plus lent, je lui préfère parfois le bateau. Si j'ai bien compris, vous avez pour hôte venu par la voie des airs un de mes compatriotes?

— Pas tout à fait. Il est canadien et missionnaire apostolique. Il vient voir si la Normandie a besoin de prêtres.

— J'ai entendu dire que vous en formez et en formerez de plus en plus.

— C'est la réponse que j'ai été heureux de pouvoir faire au Révérend Galerneau.

— Alors il va vous quitter?

— Pas si tôt j'espère. Il nous apporte un reflet de la lumière éternelle. D'ailleurs il est instruit des choses de ce monde. Pour moi et pour mes frères, sa visite est la plus douce des consolations.

— Je suppose qu'il n'est pas seul?

— Un jeune laïque l'accompagne, son neveu je crois. Mais je les ai fort peu entretenus. Leur long voyage à travers nos champs et nos forêts a été pénible. Ce matin ils gardent la chambre.

Ainsi renseigné, Douglas Grant fut moins désireux de prolonger sa visite au monastère. Cependant il tint à rendre ses devoirs au Père Eustache. Une courte conversation suffit à lui montrer que ce religieux était un vrai savant, et que Warren Islington, dont il annonça la visite, trouverait en lui à qui parler.

A la porte de l'Abbaye, il aperçut Edith Wagstaff qui semblait fort en colère, et Pierre de Mondeville recevant avec soumission les flots d'un courroux expliqué aussitôt.

— Croiriez-vous, dit la belle irritée à son compatriote, qu'ils refusent de m'ouvrir la porte sous prétexte que je suis une femme? J'ai beau représenter que je suis membre du parlement de Colombie. Autant parler à des sourds! Tout ce qu'on m'accorde, c'est d'entrer au dispensaire où l'on reçoit les malades.

— Puisque vous êtes catholique, la règle des couvents d'hommes devrait vous être connue, plaida timidement Pierre.

— Il n'y en a pas à Washington.

Douglas Grant prit le parti du jeune Normand.

— Ah! miss Wagstaff, si j'étais à la place de notre ami le capitaine des gardes, je vous expliquerais que les moines, en vous empêchant de pénétrer chez eux, reconnaissent votre pouvoir. Peut-être qu'ils vous adressent ainsi un compliment dont vous privent nos législateurs en vous admettant parmi eux... Mais il faut que je regagne l'Hôtellerie : excusez-moi.

Henry Wagstaff et Warren Islington attendaient son retour, curieux d'avoir ses impressions.

Le plus jeune des deux, qui se vantait de n'être ni protestant ni catholique, demanda, l'air ennuyé et dédaigneux :

— Eh bien! qu'avez-vous trouvé d'intéressant chez ces bons frocards?

— Ce que j'ai trouvé, mon ami? Vous ne le devinez guère! J'ai trouvé nos Canadiens établis comme chez eux, et soignant leurs rhumatismes.

Warren Islington lâcha une invocation qu'on eût cherchée vainement dans le psautier de l'Abbaye. Quant au vieux professeur, il parut presque amusé.

— Rappelez-vous, dit-il, ce que mon frère vous a répété vingt fois. Elzéar Turcote est un renard qui connaît plus d'un tour.

— C'est un génie! appuya Douglas Grant. Savez-vous ce qu'il a imaginé? Savez-vous quel homme il envoie pour nous disputer le terrain? Un prêtre, voyageant seul avec son bréviaire sous le bras. Une soutane était le meilleur passeport dans ce pays de croyants.

— Des croyants? Vous me faites rire! s'écria Warren Islington. Ils ont coupé la gorge aux curés et détruit les édifices religieux qui n'étaient pas tombés d'eux-mêmes à la suite de l'abandon légal.

— On voit bien que vous n'avez jamais lu à fond l'Histoire de l'Eglise, dit le professeur avec un léger mouvement d'épaules. Mais comment ce prêtre canadien a-t-il pu se tirer des griffes des Saboteurs?

Douglas Grant mit en avant une explication :

— Les gens qu'il rencontrait sur sa route l'ont sans doute défendu ou caché. Pour eux, c'était le plus sacré des devoirs. Là éclate la prévoyance d'Elzéar Turcote. D'ailleurs le Révérend Galerneau —

c'est son nom, un nom très normand par parenthèse — est accompagné d'un personnage laïque, son neveu ou soi-disant tel. Vous devinez, n'est-ce pas? que ce pieux acolyte est quelque ingénieur qui va devenir l'ami intime du fameux Père Eustache, tandis que son vénérable parent s'entretiendra des choses de Dieu avec l'abbé. Celui-cí est un homme fort remarquable. Ne manquez pas d'aller le voir le plus tôt possible, monsieur Wagstaff, et soyez sûr que le Duc Rollon ne décide rien sans son conseil.

La tête appuyée sur sa main, le professeur méditait.

— Mes amis, déclara-t-il enfin, plus je réfléchis, plus j'incline à croire que nous nous sommes trompés. Nous ne sommes pas chez des sauvages, mais chez des hommes du dixième siècle. Ignorant tout, disséminés sur un territoire trop vaste pour leur nombre, ils recommencent la Féodalité par une évolution instinctive. Et déjà les moines sont à l'œuvre! Ce qu'a été Cluny après les invasions barbares, Champsecret, en plus petit, commence à l'être pour les survivants d'un autre cataclysme. L'humanité suit une marche invariable. Elle prend son vol, tombe, se relève, pour des causes et par des moyens différents, mais d'après une loi immuable qui est tout à la fois le Progrès, et la négation de l'Infini dans le Progrès.

XIII

Cet entretien sérieux fut interrompu par un bruit animé de voix féminines. Tante Livinia, sortie avec Elisabeth de Mondeville, avait rencontré sa nièce et Pierre aux abords de l'Hôtellerie, où l'heure du lunch donnait le signal de la réunion des Colombiens. Miss Cornell, qui semblait ne pouvoir se passer une heure d'un enthousiasme quelconque, revenait transportée d'admiration par le nombre et la discipline des serviteurs des deux sexes qui foisonnaient dans tous les coins du château.

— Mes parents, disait-elle au jeune homme, m'ont raconté souvent que, dans leur jeunesse, ils durent parfois se servir eux-mêmes, faute d'aide mercenaire. Puis les émigrés européens, fuyant la tempête, nous ont encombrés de serviteurs. Leur nombre s'est augmenté à la génération suivante, de sorte que, pour une place il y a vingt demandes. Mais ces prétendus domestiques ne savent ni ne veulent travailler; encore moins obéir. En revanche, ils sont insatiables dans leurs prétentions. Je vais manœuvrer pour obtenir de votre grand-père qu'il me permette de faire un choix parmi les siens. Je n'oublierai jamais cette cuisine immense, peuplée de marmitons et de marmitones, attentifs, souriants, qui semblent être là pour leur plaisir.

— Ils y sont pour mieux que cela, mademoiselle. Manger à leur faim et dormir sous un toit, à l'abri des Saboteurs, suffit à contenter leur ambition. Aucun lien formel ne les attache à ma famille qui, de son côté, ne leur doit rien. Ils sont nés à la Brèche, y ont grandi et comptent bien y mourir. La pratique de l'obéissance n'est pour eux que l'instinct de la conservation.

— Mon ami, conclut Henry Wagstaff, vous venez de définir, sans vous en douter, l'origine des vasseaux du système féodal.

— Que de bien on pourrait faire parmi eux! soupira Edith.

— Chaque minute passée près de vous me le fait sentir, dit Pierre de Mondeville. Mais retirons-nous, ma sœur. Quand on possède une montre, l'exactitude s'impose.

Avec une joie enfantine, Elisabeth jeta les yeux sur le cadran mignon.

— Ah! s'écria-t-elle, ma chère montre! Comme j'aime celle qui me l'a donnée.

D'un mouvement gracieux, elle posa ses lèvres sur la joue d'Edith. Puis elle suivit son frère dans la direction du château.

Warren Islington parut juste au moment où la soupe fumante aux parfums prometteurs venait d'être apportée sur la table.

— Je viens, raconta-t-il, de passer une heure à examiner l'artisan merveilleux qui forge des fers à cheval. Il a employé douze minutes pour fabriquer à la main ce que nos machines produisent en douze

secondes. Mais je défie qu'on trouve, dans tout l'empire colombien, l'homme capable d'exécuter un tel chef-d'œuvre avec un marteau grossier, une enclume improvisée et un petit morceau de fer rouge. Vraiment nous allons découvrir ici des choses tout à fait curieuses. Ne le croyez-vous pas, miss Wagstaff?

Plus pensive qu'elle n'était d'ordinaire, Edith répondit :

— J'ai déjà découvert cette chose infiniment curieuse qu'on appelle : un homme heureux et jeune.

Warren Islington protesta :

— Je n'affirmerai pas que je sois heureux. Le bonheur n'existerait que dans la solution de tous les problèmes. Mais je suis jeune, Dieu merci!

— Non, vous n'êtes pas *jeune!* et moi non plus, d'ailleurs. Je me sens plus vieille que le Duc Rollon, depuis que je fréquente sa famille.

— Messieurs, plaisanta le savant, notre compagne devient pessimiste. Sans doute elle éprouve la nostalgie de la salle des séances du parlement de Washington.

Elle leva doucement les épaules et mangea sans rien dire. Dans ses yeux, restait le visage de Pierre, illuminé de béatitude en sa présence, reflétant l'extase naïve d'une adoration qu'il ne cherchait pas plus à dissimuler qu'il ne songeait à l'exprimer en paroles. Pendant des heures il avait suivi l' « apparition », comme il l'appelait, sans se souvenir qu'il existait sur la terre d'autres soucis, d'autres devoirs,

d'autres ambitions. Pour elle, à peine échappée au *rush* de la vie colombienne, le contraste tenait du merveilleux. Jamais, jusqu'à cette heure, elle n'avait été aussi frappée, presque effrayée, de cette toute-puissance féminine qui n'a pas besoin d'être consacrée par les suffrages des citoyens, par les débats d'une Chambre.

Pendant ce temps-là, Warren Islington continuait à parler, sans s'apercevoir qu'Edith s'était retirée de la discussion.

— Si la jeunesse d'un peuple, disait-il, consiste à manquer de tout, celui-ci peut en effet passer pour jeune. Ce matin, j'ai erré dans la campagne voisine, parcourant des milles entiers avant de trouver une maison, ou plutôt une masure prenant jour par la porte ouverte, quelquefois par une fenêtre sans carreaux. Les habitants dorment sur la paille, fabriquent eux-mêmes leur vaisselle...

— Qu'importe la vaisselle? fit observer Douglas Grant. Leur nourriture est meilleure et plus copieuse que celle de nos classes pauvres.

— Dame! Ce n'est pas le terrain pour la culture qui leur manque, ni les troupeaux, si l'on peut appeler troupeau des bandes de moutons à demi sauvages paissant et se multipliant à leur convenance. Mais une chose confond l'imagination : c'est le nombre des marmots joufflus et râblés qui grouillent autour des demeures. Ces braves gens ne marchent pas sur les traces de leurs ancêtres qui, au moment des catastrophes finales, voyaient leur pays déjà dépeuplé d'un tiers.

— Oui, confirma Henry Wagstaff. Ce fut, avec l'alcoolisme, une des causes de leur ruine. Mais prenons garde! L'accroissement d'une race est en raison inverse de son bien-être. C'est une loi bizarre, mais constante. Voilà pourquoi, malgré les millions d'Européens réfugiés en Colombie au moment des massacres, nous restons stationnaires, perdant d'un côté ce que nous avons gagné de l'autre. Et en sens contraire, la même loi explique la présence de ces marmots dont le nombre vous frappe d'étonnement.

— A la bonne heure. Mais comment expliquer ce retour à la superstition?...

— Retirez le mot, exigea miss Cornell qui était une chrétienne convaincue.

— Je m'empresse de le retirer. Mais enfin, d'après ce que vous appeliez la manière de voir des Français sur la question religieuse, un de leurs derniers actes fut de supprimer le culte et tout ce qui s'y rapporte.

Le professeur rectifia :

— Ce ne fut pas l'œuvre de tous les Français, mais de cette partie de la nation qui détenait alors le pouvoir.

— Admettons-le. Quoi qu'il en soit, les Français, à l'époque où ils avaient une armée de prêtres passaient pour indifférents, sinon incroyants. Aujourd'hui qu'ils n'en ont plus, leur... dévotion a de quoi réjouir le cœur de miss Cornell. Pas une maison où l'on n'ait essayé de peindre une croix. Je suis entré dans une misérable hutte où, sur un peu de paille, le chef de famille s'en allait mourant

de vieillesse. Entouré des siens, il leur disait au revoir avec beaucoup plus de calme que nous n'en avions quand nos amis nous ont quittés sur le *pier* de Washington. Ceux qui restaient, tout en pleurant un peu, pas beaucoup, lui recommandaient de s'arranger avec le bon saint Pierre pour se faire caser ensemble dans le même coin du Paradis. Voilà où en sont des hommes dont les ancêtres n'ont pas laissé pierre sur pierre des plus beaux monuments de l'art religieux!

— Mon cher Islington, soyez sûr d'une chose, fit Lavinia Cornell : leurs descendants rebâtiront des cathédrales... Mais notre ami Douglas Grant n'est pas à la conversation.

— C'est que la conversation s'éloigne fort du but qui nous amène, répondit le personnage interpellé. On vient de discourir sur le travail manuel, sur les familles nombreuses, sur la religion... Vous souvient-il, mesdames, du temps où cet autre souci absorbait notre inquiétude : arriverons-nous avant les Canadiens?

— Nous sommes arrivés avant eux, fit observer Edith.

— Oui, nous fûmes les premiers dans les faubourgs. Mais, depuis hier, ils sont au cœur de la place : autrement dit à l'Abbaye. Or c'est à l'Abbaye probablement que se décidera le sort de notre entreprise.

Douglas Grant continua en racontant le peu qu'il savait du Révérend Galerneau et de son acolyte.

— Mais, objecta miss Cornell, nous ne savons pas si ce missionnaire voyage avec d'autres vues que le salut des âmes?

— Tenez, fit l'explorateur, voici venir un homme qui pourra, ou je me trompe fort, nous renseigner sur ce point.

Par le vantail vitré, on apercevait la silhouette longue et émaciée d'un religieux très alerte dans les plis de sa robe noire, ceinte d'une lanière de cuir. Douglas Grant se hâta de donner accès au nouveau venu dont il serra la main.

— Le Père Eustache! annonça-t-il. Le faiseur de miracles qui va ressusciter un pays mort!

Le Bénédictin sourit en homme qui ne se fâche pas d'une plaisanterie.

— Pour le moment, répondit-il, je ne suis qu'un pauvre moine envoyé par son supérieur pour complimenter les hôtes du Duc Rollon. Si ces messieurs nous font l'honneur de venir nous voir, notre Abbé en sera charmé. Quant à ces dames, une entrevue, si elles le désirent, pourra s'arranger en dehors des limites claustrales.

Il y eut un silence, employé par les Colombiens à scruter une physionomie qui s'offrait à eux sans défense extérieure, car le visage du Père Eustache était soigneuseemnt rasé. Ce fut une surprise pour les voyageurs qui, depuis leur débarquement, apercevaient pour la première fois une face masculine dépourvue de barbe.

Miss Cornell, toujours impétueuse, fut impuissante à contenir cette remarque :

— J'avais entendu dire qu'on ne peut plus trouver un seul rasoir sur la terre normande.

— Oh! mademoiselle, on trouvera bien des choses sur la terre normande, quand on se donnera la peine de chercher.

Ces paroles frappèrent les auditeurs. Elles pouvaient indiquer que le but du pèlerinage des Colombiens était déjà soupçonné. Mais le Père Eustache continuait à sourire comme il eût fait à une saillie enfantine. Il devint sérieux en s'adressant à Henry Wagstaff.

— Notre abbé, dit-il, s'est occupé beaucoup d'histoire. Il s'attend à trouver un intérêt considérable dans l'entretien du professeur le plus illustre du Nouveau-Monde. Quant à moi, pauvre élève, avant d'entrer dans les ordres, d'une de nos écoles déchues, je serai tout oreilles aux leçons du continuateur d'Edison.

En terminant cette phrase, il s'inclinait devant Warren qui répondit :

— Je savais que le Père Eustache est un magicien: mais il possède manifestement le don de seconde vue pour être si bien renseigné sur chacun de nous.

— Faut-il achever d'établir ma réputation de *voyant?* Alors je vous dirai que miss Wagstaff est l'orateur féminin le mieux écouté de l'Assemblée colombienne. Mais je suis renseigné par une voie moins prodigieuse. Le Canada confine à votre empire, et le hasard nous donne pour hôte en ce moment un membre du haut clergé canadien.

— Le verrons-nous enfin ? demanda Douglas Grant.

— Il m'eût accompagné si les fatigues du voyage ne le retenaient dans sa cellule. Quant à moi, je suis à la disposition des voyageurs qu'attire chez nous le désir de contempler nos ruines.

— Ce désir se double d'un autre, affirma l'explorateur. Nous aurions voulu faire quelque bien à ce pays. Mais le Duc Rollon refuse nos présents. Tout modestes qu'ils sont, ils pourraient être utiles.

— Vous touchez là une difficulté qui, entre nous, me désole et paralyse mes efforts. Pour en arriver à la haine de la Civilisation, imaginez ce que le pauvre vieillard doit avoir souffert. Mon épreuve la plus pénible est l'obligation de le tromper souvent.

— Ah! s'écria miss Cornell, cette tromperie m'a fait vous admirer avant de vous connaître! Tirer de l'ignorance, en vous cachant, son petit-fils et sa petite-fille, quoi de plus beau!

— Je commets bien d'autres dissimulations. Heureusement le cher obstiné ne met jamais le pied dans mon laboratoire qui devient un musée, enrichi, le croiriez-vous? par les contributions des Saboteurs. Dans les décombres des villes devenues leurs repaires, ces descendants d'une triste race trouvent parfois des reliques encore utilisables du passé. Quand ils ont besoin d'un remède ou d'un pansement, ils viennent à nous et payent nos soins par ces dons de provenance peu orthodoxe. Mais la prescription est admise même par les théologiens.

Henry Wagstaff ouvrit une parenthèse :

— Le renversement de toutes choses dans la vieille Europe ne cesse de me confondre. Jadis les bandits se réfugiaient dans les bois ou dans les montagnes. Aujourd'hui les cités sont leur asile.

— Un affreux désert est plus habitable que la cité moderne, sans télégraphes, sans postes, sans eau pour l'abreuver, sans chemins de fer pour lui apporter même l'indispensable nourriture. Mais, curieux effet de l'atavisme! le Saboteur, descendant d'ouvriers, ne peut vivre aux champs où, d'ailleurs, on le traque à la façon d'une bête fauve.

— Pour moi qui m'intéresse très spécialement aux travailleurs, protesta Edith Wagstaff, il est dur de vous entendre désigner les Saboteurs comme leur descendance directe. N'est-ce pas une méthode un peu trop simple de juger la question ouvrière?

— La question ouvrière n'existe pas, mademoiselle; ou du moins c'est une pure question de bon sens. L'idée d'ouvrier a pour corrélation nécessaire l'idée d'un maître qui le paye sur ses bénéfices, dans une juste proportion. Le difficile est d'expliquer comment des hommes, même au-dessous de l'intelligence moyenne, ont été amenés à croire qu'ils pourraient indéfiniment, avec l'aide de l'Etat, réduire la somme du travail et augmenter le chiffre du salaire. Ils l'ont cru cependant, parce que, chaque matin, cette absurdité imprimée a passé sous leurs yeux. Telle fut l'origine des grèves, qui sont pour l'ouvrier une forme de suicide. Et c'est pourquoi le Duc Rollon empêche qu'on apprenne à lire autour de

lui. La question du danger de la Science est bien plus malaisée à résoudre que la question ouvrière.

— Ou plutôt, dit Henry Wagstaff, le bon sens peut seul résoudre les questions d'où dépend l'existence d'un peuple. Grâce à Dieu, Montesquieu, qui vivait sous Louis XV, a prédit en ces mots la fin de l'Europe : *Des peuples sont tombés des plus hauts sommets de la civilisation à la ruine et à la servitude pour s'être abandonnés pendant deux générations.*

— Mais enfin, demanda Edith, quel avenir, selon vous, peuvent espérer les malheureux qui nous entourent, sans parler des autres?

— Le Duc Rollon ne vivra pas toujours, mademoiselle. Son petit-fils, qui est un jeune homme peu ordinaire, jouera un rôle dans la résurrection de la vieille France. Tous mes efforts tendent à l'y préparer.

— Ce désir était le nôtre, ajouta Douglas Grant. Nous apportions quelques menues pierres pour la construction du nouvel édifice.

— Peut-on les voir?

De nouveau les présents mal reçus la veille furent exhibés. Cette fois, l'accueil fut moins hostile. Le Père Eustache eut une exclamation de joie :

— Quel trésor vous avez là!

— Oui, mais ce trésor doit reprendre avec nous le chemin de la Colombie, de par l'ordre du chef.

— Bah! les trésors sont faits pour être enlevés et, dans mon musée, il reste beaucoup de place, dit le Bénédictin en souriant.

— Vous ne craignez pas que le duc Rollon?...

— Il se couche de bonne heure... et l'Hôtellerie manque de serrures. Vous ne seriez pour rien dans l'affaire. Tout ce que je vous demande, c'est d'avoir le sommeil un peu dur la nuit prochaine. Et nous prierons Dieu à matines *pro benefactoribus nostris*.

XIV

Le lendemain, tandis que la partie masculine de l'expédition se dirigeait vers l'Abbaye, Edith Wagstaff, pour la première fois, quitta la Brèche, invitée par Pierre à une promenade pédestre aux alentours.

— Je voudrais, lui avait dit le jeune homme, vous montrer un sanctuaire, dévasté comme tant d'autres que j'ai commencé de rétablir à moi tout seul.

— Pourquoi ne pas employer le Père Eustache?

— Vous jugerez que ce n'est pas l'affaire d'un moine. Votre aide sera plus utile... Mais attendez d'avoir vu.

Ayant franchi le portail du donjon, ils descendirent le chemin qui conduisait au fond de la crevasse où grondait le torrent inoffensif. Tournant à droite, ils en remontèrent le cours par un sentier vaguement deviné parmi les menthes sauvages, dont l'odeur saine et purifiante saturait l'ombre humide.

Au-dessus d'eux, accrochés à la pente abrupte, de vieux ormes qui avaient connu les jours de la belle France étageaient les colonnes polies de leurs troncs, tellement lisses que le lierre lui-même ne pouvait s'y attacher. Oubliée depuis trois quarts de siècle, la forêt, dominant une brousse impénétrable, avait repris l'aspect de jeunesse éternelle et débordante que retrouve la Nature délivrée du contact

humain. Les animaux eux-mêmes avaient perdu la crainte de l'homme, raréfié et désarmé. Les écureuils fuyaient à peine devant la robe claire d'Edith. Elle-même parfois tressaillait au cri inconnu, strident signal, qui éclatait à ses pieds. Alors, la touffe de roseaux effleurée par son vêtement décochait un dard de rubis et d'émeraude : c'était le martin-pêcheur fuyant son nid.

L'étroit sentier obligeait Pierre à marcher en avant; mais il se retournait tous les dix pas, sans autre raison que de voir sa compagne; et, chaque fois, son visage montrait la joie radieuse que lui procurait cette vision. Amusée, elle ne put s'empêcher de lui dire :

— N'ayez pas peur; je viens.

Il répondit :

— Si vous ne veniez pas, je m'en apercevrais tout de suite. Je sentirais votre présence même si j'étais aveugle.

Une cascatelle coupa le chemin de quelques filets d'eau étincelants sur la mousse. Edith s'arrêta, hésitante. Pierre tourna la tête vers elle :

— Pardonnez-moi, dit-il. J'avais oublié vos chaussures légères. Elles ne sont pas faites pour nos sentiers, pas plus que vous pour notre vie.

— Sans plus parler, il mit sa carabine en bandoulière et porta la jeune fille pendant trois pas. Le geste fut simple et rapide; mais, quand il eut déposé son léger fardeau, il resta debout, les yeux fermés, pendant quelques secondes. Ce fut tout, et jamais homme ne mérita moins le reproche d'avoir

abusé d'un avantage. Edith, cependant, songeait au retour, et n'était pas de celles qu'amusent les sauvetages de ce genre.

— Vous devriez bâtir un pont sur cette rivière, dit-elle, certaine que Pierre de Mondeville saurait la comprendre.

Il comprit en effet. Appuyant son arme contre le rocher, il détacha quelques pierres qu'il espaça de façon à établir un passage à pied sec. Edith jugea que cette soumission valait une récompense. Dégageant de son étui l'appareil apporté, elle photographia le jeune homme absorbé par son travail. L'image apparut aussitôt, colorée et parfaite, car on n'en était plus à l'époque des épreuves noires et des laborieux développements. Quand il eut achevé la besogne, elle lui tendit son œuvre qu'il contempla avec admiration, puis avec une pensée mystérieuse, dont l'effort voilait à demi le regard clair de ses yeux d' « homme du Nord ».

Enfin il prépara le terrain par cette question :

— Je suppose, dit-il, qu'on met longtemps pour apprendre à photographier.

— Longtemps! s'écria Edith. Vous en saurez autant que moi dans un quart d'heure.

Il n'en fallut que la moitié pour faire un élève méritant. Alors Pierre de Mondeville sembla pressé de se remettre en marche.

Quelques minutes les amenèrent à un évasement naturel de la muraille granitique, formant une sorte de rond-point où la main de l'homme avait creusé une niche. L'ouvrier avait eu soin de réserver dans

la masse une sorte d'autel, jadis surmonté d'une statue dont les débris gisaient dans l'herbe haute et fournie. Pierre annonça :

— Voici mon sanctuaire.

Edith Wagstaff, ayant examiné les fragments de sculpture, répondit en souriant :

— Le costume de la sainte me paraît plutôt profane.

— Vous avez raison; et ce n'est pas non plus un saint qui érigera ce monument. Ecoutez l'histoire. Tous les seigneurs de la Brèche n'ont pas mené une conduite exemplaire. Quelques années avant la Révolution, un d'eux vivait dans cette solitude avec une actrice de beauté remarquable, qui avait quitté pour lui la gloire et les plaisirs de la capitale. Ne pouvant se consoler de sa mort prématurée, il fit placer ici son image et, si l'on en croit la légende conservée depuis deux siècles, passait à la contempler des journées entières. C'est pourquoi le lieu se nomme : *Grotte de l'Amour*.

— Je comprends, remarqua Edith, qu'il soit difficile de compter sur le Père Eustache pour rétablir le sanctuaire.

— Ah! je l'ai rétabli par la pensée. Je pardonne à ceux qui ont brisé l'effigie. Cet autel vide convient à un homme dont l'existence sera vide jusqu'au bout. Comme un proscrit dont le nom n'est même plus prononcé, l'Amour s'est réfugié ici, avec moi pour son seul serviteur. Depuis des années, je visitais « mon sanctuaire » quand mes devoirs le permettaient. Je rêvais du temps où il existait des

femmes assez belles pour être adorées jusque dans la mort. A l'exemple de mon ancêtre, je pleurais la Beauté! Mais, moi, je pleurais une chose que mes yeux ne devaient pas connaître... qu'ils connaissent depuis trois jours.

Edith le regarda sans émotion apparente, moins troublée que surprise. Honnêtement, elle voulut dissiper l'illusion de son inexpérience :

— Votre aïeul ne m'aurait pas dressé une statue. Je ne serais pas « belle » pour lui qui, sans doute, avait pu comparer. La beauté est une chose relative. Seule sur la terre, la créature la plus parfaite n'aurait ni beauté ni laideur.

— Vous voulez dire que je n'ai pas pu comparer? C'est vrai. Pour moi, vous êtes la seule femme respirant l'atmosphère terrestre. Mais n'essayez pas de me faire croire qu'aucune femme plus belle que vous a jamais existé depuis le commencement du monde!

— Votre langage est celui d'un enfant. Soyez plus sérieux. On dirait qu'en dehors de cette chose... futile, la vie n'a pour vous ni intérêts, ni devoirs. Cependant votre tâche est lourde ! N'oubliez pas que vous serez un autre Duc Rollon pour le peuple resté sans chef après la mort de votre aïeul.

Un rire plein d'amertume s'échappa de la poitrine du jeune homme :

— Attendez d'avoir parcouru nos déserts pendant quelques jours. Ce nom de peuple que vous donnez aux sauvages qui les habitent vous fera pitié

à vous-même. Soyez tranquille : je remplirai mon devoir. Ne craignez pas de l'avoir rendu plus difficile. Avant de vous connaître, j'avais deviné qu'il existe des femmes différentes des nôtres, dont le voisinage est un parfum, dont le vêtement est une joie pour l'œil et une caresse, dont la seule main est un trésor de beauté si divin qu'on est étonné de ne pas mourir, puni de sacrilège, quand on le touche de ses lèvres. Vous êtes venue. La réalité a pris la place du songe obsédant. Chaque minute passée près de vous représente des années de bonheur. Aussi, quand vous serez partie, je serai comme un homme qui a vécu très longtemps et regrette sa jeunesse, mais n'a jamais cru qu'elle durerait toujours. Dites maintenant : trouvez-vous que mes paroles sont enfantines?

Elle répondit, les yeux mouillés :

— Je n'ai jamais rien entendu qui leur ressemble. Je vous admire plus que je n'ai admiré aucun être humain. Qui vous apprend ces choses sublimes?

— Des voix me parlent quand je viens m'asseoir sur ce banc. Mais à l'avenir, c'est une autre voix que j'entendrai dans « mon sanctuaire ».

Il hésita pendant quelques secondes; puis, avec une ferveur confiante, cette prière sortit de sa bouche :

— Il ne tiendrait qu'à vous de remplacer l'image de l'inconnue sur le piédestal vide.

— Comment le pourrais-je?

Sans parler, Pierre désigna du doigt l'appareil photographique.

— Bien, fit-elle; c'est à mon tour. Et je n'aurai jamais posé dans un plus joli cadre.

Jetant son chapeau dans l'herbe, elle monta sur la pierre moussue. Dans la blancheur de sa robe aux plis sévères, elle ressemblait véritablement à une statue; mais, dans ses yeux, une lueur chaude vivait, qu'aucun sculpteur n'a jamais su donner au marbre. Instinctivement, elle prit la meilleure attitude. Sa main gauche retomba le long du vêtement, l'autre se tendit, bien ouverte, prête à recevoir l'étreinte amicale. Guidé par les conseils de son professeur, l'ouvrier novice exécuta un chef-d'œuvre. Il demanda, ému d'un grave recueillement :

— Cette image m'appartient?

— Sans doute. Mais ne craignez-vous pas d'avoir rendu jalouse la dame dont j'ai envahi le domaine. Les morts se vengent quelquefois!

— Cette place vous attendait, répondit Pierre. Une autre l'avait usurpée. De quoi pourrait-elle se plaindre?

Il baisa l'objectif avant de le remettre dans son étui. Ce fut sa manière de remercier Edith. Entre eux le silence devenait lourd. Elle le rompit en disant, comme si elle se méprenait sur le geste :

— Oui, l'invention est merveilleuse. Le Père Eustache lui-même ne pourrait faire ce que vous venez d'accomplir. Lui raconterez-vous cette histoire?

— Pas maintenant. Il l'entendra le jour — si jamais il vient — où j'irai rejoindre mon frère à l'Abbaye.

— Petit-fils du Duc Rollon, vous n'en avez pas le droit.

— Hélas!... soupira Pierre.

Et il resta muet jusqu'au moment où ils se quittèrent sur l'Esplanade.

XV

Pendant qu'Edith et Pierre s'instruisaient mutuellement de sciences ignorées, deux conversations avaient lieu au monastère, l'une entre l'Abbé et Henry Wagstaff, la seconde entre le Père Eustache et Warren Islington.

Quatre ans n'étaient pas écoulés depuis le soir d'hiver où trois religieux, à demi morts de froid et de fatigue, avaient frappé à la porte du Duc Rollon. Stupéfait d'apprendre qu'ils arrivaient d'un couvent des Grisons, ayant traversé à pied toute la France de l'Est à l'Ouest, le vieillard s'était mis à genoux pour recevoir leur bénédiction. Le lendemain il s'était fait conter leur odyssée.

Le genre humain traversait une crise formidable. Beaucoup d'hommes, perdant tout espoir en ce monde, s'étaient réfugiés dans les cloîtres là où ils étaient restés debout. C'est pourquoi, envolé d'une ruche trop pleine, l'essaim modeste avait suivi le soleil, sans savoir où il pourrait enfin se reposer. Comme aux anciens jours, les nouveaux apôtres avaient marché devant eux, prêchant la foi quand ils trouvaient des auditeurs pour les entendre. Mais, sur leur route, ils avaient rencontré le martyre, eux aussi.

Au départ ils étaient quatre. En arrivant à la

Brèche, ils n'étaient plus que trois. Les Saboteurs avaient assassiné un de leurs frères, dont la robe noire était une suffisante condamnation.

Même si la barrière de l'Océan n'eût arrêté leur course, les Bénédictins n'auraient pu résister aux instances du Duc Rollon qui leur offrait un prieuré ou du moins les ruines d'un prieuré de leur ordre. En acceptant, ils crurent obéir aux décrets d'en haut. D'ailleurs le doigt de Dieu pouvait les mettre en rapport, quelque jour, avec cette autre rive sur laquelle la barque de Pierre avait transporté le chef de l'Eglise, tenant dans ses mains le flambeau resté lumineux.

— Vous savez peut-être, conclut l'abbé, que le miracle s'est produit. Nous avons pour hôte, en ce moment, un saint prêtre qui a vu de ses yeux le Souverain Pontife, entendu de ses oreilles l'infaillible voix. Nul ne peut comprendre le bonheur qui remplit nos âmes.

Le Bénédictin se tut, recueilli dans son action de grâces. Il faut pardonner à Henry Wagstaff s'il eut cette pensée plus terrestre: « Dire que cette rencontre a eu lieu parce qu'un des nôtres s'est mis en tête d'utiliser le vieux rails! »

Suivant cette idée, le professeur demanda:

— Vous comptez sans doute ne pas borner votre action au progrès spirituel?

— Ce serait manquer aux traditions des enfants de saint Benoît. Malheureusement, nous sommes arrivés ici avec nos bréviaires en guise de bibliothèque et nos chapelets en guise d'instruments.

— Il reste encore d'importantes épaves de la Civilisation.

— Après plusieurs dizaines d'années? Ce qui reste est rarement utilisable. Cependant les malheureux qui nous entourent savent déjà le chemin du monastère. Ils nous apportent quelquefois un objet dont le Père Eustache peut tirer parti; car c'est un savant doublé d'un ingénieur. Bref, sur le vieux tronc calciné, il semble qu'on distingue quelques jeunes pousses verdoyantes.

— Et, déjà, vous êtes nombreux à Champsecret?

— Nous serions trop, si les postulants étaient tous admis — faute que le moyen Age ne sut éviter. Maintenant comme alors, l'être humain découragé de la vie présente se tourne vers Dieu.

— Ne venez-vous pas de prononcer des paroles terribles? Ne posez-vous pas ce dilemme: le progrès sans Dieu, ou Dieu sans le progrès?

— Non, répondit l'Abbé. Sur cette terre dévastée et découronnée, apprenez à lire un autre dilemme: le progrès avec Dieu, ou l'abîme sans Dieu. Est-ce nous, ses ministres, qui avons dit au peuple: « Ruinez par vos grèves les patrons et les compagnies; supprimez l'industrie au moyen du sabotage. Causez la banqueroute des Etats. Puis quand l'ennemi accouru pour sauver son épargne se sera éloigné, chargé de dépouilles, servez-vous des moyens que vous donne la Science pour l'anéantissement de l'édifice social, dans l'ordre animé ou inanimé. » Décret terrible de la justice d'en haut! Le vainqueur ne rentra chez lui que pour connaître

les mêmes catastrophes. Mais qui est responsable? Sont-ce les prêtres qui étaient devenus plus rares sur cette terre que les animaux malfaisants dont la race est proscrite?

— Vous parlez à un croyant, dit Henry Wagstaff. Je suis heureux de proclamer que même avant les terrifiantes leçons du dernier siècle, la haine à mort des idées religieuses fut toujours ignorée dans mon pays. C'est pourquoi nous sommes restés debout. Mais, pour moi qui ai passé ma vie à lire et à écrire l'Histoire, quelle question décourageante se pose de plus en plus: à quoi sert la Science?

— La Science, répondit l'abbé en souriant, est une chose magnifique quand tout va bien sur cette terre.

— Oui; mais quand tout va mal, une poignée d'hommes, en quelques minutes, achève, au moyen de la Science, un travail de destruction que n'ont pu accomplir douze invasions de Barbares.

— Mon cher professeur, permettez-moi de vous dire que vous n'avez rien vu en matière de destruction, et que les Normands doivent remercier Dieu. Leur pays n'a pas connu ces grandes batailles restées indécises par la bonne raison que tout le monde était mort. Il n'a pas connu la famine supprimant la population entière d'une province, parce que les voies ferrées n'existaient plus pour apporter les vivres. Savez-vous que moi et mes frères avons marché des jours entiers parmi des squelettes étendus? Un soir, du haut d'une colline, nous avons découvert un lac d'où émergeaient de gigantesques

ruines. Le lac, c'était la Seine, dont l'eau ne trouve plus passage dans le lit obstrué par la chute des ponts. Les ruines... c'était la capitale de la France.

Les deux hommes restèrent sans parler. Pour ces grands penseurs, l'avenir de la civilisation humaine privée de son flambeau séculaire était un abîme douloureux de ténèbres.

L'abbé prit enfin la parole et, devinant ce qui occupait l'esprit du Colombien:

— Puisque vous savez l'Histoire, elle vous a montré que la France ne meurt jamais. La Civilisation réfugiée dans votre pays reviendra aux lieux qui l'ont vue naître. Et ce sera la même civilisation; parce qu'elle aura conservé l'empreinte du Christianisme.

— Qui sait, demanda Henry Wagstaff, si nous ne reverrons pas les Croisades?

— Les Croisades n'ont jamais cessé. Religieuses autrefois, elles sont devenues politiques. La conquête des Indes par l'Angleterre, celle de l'Afrique par les Français furent des Croisades laïques et industrielles. Mais voyez comme le terrain perdu par la Croix a été repris par deux grandes forces religieuses. L'ardente foi musulmane, après avoir regagné le continent africain, a débordé de nouveau en Espagne, grâce à des armes plus puissantes que le vieux cimeterre de Mahomet. Le Bouddhisme règne sur la Russie, sur les Indes...

— Et sur une partie de notre ancien territoire, ajouta l'historien en soupirant. Le Christ, Bouddah

et Mahomet continuent à se partager l'empire du monde.

— La victoire sera au Christ, affirma l'abbé.

— En attendant, s'il faut en croire le Duc Rollon, l'homme qui sait lire perd le bon sens. Mais celui qui ne sait pas lire n'est homme qu'à moitié. Où donc trouver les paroles du Juste et du Vrai?

A ce moment, une cloche tinta au beffroi de la petite chapelle.

— Voilà, dit l'abbé, la voix que vous désirez entendre. Elle nous appelle à la prière. Permettez que je vous quitte avec le désir de vous revoir bientôt.

Entre le Père Eustache et Warren Islington, l'entretien, naturellement, avait pris une autre tournure. Le religieux, informé des occupations ordinaires du jeune savant, s'était empressé de le conduire à une sorte d'atelier où les novices apprenaient — ce furent les mots dont il se servit — à faire quelque chose avec rien. On devine ce que dut être d'un côté l'admiration d'un homme qui n'avait jamais vu forger à la main un fer à cheval, de l'autre le naïf plaisir de celui dont les heures se passaient dans la lutte contre l'obstacle.

— Voilà, expliqua-t-il, un tour qui fonctionne depuis le mois dernier. Il a fallu le faire en partie à coups de lime, ce qui n'est pas un mince travail. Mais d'abord il a fallu trouver des limes — et ainsi de suite.

— Nous vous laisserons tous les outils dont peut

se passer le *Terrapine*, promit le Colombien. Vous avez déjà — nous ne le dirons pas au Duc Rollon — du papier, des plumes, des crayons. Vous aurez des compas, des étaux, des vis, des tenailles. Mais nous arrivons trop tard. Une fois le tour en marche, on peut fabriquer n'importe quelle machine. Vous n'avez plus besoin de nous!

Il réfléchit un instant; puis, d'un air ingénu, il dévia l'entretien:

— La matière première ne vous manque pas, j'imagine?

— Vous voulez dire le fer et l'acier? Oh! j'ai des hommes qui fouillent les ruines afin de recueillir la menue ferraille, depuis les clous jusqu'aux vieux anneaux de chaîne. Mais ces richesses diminuent dans notre voisinage.

Islington jugea le moment venu de poser un jalon:

— Il vous reste les rails des anciennes voies ferrées, les débris des charpentes métalliques?

— Les beaux esprits se rencontrent, dit le Père Eustache avec une candeur parfaite. Pas plus tard qu'hier, M. Le Moussu émettait la même idée.

— Peut-on savoir qui est ce Le Moussu?

— Un étranger comme vous ; mais non un compatriote. C'est un Canadien venu de Québec en aéroplane pour accompagner son oncle, le révérend Galerneau, missionnaire apostolique.

— En vérité, je n'aurais pas cru qu'il fût besoin d'un missionnaire pour vous convertir.

— Hélas! nous ne sommes point parfaits. Cepen-

dant tel n'est pas le motif principal qui amène chez nous ce digne prêtre. Les Canadiens se sont souvenus de leurs ancêtres normands. Ils envoient, pour nous visiter, un dignitaire de leur église qui a causé plusieurs fois avec le pape dans son petit royaume insulaire du Michigan. Ainsi le miracle cherché par nous s'est produit. Nos liens avec notre chef spirituel sont renoués. Il connaîtra notre existence et nos besoins. Singulière coïncidence ! Presque le même jour, votre empire nous envoyait la science humaine et le Canada nous envoyait le secours de Dieu.

— La coïncidence est fort curieuse, convint Islington en riant sous cape, mais pas plus que la rencontre de mon idée avec celle de M. Le Moussu. Pourrai-je le voir?

— Quand vous voudrez. Ne vous attendez pas à trouver en lui autre chose que l'esprit naturel et la bonne humeur. Sa conversation n'est pas celle d'un savant. Mais sa piété nous édifie quand il accompagne son oncle à l'office de nuit... Reprenons notre promenade puisqu'elle vous intéresse.

Intéressé, Warren Islington l'était à chaque pas. En une heure, il refaisait le long chemin parcouru par la Civilisation depuis qu'elle était sortie de ses langes. Des frères lais battaient des socs de charrue sur l'enclume improvisée d'un débris de fonte. D'autres façonnaient des vases d'argile qu'attendait un four de briques dont le Colombien admira la qualité réfractaire. Bientôt il se trouva dans un chantier qui fabriquait ces briques en

grand nombre. Comme il s'étonnait de cette abondante production :

— Vous verrez un jour à quoi je les destine, fit le Père Eustache en souriant.

Ils traversèrent un atelier d'armurerie où des carabines du XX^e^ siècle étaient transformées en fusils à pierre.

— Voilà du progrès à rebours! remarqua Islington.

— Que voulez-vous? J'ai du silex et n'ai pas de fulminate. Quant à la poudre, c'est l'enfance de l'art.

— Hé! hé! mon Révérend Père, je croyais qu'il est écrit dans vos Instituts canoniques: *Ecclesia abhorret à sanguine?*

— Rassurez-vous. Mes fusils n'arment que le bras séculier d'une petite garnison qui nous protège contre les Saboteurs.

— Fâcheux voisins!

— Oui; c'est le dernier flot de la tempête qui a tout ruiné. Ce qui montre quel degré de fureur avaient atteint les luttes intestines, c'est que les rares survivants, victimes et bourreaux, ne se sont pas réconciliés.

— Alors quelle sera la fin de cette lutte entre naufragés de races ennemies flottant sur le même radeau?

— La conversion des Saboteurs, je l'espère: mais surtout, hélas! leur extinction naturelle. Peu nombreux, leurs enfants succombent presque tous. D'affreuses maladies déciment les adultes, traqués

par les paysans qui reprennent courage. Vous n'auriez pu mettre le pied aux Iles Britanniques, vaste enfer où les Saboteurs sont maîtres absolus.

— Pourquoi cette différence?

— Parce que, dans la dernière période, l'Angleterre n'avait plus de cultivateurs, seulement des ouvriers. Et surtout parce que sa porte, depuis plus d'un siècle, s'ouvrait à l'écume de tous les pays.

— Il est curieux, observa Islington, de vous entendre parler exactement comme faisait mon ami Douglas Grant la semaine dernière, dans le cabinet de l'Empereur.

La cloche interrompit leur entretien en même temps qu'elle terminait celui du Père Abbé et d'Henry Wagstaff.

— Revenez bientôt, dit le Bénédictin. Je vous ferai connaître M. Le Moussu.

XVI

A la porte du monastère, le professeur attendait son compagnon pour regagner la Brèche en causant avec lui.

— Eh bien ! demanda le jeune homme, quelle impression rapportez-vous? Quant à moi, l'orgueil du chasseur qui ne voudrait pas rentrer les mains vides m'empêche seul de vous dire: il ne nous reste plus qu'à nous en aller!

— Partez sans moi, répondit le vieil écrivain. Ici, à chaque pas, je recueille les matériaux du livre le plus curieux qu'on aura imprimé à Washington depuis la fondation de l'empire.

— Oui; mais nous sommes venus pour recueillir des matériaux d'un autre genre. Douglas Grant nous promettait cinq cents millions de tonnes de fer. C'était une grande idée. Seulement il comptait sans l'imprévu.

— C'est-à-dire sans les Canadiens!

— C'est-à-dire, beaucoup plus, sans le Père Eustache. Soyez sans crainte : les Canadiens n'auront pas la ferraille — et nous ne serons pas mieux partagés. Le bénédictin ne laissera pas sortir un kilogramme de ce métal rouillé. Il en connaît la valeur. Cependant, votre ami Elzéar Turcote avait bien choisi ses ambassadeurs.

Warren Islington raconta ce qu'il venait d'apprendre sur Le Moussu, bon jeune homme peu instruit, n'ayant d'autre idée en tête que de veiller sur les jours précieux de son oncle.

— Vous devinez comme moi, et comme Douglas Grant, ajouta-t-il, que sous l'enveloppe de ce parent dévoué, assidu aux Matines, se cache l'ingénieur le plus fort du Canada. Mais il aura beau être fort, il retournera les mains vides, et ce sera notre consolation.

Les Colombiens furent bientôt réunis à table. Douglas Grant revenait d'une promenade à pied, Edith d'une course à cheval avec Pierre de Mondeville, miss Cornell d'une visite au Duc Rollon. Ce fut elle qui parut la plus disposée à donner l'emploi de son temps.

— Vainement, dit-elle, j'ai insisté auprès de ce vieillard admirable mais têtu pour qu'il ouvre une école. « Nous n'avons eu que trop d'écoles en France », m'a-t-il répondu. « Ce sont les élèves de ces écoles qui, profitant des enseignements de leurs maîtres, ont brûlé nos bibliothèques et renversé dans la boue, parmi d'autres, la statue de votre grand-oncle! » J'ai promis à notre hôte de lui laisser l'exemplaire du *Cid* qui ne me quitte jamais.

Quand il put parler, Douglas Grant fit à ses auditeurs le récit dont le résumé va suivre:

Ayant reconnu, sur de vieilles cartes, l'existence d'un viaduc considérable traversant autrefois le ravin à une lieue de la Brèche, il avait formé le dessein d'examiner sérieusement l'état du métal

abandonné à la rouille depuis cinquante ans. Sorti seul pour ne donner aucun éveil, armé de son revolver en cas de mauvaise rencontre, il n'eut pas de peine à trouver l'emplacement de l'ouvrage d'art, résultat de tant d'efforts et de calculs, dont une charge de dynamite était venue à bout en quelques secondes. Précipité d'une grande hauteur, l'énorme tablier gisait au fond de l'abîme, tordu comme le couvercle d'une boîte de conserves qu'on vient d'ouvrir, navrant spectacle de dévastation barbare. Mais, en approchant, on découvrait dans toute son étendue l'horreur d'une férocité au-dessus de toute imagination.

Une locomotive, des vestiges de wagons dormaient pêle-mêle sur les débris de la voie. Manifestement, pour accomplir l'œuvre diabolique, les auteurs de la catastrophe avaient attendu le passage d'un train.

Encore que familiarisé avec de tels spectacles par ses voyages précédents, l'explorateur restait immobile, le cœur serré. Combien de centaines d'hommes, de femmes, d'enfants du peuple, par la rage d'une poignée de monstres sortis du peuple comme eux, avaient trouvé la mort dans cette solitude! Involontairement, il cherchait des yeux leurs squelettes, peut-être devenus déjà poussière impalpable. Ainsi, à l'heure où la Science orgueilleuse s'élevait au-dessus du sol terrestre pour envahir le domaine des airs, elle prêtait sa force aux criminels travaillant à interrompre pour ainsi dire l'histoire du monde civilisé!

Tout à coup, l'explorateur aperçut une croix faite d'un tronc de chêne, dominant un monticule régulier. Un seul mot: *Ossuaire*, se lisait en caractères primitifs à la base du symbole auguste. « Ceci est l'œuvre du Père Eustache », présumait le curieux, en quoi il ne se trompait pas. Mais l'œuvre du bénédictin ne s'arrêtait pas au culte des morts. On pouvait voir que sa sinistre épave recevait de fréquentes visites et que ces visites avaient un but matériel. Des mains expertes avaient commencé à recueillir méthodiquement les débris que leur masse ne rendait point inamovibles. Des amas distincts de fer, de cuivre, de fonte, soigneusement triés, attendaient qu'on les enlevât...

L'attention de Douglas Grant fut attirée tout à coup par la présence d'un être animé que, d'abord, il prit pour un Saboteur; mais la méprise ne dura pas longtemps. L'étranger — son costume le désignait comme tel — prenait des notes. A en juger par l'examen auquel son regard soumettait l'énorme quantité de métal sans emploi, ces notes ne devaient pas être d'un simple touriste. Pas un moment le Colombien ne s'y trompa. Ce petit homme barbu, absorbé dans ses évaluations, ne pouvait être qu'un des voyageurs de l'aéroplane, étudiant l'affaire qui les amenait.

Dissimulé derrière un buisson, Douglas Grant le laissa faire. Bientôt l'homme tira sa montre et, mettant son carnet dans sa poche, prit la direction de l'Abbaye, sans se douter qu'il était suivi. Au bout de quelques centaines de pas, l'autre s'arran-

gea pour le rejoindre, désirant faire connaissance. Au bruit, le Canadien se retourna et, croyant d'abord avoir affaire à un Saboteur, mit son revolver en batterie.

— Monsieur, cria Douglas en levant les mains, épargnez-vous la douleur d'avoir tué un quasi-compatriote. J'ai déjà eu, si je ne me trompe, le plaisir de vous voir... d'un peu loin, car j'étais sur mon bateau, et vous étiez à deux mille pieds en l'air. Mon nom est Douglas Grant.

— Ah! l'explorateur célèbre? Charmé de vous rencontrer! Moi, je me nomme Le Moussu et n'ai pas marché sur vos traces, car je quitte pour la première fois le sol de notre République.

— Vos débuts promettent que vous m'égalerez un jour.

— Vous me faites trop d'honneur. Mon rôle, qui est celui d'un ignorant, se borne à veiller sur un oncle missionnaire, envoyé par le patriarche de Québec pour visiter nos malheureux frères dans la Foi, et dans une commune origine.

— En ce moment, vous faussez compagnie à monsieur votre oncle?

— Il est entre bonnes mains. Quand j'eus servi sa messe, il me donna congé jusqu'à l'*Angelus* de midi. Ayant peu l'habitude de trouver ma route, je craignais de m'être égaré dans ma promenade.

— Elle avait pour but un spectacle bien triste!

— Terrifiant, monsieur, terrifiant! Surtout quand on se trouve par hasard nez à nez avec un tel cataclysme. Faut-il croire qu'il eut pour cause la malveillance?

— Tout vous permet cette opinion. D'ailleurs, il m'a suffi de vous voir sortir votre arme pour juger que l'existence des Saboteurs vous est connue, — ainsi que leurs habitudes.

— Pardonnez l'erreur d'un débutant sans expérience. Le Père Eustache m'avait recommandé d'être sur mes gardes.

Arrivé à ce point, le bon jeune homme oublia tout le reste pour admirer la vocation des moines passant leur vie entre la prière et le travail. Douglas Grant l'écoutait, riant sous cape. A la bifurcation des sentiers, ils se quittèrent, enchantés l'un de l'autre, avec la promesse de se revoir bientôt. Tel fut le récit de l'explorateur à ses compagnons.

Quelqu'un s'aperçut alors qu'Edith avait le pouce enveloppé de batiste. Questionnée, elle répondit:

— Nul ne saurait croire combien il est difficile de se procurer du feu sans allumettes. Ce matin, dans ma promenade, j'ai vu un paysan qui faisait jaillir l'étincelle d'un caillou battu par un morceau de fer. J'ai voulu l'imiter; mais j'ai frappé mon doigt au lieu du caillou. Ici, nous sommes des êtres inférieurs. C'est humiliant, mais rien n'est plus vrai.

— Tu n'étais pas seule, j'espère ? demanda Henry Wagstaff.

— Pierre de Mondeville était avec moi.

A cet épisode peu important se borna le compte rendu de sa matinée. Selon son habitude, elle remonta promptement chez elle pour prendre ses notes, rédigées d'une façon brève, avec de simples

indications pour les développements ultérieurs. Elle écrivit sur son papier:

« *Question ouvrière*, problème retrouvé à chaque pas. Le définir ainsi: Conflit entre les aspirations des travailleurs dont la Science a ouvert les yeux (et les appétits) d'une part, et, de l'autre, le fonctionnement d'une Société parvenue au sommet du bien-être. Faute d'avoir pu concilier ces deux intérêts, la vieille Europe, etc...

» *Féminisme*. J'ai cru qu'un colosse de six pieds allait s'évanouir en voyant un peu de sang sous mon ongle. Nature sensitive, curieuse à étudier. Aussi incapable de vivre chez nous qu'un agneau sur les trottoirs de New York. Dans une Société composée d'êtres de ce genre, la vie serait très douce (elle a existé au XVIII[e] siècle) pour les femmes, reines bercées dans une douce rêverie, sur des trônes moelleux et fleuris. (Comparaison entre ces femmes qui dominaient les hommes tout en ne faisant rien, et *nous* qu'un travail acharné rend leurs égales, mais rien de plus.) Où est le vrai féminisme?

» *Amour*. Sport favori des temps passés. Celui-là ne peut servir à augmenter la vigueur et l'adresse des hommes; mais il est agréable, il faut le croire, pour des gens inoccupés (ne sachant pas ce que c'est qu'une horloge). Rien d'étonnant si son importance s'exagère pour ces oisifs. Peu à peu ils croient, de la meilleure foi du monde, y trouver des bonheurs ineffables, des chagrins sans remède, des motifs aux déterminations les plus extrêmes. Définir l'amour... Ma foi! c'est trop difficile pour une

Colombienne du XXI[e] siècle. Cependant vague idée de ce qu'il a dû être dans les anciennes générations. Matinée intéressante. »

L'intérêt de cette matinée se comprendra mieux si l'on se donne la peine de lire l'exposé rétrospectif des incidents qui en avaient marqué le cours.

XVII

La journée avait débuté par une chevauchée fort agréable sur des routes dont il ne restait plus rien, sauf les haies toutes roses de chèvrefeuilles, toutes blanches d'aubépines. La Nature, délivrée du joug humain, se révélait dans l'épanouissement calme et solennel de sa beauté. Libre et insouciant, le monde animal semblait se réjouir d'avoir reconquis la place usurpée par ses ennemis héréditaires. Pas un artiste ne manquait au concert des oiseaux que le merle jaloux sifflait à outrance. Dans un buisson un peu à l'écart, le maître chanteur modulait son hymne sonore. Edith s'arrêta pour l'écouter.

— Jamais, dit-elle, je n'ai rien entendu d'aussi beau.

Pierre la regardait, heureux d'avoir fourni un sujet d'admiration à celle chez qui rien ne paraissait qui ne fût admirable. Toutefois il osa montrer son étonnement, qu'accompagnait une pointe d'orgueil naïf :

— Je vous plains si vous n'avez pas de rossignols chez vous.

Elle répondit, confuse :

— Probablement nous en avons. Mais le temps manque pour les écouter. La vie n'est pas assez

longue en face des occupations utiles de chaque heure.

— Je comprends! Je passe à vos yeux pour le plus inutile des hommes. Soyez moins sévère. Si vous pouviez voir comment s'écoulent mes journées quand vous n'êtes pas là!... Vous êtes utile à vos semblables? Je leur suis nécessaire. Quelle que soit l'œuvre que vous accomplissez, elle n'est rien à côté de celle qui me réclame. Pardonnez-moi cette franchise.

— Je vous la pardonne. Mais alors je vais vous blâmer de perdre tant d'heures en ma compagnie. Le devoir passe avant tout.

Pierre ne fut pas embarrassé pour se défendre :

— Chaque minute passée près de vous me rend plus capable de faire mon devoir. Ce n'est donc pas du temps perdu. Vous m'apprenez tout ce que j'ignorais.

— Pour vous instruire, je ne vaux pas le Père Eustache.

— Vous valez mieux. Sa science, parfois, me décourageait, me donnait envie de m'asseoir et de pleurer en face d'une tâche trop lourde. Maintenant j'ai envie de chanter comme ce rossignol. Je ne crains plus rien, sauf de vous déplaire. Je pourrai tout avec cette pensée constante : « Ses yeux, si elle était là, me diraient qu'elle est contente. » Désormais je ne connaîtrai plus la solitude, puisque je me souviendrai de vous... qui m'oublierez si promptement quand vos devoirs vous auront reprise.

— De quel côté l'oubli viendra-t-il plus vite si le travail fait oublier? Quels que soient mes efforts, le résultat sera peu visible. Au contraire vous pourrez, chaque soir, mesurer l'œuvre accomplie.

— Vous me répétez ce que j'entends dire aux moines de Champsecret. Ils m'assurent qu'un jour viendra où des villages florissants peupleront nos campagnes. Je crois sincèrement qu'ils préparent cette résurrection; mais ils n'en préparent qu'un côté. Cette idée me frappe depuis que je vous ai vue. Je comprends ce qu'est le pouvoir d'une femme pour opérer des miracles. Hélas! j'aurai seulement les moines pour m'aider. *La femme* me manquera toujours. Voyez l'effet de votre seule présence sur ces malheureux qui vous regardent passer semblable à une apparition royale. Ne sentez-vous pas qu'ils ont envie de s'approcher et de baiser votre robe!

— Poète! répondit-elle en souriant.

— Qu'est-ce qu'un poète? Je n'en sais rien. Et, de même, j'ignore pourquoi je voudrais, moi aussi, me mettre à genoux et poser mes lèvres sur le bord de votre vêtement. Est-ce un péché d'idolâtrie? Ou bien est-ce l'amour, dont j'ai vu le nom dans certains livres? L'amour! Il est inconnu chez nous comme la soie et comme l'odeur délicieuse qui s'échappe de vos mains. Serait-il absurde de penser que je vous aime? En suis-je capable seulement?

Edith ne parut pas trouver l'idée absurde.

— Vous êtes capable d'un grand amour, répondit-elle d'une voix sincère.

— Alors, fit-il avec une soudaine résolution... Mais désirez-vous encore voir mon écriture?

— Sans doute : Je l'ai demandé. Je commençais à croire que vous perdiez de vue votre promesse. Vous avez eu le temps de m'écrire un autographe de plusieurs pages.

D'un mouvement de sa tête il la détrompa. Sur le papier qu'il produisit, son écriture, lourde et patiente comme celle des anciennes chartes, n'avait tracé que trois mots, les mots qu'aucun homme n'avait trouvé le temps de faire lire à Edith :

« *Je vous aime!* »

Pas plus qu'en faisant sa prière devant la Madone il ne ressentait une crainte. Pas davantage il n'attendait une réponse; mais les yeux de la jeune fille restaient fixés sur la courte phrase avec une expression énigmatique. Se méprenant sur la cause de cette étude prolongée, il demanda :

— Vous avez peine à déchiffrer ces caractères écrits d'une main trop peu habile? Combien de fois on a dû vous les faire lire, mieux tracés!

— Jamais! répondit-elle doucement. C'est comme le chant du rossignol... Ce matin vous m'avez fait connaître deux choses que j'ignorais.

Ils allèrent longtemps sans parler. Pierre cherchait à imaginer de quoi sont faits ces hommes d'outre-mer qui, voyant passer une telle créature, peuvent rester insensibles. A la fin, il demanda :

— Peut-être qu'il n'est pas permis, chez vous,

aux jeunes gens et aux jeunes filles de vivre côte à côte?

Elle répondit :

— Au contraire, nous vivons trop ensemble. Nous partageons les mêmes devoirs, les mêmes travaux, les mêmes ambitions. Nous sommes des coureurs lancés vers le même but, où les hommes n'arrivent pas toujours en tête. S'arrêter pour cueillir des fleurs est impossible.

— A quoi donc servent vos jardins?

— A produire des roses qu'achètent, pour me les envoyer, ceux qui ont dîné chez mon père. Ils y joignent un remerciement... par téléphone; cela ne prend qu'une minute. Mais, ni le remerciement ni l'odeur des roses n'arrêtent ma pensée.

Pierre fit cette question, après avoir pesé plus d'une minute ses paroles :

— Cependant vous vous marierez quelque jour?

— Vous aussi, répondit-elle assez durement. Ecrirez-vous à votre fiancée : « Je vous aime? »

— Elle ne saurait pas lire ces mots.

— Eh bien, mon fiancé, à moi, ne saurait pas les écrire. Le résultat sera le même : vous et moi nous passerons d'amour, voilà tout.

— Voilà tout! gémit Pierre de Mondeville comme un écho.

Telle fut cette « matinée intéressante » qui n'avait obtenu qu'une mention de deux mots dans le cahier d'Edith. Celle-ci ne ressemblait en rien aux belles rêveuses du XX^e^ siècle — taillées sur le

modèle de sa tante — dont un heureux auteur n'avait qu'à copier le journal pour se procurer un chapitre savoureux. Toutefois, quand elle eut écrit son court *memorandum*, elle posa sa plume et se mit sinon à rêver, du moins à réfléchir; mais sa méditation n'avait pas pour objet la question ouvrière qui, dans son intention, devait être sa spécialité au Parlement.

Ce travail intérieur fut interrompu par tante Lavinia amenée par le besoin d'un petit bavardage, l'après-midi étant monotone.

— Tu m'as l'air de t'ennuyer? demanda la vieille fille. D'ailleurs tous, plus ou moins, nous sommes désappointés de ce voyage. Conviens que tu soupires après Washington?

Edith répondit avec une légèreté d'esprit voulue:

— Comment serais-je désappointée? Je suis venue chercher du nouveau parmi les Barbares de l'Ancien Monde. Or j'emporte une relique de l'ancienne civilisation que notre existence colombienne, vous l'admettrez mieux que personne, ne m'eût jamais donnée.

Elle tira de son portefeuille l'autographe reçu le matin, et le mit sous les yeux de sa tante. Celle-ci, ayant lu, joignit les mains avec une émotion respectueuse.

— Ah! murmura-t-elle, si ce n'était pas profaner les paroles de l'envoyé de Dieu je te dirais : « Tu es bénie entre nous toutes! » Comment est-ce arrivé? Comme j'aurais voulu être là!... Mais ma présence eût fort gêné l'aveu de ce pauvre garçon.

— Au contraire. Vous nous auriez été fort utile. Mon amoureux est la probité en personne. Avant de mettre son papier dans mes mains, il aurait voulu être sûr que la traite n'était pas fausse! Mais quel moyen de savoir si l'impression causée par ma présence est bien... cette chose que sa plume avait nommée? Nous avons cherché ensemble. Ni lui ni moi ne sommes renseignés; tandis que, par vos lectures...

— Oh! l'ignorance délicieuse! fit tante Lavinia charmée. Elle me rappelle une romance que je chantais dans ma jeunesse — quand on avait encore le temps de chanter. Mozart était sans doute mieux renseigné que Pierre de Mondeville.

D'une voix mal assurée, mais touchante par l'émotion, elle fredonna :

Peut-on me dire si c'est l'amour?...

Puis elle parut plongée dans ses souvenirs.

— Quelle fut ta réponse, demanda-t-elle enfin, lorsqu'il t'a remis cette déclaration?

— Ma réponse? Je voudrais bien savoir quelle eût été la vôtre! Auriez-vous dit : « Ne nous quittons plus. Le *Terrapine* partira sans moi! »

— Peut-être que non. Mais j'aurais laissé lire dans mon cœur un peu de pitié. Je reconnais que c'eût été dangereux : il eût demandé à me suivre!...

— Et le devoir, ma tante? Car il n'est pas libre d'obéir au caprice d'un moment.

— C'est vrai! L'honneur l'enchaîne à cette

contrée dont il est la seule espérance. On pourrait croire que mon grand oncle écrivait pour lui cette plainte d'un amour contrarié :

Impitoyable sort dont la rigueur sépare
Ma gloire d'avec mes désirs ..

Pauvres enfants! Dieu vous accorde la grâce d'oublier! Cependant il est beau d'aimer toute la vie, sans espoir, comme aura fait, je veux le croire, cette fille de roi qui ne pouvait épouser Rodrigue.

— Chère tante, je n'ose vous promettre que mon existence sera un long martyre. Mais je commence à voir qu'elle sera stupide au fond. C'est une crainte que j'emporterai d'ici... avec mon autographe.

— Fille ingrate! Ce jeune homme n'aura-t-il pas du moins la consolation de t'entendre dire : « Je regrette d'être venue, puisqu'en partant je vous laisse la douleur? »

— Demandez à Pierre s'il partage ce regret!

— Cela revient à confesser qu'il vaut mieux que toi.

— De tout mon cœur je le confesse, ma tante. C'est une belle vertu que la modestie.

XVIII

Rien, parmi les choses vues et entendues, ne pouvait distraire la pensée de Warren Islington, toujours dirigée vers le but secret de l'expédition. Ainsi qu'il était naturel à un homme de science, il cherchait à se concilier les bonnes grâces d'un autre savant rapproché de lui par des études communes. Chaque heure passée avec le Père Eustache augmentait l'amitié entre ces deux hommes, autant qu'elle pouvait exister entre un moine et un incroyant. On aurait eu de la peine à décider lequel avait pour l'autre l'admiration la plus vive. Leurs intelligences, qui touchaient parfois au génie, se complétaient réciproquement. Toutefois le Bénédictin, à la différence de son visiteur, aimait à s'ouvrir des projets conçus en partie réalisés. Très simple de sa nature, il prenait un plaisir sans orgueil à étonner Warren Islington par les résultats obtenus avec des moyens plus que primitifs.

Un jour il invita le Colombien à une promenade vers ce même viaduc qu'avait découvert Douglas Grant. Mais celui-ci, dérangé par sa rencontre avec Le Moussu, n'avait pas poussé son excursion jusqu'au barrage situé en amont, seul reste d'une minoterie dévastée par les Saboteurs

qui, en plus d'une occasion, avaient dû regretter la farine sortant jadis des meules.

Les amas de débris métalliques remarqués par l'explorateur n'attirèrent pas moins l'attention de Warren Islington.

Plus compétent, il posa cette question au moine:

— Je comprends que vous puissiez tirer parti du fer et du cuivre. Mais comment allez-vous traiter la fonte? Ce n'est pas l'affaire du marteau d'un forgeron.

— Un peu de patience, répondit le Père Eustache en souriant. La réponse va se présenter elle-même.

Arrivé au barrage, le savant ne put retenir un cri de surprise. Les charpentiers rétablissaient les vannes et la roue à aubes. Tout à côté, un maçon construisait une tourelle minuscule en forme de bouteille renversée.

— Ma fabrication de briques réfractaires vous étonnait l'autre jour? dit le bénédictin. Vous comprenez maintenant?

— Oui. Vous construisez un cubilot, et la force hydraulique fera marcher la soufflerie.

— Et nous fondrons bien des choses, depuis les marmites qui manquent à nos paysannes, jusqu'aux pièces de la machine à vapeur qui manque à mon atelier. Nous n'irons pas loin pour trouver le charbon de bois. D'ici vous sentez l'odeur âcre de la fumée des fours. Si Dieu m'en donne le temps je formerai des élèves qui, peu à peu, rétabliront quelque industrie. Et ce pays reverra un jour des fabriques.

— Ah! je ne doute plus de rien maintenant : tout vous est possible! Cependant, pour regénérer l'Europe, n'existe-t-il pas des voies plus promptes? Un seul voyage du *Terrapine* vous apporterait tant d'objets nécessaires! Entre les mains d'un homme tel que vous, ce serait un demi-siècle gagné!

Moins psychologue que savant, Warren Islington n'avait pas prévu l'effet de ces paroles sur son pacifique rival. Bon religieux, le Père Eustache n'en était pas moins homme. Passionné pour son œuvre, la pensée qu'un inconnu accomplirait en se jouant la tâche poursuivie par ses efforts constants ne pouvait lui sourire. Allait-il tout à coup tomber du rôle créateur à celui de chef d'un comptoir d'importation? Pour expliquer son éloignement à l'idée émise, il trouva cet argument dilatoire :

— Ne croyez-vous pas qu'avant de régénérer il faut repeupler?

— Sur ce dernier point, l'avenir peut inspirer confiance, répondit Warren Islington. La race normande est prolifique : elle l'a montré au Canada. Dans ces solitudes, on marche parfois longtemps pour trouver une maison. Mais quand on l'a trouvée! C'est un grouillement de superbe marmaille. Sera-t-elle moins nombreuse et moins forte, si la demeure du père ressemble moins à la hutte sauvage? Il n'est pas question de donner aux habitants le télégraphe et le journal quotidien. Mais on pourrait du moins mettre des carreaux aux fenêtres.

— J'ai déjà obtenu un produit sûrant de l'ana-

logie avec le verre, annonça le moine dont les yeux devinrent brillants. D'ailleurs, supposant que vous nous envoyiez des vitres, avec quoi les paierons-nous?

— Avec vos vieux rails et vos vieilles charpentes, répondit Islington démasquant ses batteries.

Sans s'émouvoir, le Père Eustache montra l'édifice du cubilot presque achevé.

— Je préfère, dit-il, voir nos vieilles charpentes et nos vieux rails se rajeunir ici. Un jour apparaîtra où les petits-fils de ces enfants dont vous parliez tout à l'heure n'auront pas assez de fer pour les besoins de leur industrie. Nous n'avons pas le droit de les dépouiller de leur patrimoine.

— Vous calculez à longue distance, mon Révérend Père. Moineau en main vaut mieux que perdrix qui court. J'avais compté sur vous pour intéresser le Duc Rollon à mon idée.

— Le Duc Rollon! Je me cache de lui pour ces travaux qui ont l'apparence d'un progrès. Il est heureux de m'avoir quand il s'agit de faire un pont de bois sur une rivière ou de tanner le cuir de ses chaussures. Mais vous savez vous-même qu'il a fallu profiter de la nuit pour faire entrer vos cadeaux à l'Abbaye. Croyez-moi : ne parlez pas de votre idée au Duc Rollon. Et ne lui dites pas que nous avons près de deux cents volumes dans notre bibliothèque. Le père Abbé lui-même n'oserait s'en vanter.

— C'est de la folie!

— Jeune homme, remerciez Dieu de n'avoir pas

vu ce qu'ont vu les yeux de ce vieillard! Vous seriez peut-être enfermé dans un asile.

Comme on le voit, même auprès du savant bénédictin, la Science venue en ambassadrice de l'empereur Théodore était mal écoutée. Pendant ce temps-là, une autre voix, celle de la Religion, essayait son éloquence sur le vénérable chef de l'Abbaye. C'était la première fois que le Révérend Galerneau abordait franchement le but de son voyage.

— En arrivant chez vous, dit-il au religieux, je croyais trouver quelques familles perdues dans les solitudes, ayant oublié, avec les clartés humaines, celles de leur Foi privées de tout ministère sacerdotal. Jugez de mon heureuse surprise en découvrant, au milieu du chaos, les fils de saint Benoît déjà occupés à rétablir le règne de Dieu.

— Les successeurs des Apôtres n'ont jamais complètement disparu de l'Europe, répondit l'abbé. De loin en loin vous les verriez passer le crucifix à la main. Ici nous avons pu faire mieux grâce au duc Rollon. Les chrétiens de notre Eglise naissante ont le zèle des premiers âges. Ils vivent et meurent comme des saints. Je refuse des novices par douzaines. Sans le voisinage des Saboteurs, j'aurais déjà fondé un couvent de nonnes. Mais nous n'avons rien qui ressemble à une police, sauf de hideuses exécutions sommaires que nous cherchons en vain à supprimer.

— Faut-il donc croire que le Duc Rollon n'est pas tout à fait converti?

— Le pardon est une vertu difficile, et ce rude gentilhomme aurait beaucoup à pardonner. D'ailleurs il se croit en état de légitime défense.

— Il se défendrait mieux s'il pouvait organiser une milice. Les armes lui manquent, de même qu'il vous manque des vases, des linges pour votre autel, des statues pour le sanctuaire. Mais, le sanctuaire, il faudrait le rebâtir. Nous pourrions vous aider pour tout cela, vous envoyer des sculpteurs, des peintres... Alors l'Abbaye serait digne des traditions glorieuses de l'Ordre. Et vous, très éminent Abbé, qui sait quel encouragement le Pontife suprême, notre voisin dans son île du Michigan, pourrait donner en votre personne à l'Eglise naissante de Normandie?

L'abbé eut un franc éclat de rire :

— Un chapeau de cardinal? *Vade retro!* Ma mitre en paille tressée et ma crosse de chêne me suffisent. Lorsque Sa Sainteté vous donnera audience, dites-Lui que les humbles moines de Champsecret demandent Sa bénédiction. Par nos prières nous pourrons payer ce bienfait. Quant aux autres, dont vous me faites le brillant étalage, nous sommes trop pauvres pour nous acquitter.

— Vous, pauvres? Quelle erreur profonde! Ne savez-vous pas que les mines s'épuisent sur l'autre face du globe et que le fer devient un métal précieux? Or, on chargerait une flotte rien qu'avec le métal ramassé dans la campagne que j'ai traversée en venant chez vous. Que le Duc Rollon nous le

permette et... son duché deviendra quelque chose de mieux qu'un vain titre.

L'objection présentée à Warren Islington par le Père Eustache vint naturellement aux lèvres de l'Abbé :

— Triste couronne pour le souverain d'un pays sans habitants!

— Nos premiers colons canadiens vinrent de Normandie. Le Canada pourrait à son tour vous envoyer des colons.

L'Abbé hocha la tête sans répondre et, les yeux fermés, sembla réfléchir aux paroles qu'il venait d'entendre.

— N'oubliez pas, dit-il enfin, que nous sommes les hôtes de ce vieillard que vous connaissez mal. Dans son âme antique de patriote, l'indépendance qu'il a défendue au prix de son sang domine tout autre intérêt. Que de fois il m'a répété : « J'aime mieux voir mon pays désert et misérable, que nageant dans le bien-être sous la domination de l'étranger. » Recevoir des colons? Vous savez aussi bien que moi que ce serait ouvrir la porte aux conquérants venus du Nouveau Monde. Si je laissais voir que je favorise cette idée, soyez certains que mon Abbaye serait bientôt un logement sans locataires.

Le révérend Galerneau s'assura qu'aucune oreille indiscrète ne pouvait l'entendre; puis il découvrit enfin le mystère de la mission envoyée par Elzéar Turcote :

— Mon rôle n'est pas de m'occuper d'affaires

temporelles. Mais l'homme qui m'accompagne a reçu un pouvoir en règle pour conclure un traité entre le président de la République canadienne et le duc de Normandie, reconnu en cette qualité comme souverain régnant. Ce traité garantirait votre hôte farouche contre toute tentative d'annexion...

Le Révérend Galerneau épia l'effet de ses paroles, puis il ajouta, presque à demi-voix :

— Et même contre les menées colombiennes que les circonstances, vous l'admettrez ne permettent plus de considérer comme une hypothèse chimérique.

— Voilà des aperçus bien nouveaux, reconnut l'abbé. Donnez-moi le temps de réfléchir. Mais à qui pourrai-je répéter notre conversation? Le Duc Rollon est bien vieux. Son petit-fils est bien jeune. Pauvre de moi! Je ne m'attendais pas à devenir ministre des Affaires étrangères. Les Bénédictins n'en ont jamais fourni un seul dans le cours de l'Histoire.

— Ils se sont contentés de fournir quarante papes. Mais il est encore temps. Pourquoi ne seriez-vous pas une Eminence Grise en robe noire?

— J'aurais voulu voir le Père Joseph avec le seigneur de la Brèche comme souverain, et son armée pour instrument! Permettez qu'avant d'aller plus loin, j'invoque les lumières du Saint-Esprit.

— J'unirai mes prières aux vôtres, mon digne abbé!

Sur cette pieuse conclusion les deux prêtres se quittèrent.

XIX

Malgré tout, la diplomatie d'Elzar Turcote semblait gagner du terrain sur celle de Geoffrey Wagstaff. Mais les deux groupes de négociateurs, moins avancés que les indulgents lecteurs de ces pages, vivaient dans une pénible ignorance des progrès de leurs rivaux. Ainsi, à la crainte de ne pas réussir, se joignait l'énervement de l'incertitude sur le succès des concurrents. A vrai dire, les partis n'avaient eu qu'un seul contact sérieux, lors de la rencontre entre Warren Islington et Le Moussu, adversaires dignes l'un de l'autre.

— Je n'ai jamais vu dans toute ma vie un homme très fort jouer le rôle d'imbécile avec cette perfection, avait déclaré le Colombien.

Malgré leur vif désir de connaître le Révérend Galerneau, les gens de Washington n'avaient pas encore aperçu le bout de son nez, même de loin. Un jour Le Moussu, mis au pied du mur par Warren Islington, déclara que son oncle suivait une retraite à l'Abbaye, et ne quittait sa cellule que pour les offices conventuels.

— Le plus souvent je l'y accompagne, ajouta-t-il. Rien au monde n'égale la beauté solennelle des Matines, à minuit. Vous deviez voir ce spectacle.

— Je vous crois sur parole, fit le jeune savant. Mais ne craignez-vous pas que les Saboteurs ne démolissent votre aéroplane pendant que vous chantez les psaumes? Si ce malheur arrivait, le *Terrapine* est à vos ordres pour vous rapatrier.

— Merci pour l'offre obligeante. Le Duc Rollon fait garder l'aéroplane jour et nuit.

— Sans doute vous repartirez bientôt?

— Voilà ce que mon oncle seul pourrait vous dire. Quant à moi, j'aime l'indépendance et le repos de cette vie nouvelle. Je présume d'ailleurs qu'elle vous plaît, ainsi qu'à vos compagnons et à vos compagnes.

L'affirmation était pour le moins exagérée, sauf peut-être en ce qui concernait Edith. A l'Hôtellerie, les heures paraissaient longues, les distractions offertes ayant perdu leur nouveauté. Un jour vint où l'on discuta en conseil la question de savoir si la prolongation du séjour à la Brèche était opportune. Douglas Grant, découragé, hésitait. Warren Islington, furieux d'avoir perdu son temps, opinait pour le départ. Contre toute attente, miss Cornell soutenait cette opinion, sans indiquer toutefois pour quelles causes l'enthousiasme des premiers temps s'était refroidi. Henri Wagstaff, intéressé par de nombreux sujets d'étude, ne semblait pas presse de dire adieu à l'ancien continent. Sa fille l'appuyant avec toute la vigueur dont elle était capable invoqua des arguments de haute politique pour s'opposer à la retraite.

— Au point où nous en sommes, dit-elle, l'hon-

neur national est en jeu. Voulez-vous laisser le champ libre aux Canadiens qui, entre nous, se sont montrés les plus habiles jusqu'ici?

Warren Islington répondit :

— C'est justement pour cela qu'il faut partir avant d'en être priés. L'honneur national sera peu flatté si le Duc Rollon, tout hospitalier qu'il puisse être, nous fait comprendre qu'on doit nous regretter à Washington. D'ailleurs je l'ai trouvé plus froid en dernier lieu, quand le hasard nous a mis en présence.

— J'ai eu la même impression, déclara miss Cornell sans s'expliquer davantage.

— Le Duc Rollon a quatre-vingts ans, rappela Edith. Et vous oubliez tous que son héritier présomptif pourrait nous aider.

Henry Wagstaff, toujours prêt à admirer sa fille, l'appuya de son autorité de vieux professeur :

— Il n'est pas niable que l'Histoire cite bien des cas où la diplomatie enleva un traité en opposant au souverain régnant le souverain futur.

Les deux jeunes hommes restèrent un peu gênés, peut-être parce que, dans l'occasion, « la diplomatie » était la fille de celui qui parlait. Miss Cornell haussa les épaules et émit cette opinion :

— En Normandie, le souverain futur est un enfant qui ne sait rien et tremble devant son grand-père.

— Il ne tremble pas quand il faut exposer sa vie, riposta Edith, les yeux brillants. Votre opinion sur son compte a bien changé depuis notre arrivée.

Vous disiez alors en parlant de lui : « C'est un héros! »

— Mais enfin, que prétends-tu? L'employer comme contrepoids à l'influence canadienne?

— J'ai plus d'ambition pour lui, ma chère tante. Pierre de Mondeville doit être un jour le salut et la résurrection de son peuple. Je prétends lui inspirer l'amour de mon pays. Je prétends lui montrer — et je lui montre — que nous ne sommes pas le vautour disputant à une autre bête de proie la possession du cadavre. Je vous demande, mon père, si ce n'est pas une diplomatie plus haute que celle du Révérend Galerneau.

— Sans doute, répondit Henry Wagstaff. Mais surtout c'est de la diplomatie à plus longue portée. Elle vaut qu'on examine ce qu'elle peut produire. J'estime qu'il serait fâcheux de précipiter une décision.

Ainsi fut ajournée la motion de Warren Islington. Chacun put voir que tante Lavinia faisait un effort considérable pour rester muette, bien qu'ayant fort à dire. Mais elle était retenue par la promesse de silence faite à quelqu'un, et la descendante collatérale de l'auteur du *Cid* avait sur le devoir et sur l'honneur les idées de son oncle.

Au moment où la séance venait d'être levée, Pierre de Mondeville parut. A vrai dire, si jamais on avait pu parler de lui comme d'un enfant ne sachant rien, le portrait avait perdu de la ressemblance. Son regard plus profond et plus sérieux cessait d'exprimer l'insouciance de la jeunesse.

Pour ne pas y voir le feu de la passion, il fallait être aveugle, Henri Wagstaff, si clairvoyant dans les ténèbres de l'Histoire, possédait cette infirmité quand il s'agissait de sa fille.

S'adressant à celle-ci, le jeune Normand, selon son habitude quotidienne, lui proposa une excursion.

— Depuis longtemps, expliqua-t-il, je voulais vous montrer le jardin du père Alexis. Mais celui-ci voulait faire une toilette préalable à ses plates bandes et à ses rosiers. Aujourd'hui vous êtes attendue, s'il vous plaît de venir.

Avant qu'Edith eût le temps de répondre, il ajouta en homme bien élevé :

— Je regrette que la distance soit trop longue pour miss Cornell.

Un signe de tête assez maussade montra que la politesse n'était pas appréciée à toute sa valeur. Mais que pouvait dire la tante puisque le père ne faisait aucune objection à ces promenades? Moins que jamais il songeait à les critiquer, maintenant que les intérêts de la diplomatie étaient en jeu. Qu'aurait pensé son frère, le premier ministre?

Le jardin de l'Abbaye était en réalité un diminutif de ferme-modèle, située en dehors de l'enceinte claustrale, communiquant d'une part avec le monastère par une porte toujours fermée, de l'autre avec la campagne par une barrière qui, depuis plus d'une année, restait ouverte jour et nuit.

Le vénérable jardinier accueillit la visiteuse avec le sourire jovial d'un homme habitué au commerce

de Pomone et de Flore. Bientôt et, certes, sans le vouloir, il montra la science d'un naturaliste consommé en même temps que la séduisante simplicité d'un François d'Assise. Tout, dans la nature, excitait son admiration et gagnait sa tendresse. Avec des études patientes, il ramenait à leur perfection des légumes retombés à l'état sauvage et des fruits dégénérés. Déjà il remplaçait le chanvre grossier par le lin délicat. Le long d'une muraille bien exposée, il cultivait quelques pieds de vigne suffisant à produire le vin des messes.

Quand il parlait du monde, il montrait son détachement par un sourire calme, qui n'avait rien de dédaigneux. Sans doute Pierre de Mondeville l'avait renseigné sur le rang qu'Edith occupait parmi ses concitoyens, sur la tâche sociale qu'elle avait entreprise, car, en approchant d'un hangar de paille, il demanda :

— Mademoiselle, êtes-vous complètement satisfaite de la manière dont votre pays est gouverné?

— Tant s'en faut ! répondit-elle. Mais où chercher un gouvernement parfait?

— Je vais vous en montrer un, dit le Père Alexis. Ouvrons cette ruche: vous y verrez l'état-modèle, basé sur le travail et l'obéissance au devoir assigné à chacun.

En quelques mots, il dépeignit l'instinct prodigieux des abeilles. C'était moins la conférence d'un savant que le tendre bavardage d'un père vantant sa famille. De fait ses « mouches » semblaient l'aimer, jouir de sa présence.

Il leur parlait comme à des filles:

— Allez dire bonjour à la demoiselle; mais n'oubliez pas que Dieu vous a donné votre dard pour une défense légitime, non pour une attaque injuste... Soyez tranquille, mon enfant; tendez votre main. Elles vont s'y promener comme des amies.

Pierre se permit d'ajouter que la promenade était belle. Sans répondre directement; le Père Alexis fit observer avec un sourire un peu malicieux:

— Il y a un psaume de David que je préfère à beaucoup d'autres. C'est celui qui invite toutes les beautés de la nature à chanter les louanges de Dieu. Or, dans cette énumération, le saint roi n'a pas compris la beauté de la femme. « Sa grâce est trompeuse et sa beauté est vaine », lisons-nous dans les Proverbes.

Ses deux jeunes auditeurs gardant le silence, le religieux reprit en manière de consolation :

— L'Ecriture sainte avait dit auparavant : « La femme forte est un trésor inestimable, qui mérite qu'on aille le chercher à l'autre bout du monde. »

Sans insister, il redevint un simple jardinier pour faire les honneurs de son domaine. Il était facile de voir qu'une paix supérieure à toutes les choses de ce monde était en lui.

— Mon Père, dit la jeune Colombienne, je vous envie de tout mon cœur.

— Et pourquoi, mon enfant?

— Parce que vous êtes complètement heureux.

— Hélas! non : le diable me tente. Vingt fois

par jour il me montre tout ce qui me manque : des graines, des outils, des plants. Si jamais vous faisiez un autre voyage... Ne vous moquez pas de moi. Je sais bien qu'on ne recommence pas deux fois une si pauvre aventure.

— Qui sait? répondit la voyageuse. Christophe Colomb est retourné en Amérique après l'avoir découverte.

Elle jeta un coup d'œil à la dérobée sur Pierre de Mondeville, devenu pâle d'émotion à ces paroles.

On atteignant la porte extérieure du jardin. Au même instant elle fut franchie par un être à demi fou, déguenillé, hirsute, hors d'haleine, que poursuivaient des paysans acharnés sur ses pas avec des cris de mort. D'un geste plein de majesté, et Dieu sait qu'il n'y visait point, le Bénédictin arrêta sur le seuil sacré la meute obéissante.

— Arrière! cria-t-il. Cet homme ne vous appartient plus. Qu'avez-vous à lui reprocher?

— Il emportait un agneau, vociféra l'un des plus exaltés de la bande furieuse.

— Et tu voulais le pendre?

Le paysan baissa la tête. Une corde qu'il tenait toute préparée ne laissait aucun doute sur le verdict déjà prononcé contre le malheureux Saboteur.

— Allez-vous-en! ordonna le doux religieux devenu un saint Léon en face d'Attila. Vous ne méritez pas le nom de Chrétiens! Et toi — se tournant vers l'homme prêt à tomber de frayeur et tout saignant de coups de pierres qu'il avait reçus — viens à l'infirmerie du monastère.

Le moine s'éloigna, soutenant le blessé d'un bras robuste. Edith quitta le jardin, tremblante d'émotion. Pierre la suivait sans rien dire, honteux de la scène qui venait de faire apparaître dans sa poignante réalité la sauvagerie de l'instinct.

Quand ils eurent marché pendant quelques minutes, la jeune fille s'arrêta et, sans chercher de détours :

— Est-il vrai, demanda-t-elle à son compagnon, que vous m'aimez, que je suis pour vous une reine?

Avec un long soupir il répondit :

— Pourquoi faites-vous des questions inutiles?

— Si vous m'aimez, continua-t-elle, j'exige de vous un serment.

— Est-ce de vous aimer toujours? demanda-t-il, le regard brillant d'enthousiasme et de foi.

— *Je sais* que vous m'aimerez toujours. Mais je ne peux pas être aimée par un barbare. Jurez-moi que ces hideuses exécutions seront supprimées. Quoi! Vous donnez le nom de justice à l'extermination d'un malheureux affamé qui dérobe un agneau!

— Aujourd'hui ce sera un agneau; demain ce sera... Mon Dieu! Avez-vous oublié quelle proie ils ont voulu saisir? La terreur me glace quand j'y songe! Nous sommes perdus si la crainte cesse de régner parmi ces brutes.

— Ne comprenez-vous pas que vous tombez à leur niveau? Punissez rigoureusement; mais jugez d'abord!

— Nous jugeons... d'une façon sommaire. Vous faut-il, dans ces plaines désertes, des magistrats en

robes noires et un Code criminel qu'ils ne sauraient pas lire?

— Malheureux! Vous l'avez, ce Code. Mais il ne contient qu'une peine. Tout homme consciencieux est un magistrat. Qui vous empêche d'instituer un vrai tribunal? Si le coupable doit périr, qu'il puisse du moins se défendre.

— Jamais grand-père ne consentira!

— J'ai entendu trop souvent cette réponse facile. Bientôt le Duc Rollon ne sera plus. Puisque après lui vous aurez soin de son petit peuple, n'avez-vous pas le droit d'insister pour qu'un premier pas, tout au moins, se fasse vers cette lumière que je vous ai montrée, dites-vous? Et, devenu le maître, continuerez-vous à défendre que les enfants sachent lire, à vouloir que des ouvertures béantes laissent le vent et la pluie pénétrer dans vos maisons? Oh! Pierre, quelle tâche sublime sera la vôtre, un jour!

Pour la première fois, elle venait de l'appeler par son nom. C'en était trop pour l'énergie de cet homme indomptable dont les yeux se mouillèrent de larmes.

— Que je voudrais mourir avant mon grand-père! soupira-t-il. Vous parlez de tâche à accomplir? Mais à quoi donc sert votre intelligence? Quand j'aurai vu s'éloigner votre vaisseau, croyez-vous que ce qui restera de moi pourra faire autre chose que de regretter le bonheur disparu?

— N'êtes-vous donc plus l'être fort que j'admirais? Les paroles que je gardais dans ma mémoire, faut-il donc les oublier comme une phrase vide et

sonore? *Quand vous serez partie, me disiez-vous, je serai semblable à un homme qui a vécu très longtemps et regrette sa jeunesse, mais n'a jamais pensé qu'elle durerait toujours.* Allons, Pierre, mon ami, prononcez le serment que j'exige! Donnez-moi l'orgueil d'avoir fait de vous le sauveur d'un peuple.

— Sur mon amour, recevez le serment dicté par vous, jura le petit-fils du Duc Rollon. Maintenant vous allez partir contente, n'est-ce pas? Mais comment saurez-vous si j'ai pu vivre?

— Je le saurai, dit-elle. En échange de la parole donnée par vous, recevez la mienne : je reviendrai.

Elle fut étonnée de voir en lui une tristesse au lieu de la joie qu'elle attendait.

— Je vous crois, affirma-t-il. Vous reviendrez. Mais quand? Comment? Accompagnée d'un mari?

— Non, promit-elle. Je reviendrai seule et libre, comme aujourd'hui... Silence! Ne parlons plus. Renfermons dans nos âmes le souvenir de l'heure qui s'achève.

XX

Tante Lavinia, comme on a pu voir, était en train de devenir une femme sérieuse. Après avoir imaginé, sur le yacht, une rivalité amoureuse, peut-être un combat mortel entre Douglas Grant et Warren Islington, après avoir un peu plus tard salué l'éclosion du sentiment au cœur du héros surgi dans la forêt normande, après avoir gémi de l'indifférence de sa nièce, elle n'avait plus qu'un désir : l'arracher au péril qu'elle voyait grandir chaque jour.

On peut douter que sa clairvoyance, qui était médiocre, eût été suffisante pour lui faire apercevoir les progrès d'une trop complète métamorphose. Mais, pour mesurer le chemin parcouru, elle n'avait besoin que d'écouter la conversation d'Edith. Chaque jour celle-ci, en tête à tête, confiait à sa tante le résultat d'une *étude* qui l'intéressait au point de lui faire oublier les autres. Ignorant le besoin et méprisant l'art de la dissimulation, cette jeune personne laissait voir la chaleur croissante d'un intérêt qui ne pouvait plus s'expliquer par la seule curiosité du psychologue.

A cette heure, si sa tante lui reprochait les encouragements donnés à Pierre, lui montrait une existence brisée par son départ, elle ne se contentait plus de répondre : « J'avoue que mon cœur ne vaut

pas celui de ce jeune homme. » Elle ne répondait rien du tout, et miss Corneli jugeait que c'était la plus inquiétante des réponses.

Le soir du jour où la question du retour à Washington avait été agitée, le sujet revint sur le tapis dans l'entretien des deux femmes. On devine que ce n'était pas du fait d'Edith. Celle-ci, pour motiver son éloignement à l'idée du départ, reprit la narration de la scène qui avait eu lieu dans le jardin du Père Alexis. Mais elle raconta ce qu'elle n'avait pas confié au public pendant le repas commun : à savoir, le serment qu'elle avait obtenu de Pierre.

— Tu en fais ce que tu veux! dit la tante. La chose n'est plus à prononcer. Mais j'hésite à croire que ma pauvre sœur t'a mise au monde pour empêcher les Saboteurs d'être pendus.

— Ah! pour quelle destinée m'a-t-elle mise au monde? Pour pérorer à la tribune devant des hommes qui, malgré toutes les lois, jugent ridicule ma présence parmi eux, et qui votent contre moi afin de plaire au gouvernement? Je ris quand je mesure mon dévouement à la « Grande cause humaine ». C'est ici que je pourrais la servir. Elle se défend toute seule chez nous!

— Il ne te reste plus qu'à nous apprendre que le *Terrapine* partira sans toi, et que tu es engagée à Pierre de Mondeville.

— Je partirai avec vous, et je ne suis pas engagée.

— Voilà pour le présent; mais pour l'avenir?

— L'avenir, ma tante, il est bien simple : je

vivrai seule, à votre exemple... à moins qu'un miracle n'ait lieu.

— Que veux-tu dire? Que tu aimes ce jeune homme et que tu nous quitterais pour lui?

— Qu'est-ce que l'amour? Ce serait le moment de chanter votre romance. Faites attention qu'il y a quelques semaines j'étais à peu près résolue à ne me point marier. Donc, si je mourais vieille fille, Pierre, qui d'ailleurs, ignore mes sentiments, ne serait pas responsable. Voilà pour le premier point.

— Oui, mais le second? Serais-tu jamais assez folle pour épouser Pierre?

— Renvoyé à la commission pour examen comme on dit à la Chambre. Il faut d'abord empêcher le Duc Rollon, et son successeur, et la Normandie de tomber dans les griffes des Canadiens. C'est ma préoccupation immédiate.

Là-dessus, Edith se retira, laissant miss Cornell un peu rassurée. C'était beaucoup de savoir qu'il y avait encore place pour la politique dans l'esprit de sa nièce. Celle-ci laissa voir sa pensée secrète le lendemain à déjeuner. Warren Islington venait de répéter l'argument déjà produit la veille :

— Il sera plus honorable de nous mettre en route avant qu'on nous prie de tourner les talons.

— Je suis moins modeste, déclara Edith. Nous devons partir... après avoir assisté au départ du Révérend Galerneau.

— Folie que de vouloir lutter contre la puissance des prêtres, surtout quand les prêtres sont des moines intelligents!

— Toutes les femmes ne sont pas sottes, réclama Edith.

Selon son habitude, Henri Wagstaff prit la défense de sa fille en invoquant l'Histoire :

— Ce sont les femmes plus que les moines qui ont fait la Renaissance, mon jeune ami.

— Peut-être. Mais ce sont les moines qui ont fermé la bouche à Galilée.

Sans donner le temps à la discussion de s'établir, Edith Wagstaff, qui manifestement avait un plan formé, surprit tout le monde par cette question :

— Me serait-il possible de causer une demi-heure en tête à tête avec Le Moussu?

— Nous devons pêcher la truite ensemble cet après-midi, annonça Warren Islington, en désignant l'endroit. Notre intimité fait des progrès... inquiétants.

— Bien. Si vous me voyez paraître, amenée par le plus grand des hasards, laissez-moi seule avec ce jeune homme candide et borné! En m'attendant, ayez la langue trop longue, et dites-lui que Washington nous rappelle.

— Vous serez obéie. Mais j'espère que vous aurez, pour vous conduire à notre ruisseau, une escorte plus sûre que le « hasard ».

— Soyez tranquille, répondit la belle diplomate dont le teint s'anima légèrement.

Quelques truites s'étalaient sur le gazon lorsque parut Edith accompagnée de Pierre de Mondeville qui avait reçu ses ordres. On devine les exclamations de surprise qui éclatèrent. Le Moussu, pré-

senté dans les règles, n'eut pas besoin de jouer la comédie pour montrer que le neveu d'un missionnaire a des yeux tout comme un autre, surtout après quelques jours passés dans un monastère.

— Jusqu'à ce moment, dit Warren, je croyais savoir lancer passablement une mouche de crin. Mais j'ai trouvé mon maître et je tâche de profiter de ses leçons.

— C'est le sport canadien par excellence, répondit Le Moussu avec modestie.

— Voyons, dit la jeune Colombienne.

Elle se tint immobile, comme pétrifiée dans son attention, tandis que Le Moussu « fouettait » avec une réelle adresse. Warren Islington avait jugé préférable de remonter le ruisseau, tout en causant avec Pierre.

Le pêcheur canadien, au bout de quelques minutes, fut d'avis que les femmes jolies et élégantes étaient plus rares que les truites dans les environs de l'Abbaye. Bientôt il se déclara fatigué et se mit en devoir d'engager l'entretien.

— Pays curieux! commença-t-il.

— Bien tristement curieux fut la réponse. Vous jugez sans doute qu'il est extraordinaire de voir des femmes s'y aventurer.

— Oh! les dames colombiennes sont connues pour leur bravoure. Mais vous allez partir, si j'en crois votre savant compatriote.

— Oui, nous allons regagner l'Amérique, attristés parce que nous avons vu, plus encore peut-être par notre impuissance à faire du bien à ces malheureux.

J'entends dire que le Duc Rollon est sourd même aux conseils des vénérables habitants de l'Abbaye. Quel endurcissement déplorable! Quant à moi, je partirai en emportant un espoir : c'est que l'homme éminent dont vous êtes le neveu, finira par montrer à ce vieillard si respectable quel secours il pourrait trouver chez les protecteurs naturels de la race dont il sort.

— Oh! fit Le Moussu en se grattant le nez, si les Normands cherchent des protecteurs, il est évident qu'ils ne pourraient s'adresser mieux qu'aux Canadiens.

Edith leva les yeux sur son interlocuteur avec une satisfaction marquée.

— Je vois, dit-elle, que nous pouvons partir tranquilles... Mais je ne vous demande pas de confidences, bien que vous sembliez instruit de bien des choses.

— Ma foi non! fit Le Moussu humblement. Je n'ai pas, comme vous, un premier ministre pour oncle. D'ailleurs ça ne me mènerait pas loin. Le bon prêtre dont je suis le neveu vous dira qu'il eut toutes les peines du monde à m'apprendre à servir la messe.

— Vraiment? C'est dommage que vous n'entendiez rien à la politique. J'aime en parler. Si votre oncle était avec nous, je me permettrais de lui donner un conseil qui peut avoir son utilité.

— Si ce n'est pas trop compliqué, je pourrais peut-être lui faire la commission, suggéra Le Moussu.

— Dans le cas où j'aurais une proposition à faire, continua Edith, je m'adresserais non pas au Duc Rollon, mais à son petit-fils.

— Pierre de Mondeville est un bon et courageux garçon, accorda Le Moussu. Mais son grand-père ne le prend pas encore au sérieux.

— Son grand-père est persuadé qu'il vivra toujours, en quoi il se trompe. Je persiste à croire que, sur une grave question, l'héritier futur pourrait l'influencer, après qu'on l'aurait convaincu lui-même. N'en parlons plus, puisque mon idée ne semble pas vous sourire. Quant à moi, je ne serai pas là pour assister à la suite des négociations. Du moins j'aurai eu le plaisir de faire votre connaissance avant de m'éloigner.

Le Moussu sembla chercher en vain une phrase en réponse à cette formule polie. Son sourire béat faisait bien voir qu'il n'était bon qu'à servir la messe.

Néanmoins, lorsque Edith se trouva seule avec Pierre sur le chemin qui les ramenait au vieux château, elle aborda un sujet qui n'était peut-être pas celui que son compagnon attendait avec impatience.

— Ecoutez-moi, dit-elle. Vous touchez probablement à l'heure où votre rôle de chef d'un peuple va commencer. Tôt ou tard votre pays, si riche dans sa misère, ne pouvait manquer d'attirer l'attention du Nouveau Monde. La proie est trop belle pour n'être pas convoitée. La preuve c'est que le yacht des Colombiens et l'aéroplane du Révérend Galerneau ont abordé vos côtes presque le même jour.

Le Normand leva les yeux avec inquiétude sur le cher visage qu'il n'avait jamais vu aussi sérieux. Edith continua, du même ton précis et mesuré qu'elle aurait eu à la tribune :

— Parlons franchement. Je blâme votre grand-père en quelques-unes de ses idées, mais je l'admire pour son patriotisme farouche. A son âge il se ferait tuer en repoussant une nouvelle invasion étrangère.

— Moi aussi, je me ferais tuer, affirma Pierre, même...

Il resta tremblant et n'osa continuer. Edith Wagstaff qui comprenait sa réticence acheva la phrase :

— ...même s'il fallait combattre les Colombiens. Je vous approuve : que pourrais-je dire de plus? Je pourrais dire... Mais il est trop tôt. D'ailleurs, cette lutte ne me semble pas à craindre. Nous sommes ici plusieurs qui donnerions tout pour l'empêcher, parce qu'agir autrement serait une trahison odieuse. Vous me croyez n'est-ce pas?

Elle tendit la main à Pierre qui la serra, comme il eût serré la main d'un homme, sans parler.

— A l'Abbaye, continua-t-elle, vous accueillez un visiteur dont je ne dirai rien, sauf qu'il se tient dans une ombre suspecte. Seriez-vous assez naïf pour supposer que Le Moussu a fait le voyage dans la seule intention de servir la messe de son oncle? Cette erreur, si elle existe, sera bientôt dissipée.

— Par qui?

— Par lui-même. Tout à l'heure un mot lui a échappé. Les Canadiens offriront d'être *vos protecteurs*. Et, si mon adresse n'a pas été vaine, c'est à vous qu'ils l'offriront, parce qu'ils vous croient plus abordable que votre grand-père. Vous comprendrez alors pourquoi le Révérend Galerneau est venu chez vous. Le seul but de ce long discours est d'ouvrir vos yeux : pesez soigneusement les termes du marché dont vous aurez bientôt connaissance.

— Est-il besoin de dire que vous serez la première?...

— Non, c'est au Duc Rollon qu'il faudra parler sans perdre une seconde. Communiquez-lui d'abord les propositions faites, et attendez sa décision. Détail important : j'ai annoncé notre départ immédiat. Ne faites rien pour me contredire.

— J'admirais votre beauté! Voilà que j'admire encore plus votre sagesse. Vous avoir pour souveraine serait le salut d'un grand empire. Que deviendrai-je quand vous ne serez plus là pour me guider?

— Peut-être que, chez nous, mon aide ne vous sera pas inutile. Je suis votre alliée, mais une alliée qui ne vous demande nul avantage. Faites du bien à ceux qui vous entourent, c'est ma seule condition, et j'ai votre promesse. Pierre, souvenez-vous, comme je me souviendrai.

XXI

Le Révérend Galerneau, en parlant à l'abbé d'un pouvoir en règle donné par le gouvernement canadien, n'avait rien avancé qui ne fût exact. Rentré au couvent, Le Moussu porta ses truites à la cuisine, après quoi il monta chez son oncle qui n'attendait pas si vite du progrès dans les négociations. Un indiscret, en écoutant ce naïf jeune homme était doué de quelque intelligence.

— Les Colombiens vont partir, annonça-t-il. Je le tiens de la meilleure source.

— Vous avez vu Douglas Grant?

— Douglas Grant n'est pas « la meilleure source ». Le véritable chef de leur expédition est maintenant cette jeune fille, que Pierre de Mondeville suit comme un chien. Entre nous, je pense que cette admiration commence à fatiguer la belle, sans compter que les distractions et le luxe de l'Hôtellerie n'ont rien de « fascinant », pour parler la langue de Washington. La demoiselle me fait l'honneur de me conseiller, ou plutôt de vous conseiller par ma bouche. Un peu plus, elle aurait écrit son message, de peur que je m'embrouille. *Beati pauperes spiritu!*

— Au fait! réclama le missionnaire.

— J'y arrive, car je vois le moment venu d'agir

nous-mêmes. L'abbé, sur qui nous comptions, nous lanterne, soit par crainte du vieux forban, soit pour laisser venir les propositions de Washington. Or, savez-vous ce que le député en jupons nous conseille? De nous ouvrir à l'héritier présomptif.

— Peut-être parce qu'elle lui a fait la leçon et, d'avance, l'a tourné contre nous?

— C'est la première idée qui m'est venue. Toutefois, si elle s'intéresse vraiment à lui, ce que je croirais volontiers, elle ne peut manquer de voir que, les Colombiens se retirant, tout l'espoir de ce jeune homme est en nous. Reste à connaître, avant d'aller plus loin, les dispositions de celui-ci. C'est l'affaire d'un entretien de cinq minutes, si je peux le joindre seul.

— D'accord. Mais puisque nos amis déménagent, pourquoi ne pas attendre qu'ils se soient rembarqués.

— Parce que leur présence est un épouvantail qu'il est facile d'agiter devant un diplomate aussi... inachevé que Pierre de Mondeville.

— Mon cher, dit le Révérend Galerneau, suivez votre inspiration. Vous êtes responsable envers notre gouvernement qui vous a donné sa confiance. Quant à moi, j'ai fait de mon mieux pour faciliter votre tâche, sans manquer aux devoirs d'un bon prêtre. Vous jugez bien qu'il me tarde de rentrer dans ma petite maison de Québec. Si j'avais su que nous devions trouver ici les Bénédictins installés, j'aurais regardé à deux fois avant de me laisser convaincre par Elzéar Turcote.

Le Moussu quitta son escabeau et fit un profond salut avec un sourire qu'on appellerait méphistophélique sans la sainteté du personnage.

— Monseigneur oubliera ses fatigues quand il aura quitté sa maison pour un palais épiscopal, dit-il en se retirant.

Le « hasard » d'une rencontre avec Pierre de Mondeville se présenta le jour même, car un Normand averti en vaut deux. Comme l'avait prédit Le Moussu, quelques minutes suffirent pour le renseigner sur les dispositions de l'héritier présomptif, qui confirma la nouvelle du prochain départ des Colombiens.

Trouvant son terrain libre, Le Moussu répéta l'exposé dont le Révérend Galerneau avait eu la primeur. Il loua la sagesse avec laquelle le Duc Rollon avait éventé la ruse de l'empereur Théodore, qui en voulait à son indépendance.

— Mais, continua-t-il, rien ne prouve que les visiteurs suspects s'éloignent sans esprit de retour. C'est ce retour qu'il faut empêcher.

Pierre, qui n'avait garde d'oublier la chère promesse reçue, médita quelques secondes avant de faire cette réponse :

— Vous avez peut-être raison. Maintenant ils connaissent la route.

— Elle peut leur être coupée, si vous désirez qu'elle le soit. Les Canadiens vous considèrent comme leurs ancêtres. Vous protéger est un devoir pour eux, si vous réclamez leur appui.

En voyant les prédictions d'Edith s'accomplir si

promptement, Pierre de Mondeville éprouvait une admiration qui lui ôtait la parole. Trompé par ce silence, l'émissaire d'Elzéar Turcote continua :

— Je devine l'objection que vous allez faire : que dira le Duc Rollon? Mais, mon ami, votre grand-père atteint les limites de l'existence humaine. Il est douteux qu'il soit encore là quand le danger prendra une forme. C'est vous qui devrez y faire face. Donc c'est vous qui devez être armé, ou plutôt protégé. Garanti par nous, aucune tentative ne viendra vous inquiéter.

Pierre ne comprenant pas très bien la signification du mot : « garantir », Le Moussu lui donna quelques lumières en tâchant de se mettre à la portée d'un négociateur peu préparé à son rôle.

— Vous ignorez probablement, dit-il, que, de nos jours, il ne saurait être question d'un appui militaire. Nos traités avec la Colombie s'y opposent. Mais rien ne nous empêche de vous envoyer... mettons une centaine de colons. Ceux-ci, bien entendu, recevraient de vous un monopole qui fermerait la porte aux concurrents quels qu'ils fussent. En retour de votre hospitalité, nos gens vous donneraient mille choses qui vous manquent, à commencer par des armes. Le pays serait bientôt transformé, organisé, et le Duc Rollon aurait pour successeur un véritable duc de Normandie, reconnu comme tel par une grande nation. Cette reconnaissance, d'ailleurs, serait prise par vous sur l'acte, provisoirement secret, soumis à votre signature.

— Mais qui signerait avec moi? demanda Pierre.

— Très noble seigneur, il ne manque plus que votre paragraphe, répondit Le Moussu avec un sourire de courtisan.

Il regarda Pierre dont le visage rayonnait de satisfaction.

Edith allait complimenter son élève! « L'enfant est charmé de son jouet », pensa le Canadien trompé par l'apparence.

L'heure était venue. Il tira un papier de sa poche. Rien n'y manquait en effet; pas même le sceau du premier ministre de Québec. Pierre sembla étonné à cette vue, et, de fait, un sceau d'Etat passait pour la première fois sous ses yeux. Son étonnement fut pris pour de l'hésitation.

— Pourquoi ne consulteriez-vous pas l'Abbaye? proposa Le Moussu qui savait à quoi s'en tenir sur l'avis qui serait donné par les Bénédictins.

— L'idée est bonne, fit Pierre en mettant l'écrit dans sa poche.

Mais ce ne fut pas au monastère qu'il le porta.

Le Duc Rollon était d'une humeur détestable quand son petit-fils pénétra dans son cabinet. On aurait pu croire que le vieillard avait entendu les paroles d'Edith! Tôt ou tard, son pays, « si riche dans sa misère », ne pouvait manquer d'attirer l'attention du Nouveau Monde. Ou plutôt c'était chose faite. Le pauvre homme se reprochait à ce moment la faiblesse qu'il avait eue, cédant à la prière d'Elisabeth, d'ouvrir sa porte aux Colombiens. Mais, l'eût-il tenue fermée, le chemin de la Brèche n'en était pas moins connu. Pourquoi ces visiteurs qu'il

n'avait pas appelés s'attardaient-ils chez lui? Pourquoi toutes ces promenades qui ressemblaient à des reconnaissances en pays ennemi? Et pourquoi ce séjour sans motif du Révérend alors qu'on n'avait pas besoin de lui, encore moins de son benêt de neveu? Et pourquoi, ah! pourquoi cette approche d'autres ennemis implacables : la vieillesse et la mort! Le pauvre homme sentait chaque jour davantage la menace de cette invasion plus fatale que celle des avides humains.

« J'aurai une fin tranquille, songeait le Duc Rollon. Mais, ensuite, quelles tempêtes vont de nouveau s'abattre sur ces malheureux qui naissent et meurent dans la paix autour de moi, depuis cinquante ans? Quels changements subira, cherchera peut-être, mon petit-fils qui n'a pas, comme moi, fait l'apprentissage de la lutte contre les adversaires du dehors et contre ceux de l'intérieur? De quelles mains sera-t-il le jouet inexpérimenté ou l'impuissante victime? »

Mis en présence de Pierre, le Duc Rollon fut frappé de l'expression nouvelle d'énergie et de sagacité qui éclatait sur le visage de son héritier. Sous les mêmes vêtements, il voyait un autre homme.

— Que se passe-t-il? demanda le vieillard.

— Il ne se passe rien encore, dit le confident de Le Moussu. Tout au moins il ne se passera rien sans votre assentiment, puisque nous sommes avertis des projets qui nous concernent.

— Quels sont ces projets?

— Faire du pays normand une colonie canadienne.

— De qui tiens-tu l'avis?

— Des Canadiens eux mêmes. Veuillez lire ce papier.

Une de ces colères violentes qui résultaient de sa nature prit peu à peu possession du vieillard, tandis qu'il étudiait ligne par ligne le document mis sous ses yeux. Son petit fils avait gardé le plus grand calme, si bien qu'on pouvait se méprendre sur ses dispositions.

— « Duc de Normandie! » fulmina le vieillard redevenu jeune encore une fois dans le feu de son emportement. Es-tu un fou que je dois enfermer ou un traître que je dois punir? Ainsi donc voilà le successeur que je laisse après moi!

— Grand-père, fit observer le jeune homme, si j'étais ce que vous dites, j'aurais signé sans vous prévenir. On comptait là-dessus, d'ailleurs.

Détournée de l'innocent, la rage du vieillard retomba sur les vrais coupables. Il s'écria debout comme pour combattre :

— C'est moi qui suis un fou! un malheureux déjà en enfance! Comment ai-je perdu l'esprit au point d'ouvrir ma porte à tous ces vagabonds qui me dupent avec leurs grimaces de comédiens? Ceux-ci m'envoient des colons! « Seulement une centaine! » Cent hommes sachant tout, jetés parmi nos gens qui ne savent rien! Conquête à brève échéance! Et les autres, qui viennent avec des femmes parées à la dernière mode! Que veulent-ils ceux-là? Au moins

avec les Saboteurs, on sait à quoi s'en tenir. On a la ressource de les pendre... Assez! Dehors le Révérend Galerneau! Dehors les Colombiens! Ce soir si c'est possible! Jour de Dieu! Je me demande si je ne vais pas fermer l'Abbaye.

Pierre écoutait en silence, tout déconfit d'avoir outrepassé le but. Retombé sur son siège, haletant, le vieillard tremblait de rage, et son petit-fils craignait de le voir défaillir.

— Grand-père, demanda-t-il enfin, n'êtes-vous pas curieux de savoir comment ce papier a été mis dans mes mains, après une hésitation assez longue, ainsi que vous avez pu voir.

Il raconta en détails sa conversation avec Le Moussu et les savantes manœuvres de sa propre diplomatie. Une heureuse détente se produisit chez le Duc Rollon, qui regarda son héritier avec complaisance.

— Par ma foi! dit-il, je me sens un peu rassuré. Je te savais fort et courageux. Mais je ne t'aurais pas cru de force à rouler un faux imbécile qui trompe tout le monde, à commencer par nos Bénédictins.

— Ce n'est pas moi qu'il faut complimenter, avoua Pierre. Je n'ai fait que suivre les conseils d'une amie dévouée, qui vous respecte et veut votre bien. C'est elle, en vérité, qui a pressenti et découvert la trame, qui m'a enseigné le moyen de la détruire. Ai-je besoin de vous nommer Edith Wagstaff?

Pierre conta les services rendus par la nouvelle Egérie. L'effet sur le vieillard fut immédiat.

— Ah! la chère créature! Je veux la voir et la remercier. Mais, tout d'abord, débarrassons-nous des intrigants. Fais venir le Père Eustache qui leur portera mes ordres. Prépare une escorte pour les ramener demain, au jour naissant, vers leur machine diabolique. On les quittera seulement après qu'ils auront repris le chemin de Québec. Sans le caractère sacré qui protège le Révérend Galerneau!... Et encore, je ne répondrais pas de moi s'il était en ma présence. Assiste au départ. Ensuite tu préviendras cette jeune fille que j'ai hâte de la remercier.

XXII

Les Colombiens terminaient leur repas du soir quand Pierre de Mondeville vint frapper à la porte de l'Hôtellerie. Warren Islington, précisément, achevait une phrase pour s'étonner que cet ami fidèle, comme il l'appelait avec une moquerie déguisée, fût resté invisible pendant vingt-quatre heures. En exprimant cette surprise, il avait regardé Edith Wagstaff qui montrait, par un imperceptible sourire, que l'absence de son « fidèle » n'avait rien d'imprévu et d'inexplicable à ses yeux. Tante Lavinia venait de répondre, avec plus de satisfaction que de regret :

— Il faudra bien, tôt ou tard, apprendre à nous passer de lui.

Pauvre tante Lavinia! Elle s'était réjouie trop tôt! Car Pierre parut au même instant. Il semblait radieux. Trop excité pour dire bonsoir à ses hôtes :

— Je vous apporte des nouvelles, commença-t-il. Demain, à la première heure, Le Moussu et son oncle seront en route pour Québec.

— Est-ce bien sûr? demanda Douglas Grant avec un effort pour rester calme.

— Si vous connaissez mon grand-père, vous devez savoir qu'il ne revient pas facilement sur un ordre sorti de sa bouche.

— La crise a été bien soudaine. Qui l'a amenée?

— Moi, répondit Pierre. Moi en apparence... Mais écoutez l'histoire de mon entretien avec Le Moussu. La crise, comme vous l'appelez, en fut la conséquence.

Il répéta la narration qui avait failli faire étouffer de rage le maître de la Brèche. Warren Islington, toujours porté à l'ironie, le contemplait avec une stupéfaction qui n'avait rien de flatteur.

— Ne vous gênez pas pour exprimer votre pensée, continua le Normand. Vous me jugiez incapable d'une telle habileté ? Le Moussu partageait cette opinion trop naturelle, et c'est ce qui l'a perdu. Quant à grand-père, il est tombé de son haut. Mais je n'ai jamais gardé ce qui appartient à une autre personne, même l'honneur d'un succès. Le Duc Rollon est prévenu que cet honneur appartient à miss Wagstaff.

— Voilà un brave jeune homme! s'écria le père de l'héroïne, tout charmé. Je disais l'autre jour qu'il est arrivé à des femmes d'être plus fortes que les moines. Contez-nous le rôle joué par ma fille dans l'occasion.

— Elle a deviné le personnage de Le Moussu, qui est, en réalité, l'ambassadeur du gouvernement canadien auprès de nous. L'ayant deviné, elle a prévu point par point le moyen de démasquer cet homme dont l'intelligence est vingt fois supérieure à la mienne. Elle m'a fait la leçon : je l'ai apprise par cœur; je l'ai répétée, l'heure venue, comme un écolier docile. Tous les événements se sont déroulés

selon son attente. Et grand-père viendra la remercier demain. Puisse le repos de la nuit calmer son extrême agitation! Je n'ai plus rien à vous dire, et je m'excuse de vous avoir dérangés à cette heure tardive. Mais j'étais si heureux!

— Je le suis autant que vous, déclara Edith.

Elle avait pris la main de Pierre et la garda quelques secondes, semblant réfléchir.

— Je ne veux pas dit-elle, que le Duc Rollon augmente sa fatigue en venant me voir. J'irai le trouver. Voyez quelle heure lui convient pour cette visite.

Restés seuls, on devine que les Colombiens n'avaient pas envie de dormir, chacun pour des motifs différents.

— Je me lèverai de bonne heure, annonça Warren Islington, afin de souhaiter bon voyage à ce cafard de Le Moussu.

— J'enverrai un marconigramme à Washington, fit Douglas en se frottant les mains. Chère miss Wagstaff, n'était-ce pas une idée lumineuse que de vous amener? Le Duc Rollon est dans vos mains. Que peut-il vous refuser, désormais?

— Qui vivra verra, dit gravement la jeune fille en se retirant, suivie de sa tante, qui semblait être la moins heureuse de la réunion.

— Vous devez être fier d'une telle fille, proclama Douglas Grant en serrant la main d'Henry Wagstaff. Si jamais l'Empereur met un portefeuille en des mains féminines — tout est possible de nos jours — on la verra succéder à son oncle.

— Je n'approuve pas l'entrée des femmes dans la direction de la politique, répondit l'historien. Une fois de plus, j'éprouve un regret : c'est que... ma fille ne soit pas un fils.

— Oui, c'est un malheur, approuvèrent les deux jeunes gens avec plus de conviction que de galanterie.

Le lendemain dans la matinée, Pierre apporta les dernières nouvelles. Les Canadiens étaient partis; son grand-père allait mieux. Il attendait miss Wagstaff.

Celle-ci était déjà prête pour l'entrevue. Sa tante avait remarqué le soin qu'elle avait pris de s'habiller de laine sombre et d'écarter de sa toilette les détails qui pouvaient lui donner un air d'élégance étrangère.

— Tu veux faire ta cour au Duc Rollon, avait observé miss Cornell, tandis que les membres de l'expédition étaient réunis pour le premier déjeuner.

Et Douglas, prenant le parti de la jeune fille, avait ajouté en riant :

— Le *Terrapine* va démarrer avec une cargaison complète de vieux rails.

Edith quitta l'Hôtellerie, escortée de Pierre. Sur l'Esplanade, encombrée de monde suivant l'habitude, il ne leur était pas facile de causer tranquillement.

— S'il faut l'avouer, dit la jeune fille, la visite que je vais faire me cause une terreur véritable. Pour me donner du courage, prenons le temps d'une promenade hors du château, sur le joli chemin qui descend à la rivière.

Son compagnon ne se fit pas prier; mais il demanda en souriant :

— Craignez-vous que grand-père vous traite comme il vient de traiter les Canadiens?

— Qui sait? répondit-elle avec un sérieux qui étonna Pierre.

Il continua cependant sur le même ton de plaisanterie :

— J'aurais peur en effet, si j'étais à votre place; j'aurais peur d'être retenue ici malgré moi. Vous vous êtes montrée indispensable... Hélas! vous l'êtes, ajouta-t-il avec une expression de visage différente... Je ne suis rien, je ne puis rien sans vous; et grand-père en est convaincu. Il vous dira sa gratitude et son admiration.

— Je n'en doute pas. Cependant vous ferez bien de ne pas lui apprendre que vous m'aimez. Car vous savez bien qu'il me chasserait, alors.

— Si l'aveu de mon amour ne devait me coûter que la vie, je n'hésiterais pas devant une épée nue. Mais je serais lâche, plutôt que de raccourcir d'un jour votre présence.

— Comme vous m'aimez! soupira-t-elle en courbant la tête.

— Regrettez-vous de me l'avoir permis?

— Non, je suis fière, je suis heureuse d'avoir éprouvé ce que peut être l'amour d'un homme. Si, pour le connaître, j'avais dû franchir vingt fois l'Océan, je ne trouverais pas que le voyage a été trop long.

— Pour m'oublier, il suffira de la traversée que vous allez faire.

— On n'oublie pas de tels souvenirs. Faut-il vous répéter ma promesse?

Il baisa la main d'Edith et la garda pressée dans la sienne. Sans parler, ils marchèrent lentement. L'ombre de la muraille naturelle leur donna bientôt une fraîcheur délicieuse. Un bloc détaché leur offrit un banc où ils prirent place côte à côte. La musique très douce du ruisseau venant d'en bas, semblait leur dire : « L'orchestre vous accompagne : chantez maintenant ! »

— Autrefois, chanta la voix féminine, avant l'âge tout à fait sérieux, je lisais des contes que je considérais comme fantastiques. Là, haussant parfois les épaules, je voyais des hommes quitter leur pays, leur famille, leur carrière, pour suivre au bout du monde la femme aimée.

Pierre songea un instant, puis il répondit :

— C'est tellement simple!

— Feriez-vous comme eux? demanda-t-elle, les yeux fixés sur ceux de Pierre.

Il ne put répondre immédiatement. Sa large poitrine se gonfla, puis retomba, tandis qu'il regardait la cime des arbres. Par l'expression intrépide de son visage, il ressemblait au patient qui offre au couteau du chirurgien un membre condamné. Enfin il parla :

— Qui étaient ces hommes? Des fils d'empereur ou de roi? Plût au Ciel que je fusse seulement cela! S'il ne s'agissait que de céder la couronne à un autre héritier, je partirais avec vous... Non, hélas! Pas *avec vous*, car je suis d'un monde inférieur. Je vous demanderais une place dans votre équipage. Arrivé en Colombie, vous me feriez donner d'autres vêtements et, peu à peu, les serviteurs de votre père se moqueraient moins du nouveau camarade, pauvre ignorant ramené pour montrer l'échantillon curieux d'une race déchue. Mais je suis tout à la fois très inférieur à un enfant de votre peuple et chargé d'une tâche plus lourde que si j'étais un fils de roi. Vous me l'avez déclaré vous-même.

On aurait pu croire qu'Edith n'avait pas entendu ces dernières paroles. Elle continua :

— Si vous veniez dans mon pays, quelques semaines feraient de vous l'homme le plus admiré de notre capitale. L'Empereur voudrait vous voir. Il vous donnerait une place à la Cour, des honneurs, un titre.

— Duc de Normandie, comme les Canadiens me l'ont offert!

— Les plus belles jeunes filles poursuivraient de leurs attentions le fameux Pierre de Mondeville. Vous n'aurez qu'à choisir entre toutes.

— Entre toutes, sauf une seule! dit-il en accordant un sourire triste à ce jeu d'imagination.

Edith ne souriait plus. Une expression de solennité passa sur son visage. Puis après un moment de silence :

— Entre *toutes!* répéta-t-elle d'une voix profonde.

Pierre sembla près de céder à un mouvement impétueux. Mais ses bras ouverts à moitié retombèrent inertes.

— Pourquoi, demanda-t-il, me briser par cette tentation? Là-bas, auprès de vous, pensant à l'agonie désespérée de mon grand-père, à l'agonie morale de tous ces gens replongés dans la mort par mon absence, comment pourrais-je être heureux, vous rendre heureuse?

— Le Père Eustache vous remplacerait. J'ai vu son œuvre. Il accomplit des miracles!

— Le Père Eustache, moi parti, n'empêcherait pas les Canadiens de revenir — eux ou d'autres. Dans sa tombe, le Duc Rollon nous maudirait.

— Il ne faut pas qu'il nous maudisse. Mais que ferez-vous quand il aura quitté ce monde?

— Je ferai mon devoir. Un prophète seul pourrait dire ce que sera ce devoir. Les ténèbres vont se refermer. En sortirons-nous quelque jour? Après moi, qui continuera d'accomplir la tâche, plus lourde qu'aucune de celles qui ont jamais pesé sur les épaules d'un homme?

— Vos... successeurs.

— D'où viendront-ils? Vous n'oseriez, sans rire, me conseiller de choisir une compagne parmi les infortunées créatures que nous rencontrons dans nos promenades!

— Non, Pierre. Je ne vous donnerai pas ce conseil... Mais l'heure passe, et votre grand-père m'attend. Menez-moi près de lui, et faites en sorte que votre sœur Elisabeth assiste à l'entretien. Vous nous laisserez seuls. Moi aussi je tâcherai d'accomplir mon devoir — pas beaucoup plus facile que le vôtre à certains points de vue. Allons, mon ami!

XXIII

— Quittons-nous maintenant, commanda Edith quand ils eurent franchi l'entrée de la vieille demeure. Tenez-vous à portée. Il est possible que votre grand-père vous fasse appeler. Ou bien c'est moi qui voudrai vous voir afin de vous dire adieu. L'entretien peut être long; il peut durer quelques minutes... Me voilà de nouveau tremblante. Où est Elisabeth?

— Probablement à la chapelle : c'est son heure. Dois-je m'informer?

— Non; j'irai moi-même, car je n'ai jamais eu plus besoin de prier depuis que je suis au monde. L'instant est venu, où des miracles sont nécessaires.

Elle se dirigea vers l'oratoire qui s'ouvrait directement sur l'Esplanade. C'était l'étroit sanctuaire où les seigneurs d'autrefois accomplissaient leurs dévotions. Jusqu'à la naissance de la voûte on y retrouvait l'architecture gothique des colonnettes et des chapiteaux. Mais, au moment du sac et de l'incendie, la partie supérieure s'était effondrée, et des planches grossières remplaçaient les nervures des ogives. Tout vestige du mobilier sacré et de la décoration primitive avait disparu. Un autel et un tabernacle rustique, surmontés d'un crucifix échappé au désastre, servaient à la célébration des

saints mystères. En face d'une enluminure pitoyable, ayant la prétention d'être l'image de la Vierge, un vieux drapeau français, déchiré et couvert de taches glorieuses, disait la bravoure des derniers soldats tombés dans ce lieu. Toutefois aucune cathédrale, dans la splendeur des vitraux d'azur et des lampes d'or, n'avait abrité de prière plus fervente que celle de l'humble chrétienne déjà prosternée dans ce pauvre réduit.

S'agenouillant sans bruit à côté d'Elisabeth, son amie lui toucha doucement l'épaule.

— Priez pour moi, dit-elle. Priez comme si j'étais en danger de mort.

A ces mots, la petite-fille du Duc Rollon tourna vers Edith un visage bouleversé. Celle-ci répéta, très calme :

— Prions ensemble; et vous viendrez avec moi. J'ai besoin de votre aide.

Les deux jeunes filles s'unirent dans une invocation ardente et muette. Puis, s'étant signées, elles quittèrent l'édicule par la porte intérieure.

— Embrassez-moi, demanda Edith. J'ai votre affection, n'est-ce pas?

Elisabeth répondit, une flamme brillant dans ses yeux sincères :

— Dès la première minute, je vous ai aimée autant qu'une sœur. Mais grand Dieu! que se passe-t-il?

— Vous le saurez bientôt. Ma vie tout entière va se décider en quelques instants. Ne soyez donc pas étonnée de me voir tremblante.

La vierge normande leva sur son amie un regard où se lisait la paix suprême de ceux qui ne cherchent plus leur bonheur ici-bas.

— Ma vie tout entière est déjà décidée, répondit-elle. Mais il m'a fallu plus que quelques instants pour renoncer au monde, même à *notre monde* si peu séduisant.

— C'était cependant plus facile que d'abandonner... Mais votre grand-père m'attend. Accompagnez-moi chez lui, *ma sœur!*

Prévenu par Pierre de la visite qu'il allait recevoir, le Duc Rollon s'étonnait déjà du retard survenu.

En voyant paraître Edith, il s'avança vers elle les bras ouverts :

— Permettez qu'un vieillard embrasse la bienfaitrice de tous les siens.

Edith se déroba doucement à la paternelle caresse.

— Tout à l'heure, dit-elle, si vous voulez encore m'embrasser, vous ferez de moi la plus heureuse des femmes.

— Bien! consentit le vieux chef. Réglons d'abord nos comptes. Hélas! Je vous dois beaucoup et ne peux rien vous donner. Que vous manque-t-il? Avec tant d'autres dons, vous avez reçu de Dieu la plus magnifique intelligence. Par elle, vous avez sauvé mes derniers jours de la suprême défaite.

— N'êtes-vous pas quelque peu injuste pour votre petit-fils?

— Pierre est ma seule joie. Le courage, l'amour

de la patrie, le mépris de la mort, je lui ai transmis ces traditions de la vieille France. Mais je viens de voir qu'un cœur intrépide et un bras fort ne suffiront pas à nous protéger contre la ruse. Vous l'avez fait hier...

— Je le ferai encore demain. Vos craintes sont les miennes. Cependant craindre n'est pas tout. J'ai beaucoup parlé d'espérance à Pierre, pendant ces derniers jours.

— Quelle espérance? L'arrivée d'un maître venu de l'Occident? Ou bien la semence maudite germant de nouveau, l'étincelle dévastatrice rallumée?

— Duc Rollon, soyez certain qu'il faudra choisir. La nuit donne le repos après le désastre; mais qui peut empêcher le soleil de se lever sur de nouveaux devoirs?

— Notre nuit a été longue — et si calme! Le soleil nous oubliera peut-être. Jeune fille, pourquoi êtes-vous venue?

— Je croyais être venue poussée par un caprice d'enfant. Mais des voix inconnues me parlent depuis que mes pieds foulent votre terre généreuse. Duc Rollon, je sais maintenant. Je suis venue vous dire : la France n'est pas morte! Il faut qu'elle retrouve son rang parmi les nations, à la tête de l'Europe régénérée par elle. A vous appartient l'honneur d'avoir commencé l'œuvre dans ce petit morceau de France où je trouvais tout à l'heure, conservés par vous, Dieu et le drapeau!

Déjà, incapable de contenir ses sentiments, Elisabeth embrassait Edith. Quant au vieillard, les

mains posées sur son fauteuil, le corps penché en avant, il contemplait cette jeune héroïne surgie tout à coup, et sa bouche tremblait d'émotion.

— Ma parole! dit-il enfin, vous me faites songer à notre sainte Jeanne d'Arc. Savez-vous son histoire?

— Je la sais, et que le Ciel me garde d'accepter pour moi la comparaison, ni de vous comparer au roi sans énergie qu'elle venait secourir!

— Pauvre énergie, que la mienne! J'ai passé quatre-vingts ans!

— Votre successeur est plein de force.

— A-t-il une armée, des généraux, un peuple? Et vous, fille d'une terre lointaine, resterez-vous pour combattre avec lui jusqu'à la mort?

Edith se leva et, baissant la tête :

— C'est mon vœu le plus cher, prononça-t-elle d'une voix très douce.

Le Duc Rollon entendit les paroles, mais n'en comprit pas le sens réel. Depuis quelques instants, la conversation avait pris un tour permettant de croire à une métaphore échappée à l'enthousiasme. Il voulut revenir au langage plus sain de la raison :

— Chère enfant, Jeanne d'Arc était Française.

— Il dépend de vous que je le sois...

Sentant qu'elle ne pourrait en dire davantage, Edith leva les yeux sur Elisabeth. Comprenant l'appel silencieux, celle-ci s'approcha du vieillard, afin qu'il pût entendre ces mots murmurés presque à voix basse :

— Edith Wagstaff est aimée de Pierre.

Tout changea subitement à cette révélation. Le chef de famille quitta son fauteuil comme pour fuir le voisinage d'Edith. On put croire un instant qu'il allait prononcer l'anathème sur l'étrangère, après l'avoir bénie avec tant d'effusion. Il s'écria en agitant ses mains levées :

— Ah! je suis un misérable sot tombé en enfance! Comment, dès le premier regard jeté sur cette tentatrice, n'ai-je pas prévu?... Comment ai-je oublié que la folie et la jeunesse marchent ensemble? Je l'ai su, pourtant!

Les deux jeunes filles, muettes de terreur, s'étaient enlacées comme pour faire tête à l'orage. Mais déjà le désespoir succédait à la colère dans l'âme du vieux chef.

— Qu'allons-nous devenir, maintenant? Pauvre Pierre, mon espoir, mon appui, le voilà condamné à la souffrance pour toute sa vie, peut-être!

— Et moi? soupira Edith pour toute réponse.

Mieux qu'un long discours, son visage navré, ses yeux pleins de larmes disaient le secret de son cœur. Le Duc Rollon ne pouvait manquer de le lire; mais il était trop absorbé par son chagrin pour penser au chagrin de cette étrangère.

— Vous ? répliqua-t-il. Devrai-je aussi m'apitoyer sur votre sort, belle curieuse qu'attire un instant l'objet nouveau rencontré en route? Qu'est-il pour vous, ce jeune homme vêtu comme un de vos pauvres, ignorant comme un de vos bergers? Ne profanez pas un mot sublime que vous ne pouvez comprendre!

— Je le comprends depuis que j'ai vu Pierre. Nul être humain n'approche de lui!

Ces mots, au lieu de toucher le vieillard, poussèrent au comble son exaspération. Il gronda cette moquerie dans un ricanement sauvage :

— Eh bien! puisque vous l'aimez et puisqu'il vous aime, je vous le donne. Emmenez-le!

Humble pour elle-même, fière pour l'élu de son cœur, Edith jeta ces mots, la tête levée :

— Je lui ai offert de l'emmener : il refuse, parce que son devoir le retint près de vous, et près de son peuple.

— Et s'il avait accepté?

— Il aurait perdu toute mon estime.

Le Duc Rollon s'approcha d'Edith et, mettant les mains sur ses épaules, parut l'étudier ainsi qu'un objet d'espèce nouvelle.

— Ayez pitié de moi, dit-il. Ma raison n'est pas très forte en ce moment. Comment pourrais-je croire de telles choses?

De nouveau Elisabeth fit entendre sa voix douce et profonde :

— Grand-père, si vous les connaissiez tous les deux comme je les connais, ces choses vous sembleraient toutes simples.

L'aïeul désarmé se tourna vers Elisabeth :

— Mademoiselle, je vous prie de me pardonner, et je vous adresse une autre prière : partez le plus tôt qu'il se pourra. C'est la plus grande preuve d'affection qu'un pauvre enfant voué au malheur puisse recevoir de vous.

— Non, répondit l'amoureuse vaillante. Il peut en recevoir une plus forte.

— Que voulez-vous dire?

— Je n'attends que votre permission et celle de mon père pour partager ses devoirs et être sa femme.

— Jamais, moi vivant!

— Alors, lui et moi vivrons et mourrons dans la solitude, éloignés l'un de l'autre. Le mot que je viens d'entendre nous sépare pour cette vie. J'en fais le serment. Duc Rollon, descendez en paix dans la tombe. Votre fils n'est pas de ceux qui, pour lui désobéir, attendent que leur père ait fermé les yeux.

— Ne prenez pas la peine de me rassurer : je connais mon fils. D'ailleurs, si dure que soit son épreuve, je souris en la comparant aux catastrophes que j'ai connues. Pierre suivra sa destinée comme j'ai suivi la mienne. Que lui apporteriez-vous! La soie pour les habits? La délicatesse pour la table? Le vin qui enivre? La Science qui empoisonne, qui détruit et qui tue? Allez, jeune fille! Chez nous, il n'y a plus rien à détruire, et pas beaucoup à tuer !

— Non, hélas! Mais il y a tout à réédifier, dans les choses et dans les âmes. Ce que vous m'empêchez de faire par l'amour, d'autres le feront par la force. Vous avez, ce matin, débarrassé votre maison d'un envahisseur. Je prendrai la même route. Mais des voyageurs moins dociles vous visiteront, et je ne serai plus là pour leur fermer votre porte. Ecoutez

ma prophétie : un jour vous aurez du chagrin de m'avoir laissée partir.

— On m'avait bien dit que vous étiez éloquente! soupira le vieillard.

— Jamais plus je n'aurai la même éloquence : j'ai plaidé pour mon bonheur et pour ma vie... et j'ai perdu ma cause!

Elle s'apprêtait à sortir. Elisabeth le retint par les plis de sa robe, sans pouvoir parler, car des sanglots contenus fermaient ses lèvres. Le vieillard tomba sur un siège, la tête dans ses mains.

— Ne voyez-vous pas, dit-il après un moment de silence, que vous me maudiriez un jour si je vous mettais d'accomplir un acte de folie généreuse? Votre pays n'aurait qu'une voix pour la condamner.

— Mon pays serait celui de Pierre.

De nouveau le Duc Rollon se tut et médita.

Puis Elisabeth reçut cet ordre :

— Va chercher ton frère.

Quand le jeune homme entra, presque aussitôt :

— Mets-toi à genoux devant cette femme, commanda son aïeul.

Pierre en était encore aux affaires Le Moussu. Il obéit, souriant, car il songeait : « Le commandement vient un peu tard! »

— Sais-tu ce qu'elle vient de faire? demanda le Duc Rollon.

— Je le sais mieux que personne : tout à l'heure, j'assistais au départ des Canadiens.

— Qui pense encore à eux? Mon enfant, cette fille du plus beau pays du monde — puisque la France n'est plus là — consent à partager notre misère et à devenir ta femme!

— Je connais si bien la bonté de son cœur que même cela ne peut plus m'étonner, soupira Pierre, cependant prêt à défaillir sous le coup de la surprise.

Toujours à genoux, il garda un instant la main sur ses yeux; puis il se releva, et l'on entendit ces paroles prononcées d'une voix forte :

— Mais il y a des sacrifices qu'un homme doit refuser.

— C'est ce que je fais depuis une heure, dit le vieillard. J'avoue qu'elle m'a presque vaincu. Toi, ne perds pas la tête : le dernier mot n'est pas prononcé. Miss Wagstaff n'a pas consulté son père. Si celui-là consent, c'est qu'il n'y a plus rien d'impossible en ce monde.

— Non, rien d'impossible devant la foi et l'amour, affirma la jeune Colombienne. Laissez-moi me retirer. C'est l'heure de la dernière bataille, mais non de la plus dure — sauf pour ma tendresse filiale.

— Encore un mot, interposa le Duc Rollon. Quoi qu'il arrive, l'épreuve du temps est nécessaire. Donc, chère enfant, vous allez regagner votre pays et méditer sur une si étrange détermination. Séparons-nous et attendons la suite des choses, selon la volonté de Dieu!

— Maintenant nous pouvons nous embrasser, fit

Edith en offrant sa joue aux lèvres du vieux chef.

Elle sortit, laissant l'aïeul entre ses deux petits-enfants qui, effrayés de sa pâleur, oubliaient tout pour l'entourer de leurs soins.

XXIV

Henry Wagstaff, ainsi qu'ont pu le voir ceux qui l'ont observé jusqu'ici, n'était pas un homme ordinaire. Arraché, pour ainsi dire, à son époque par les études qui l'avaient passionné dès sa jeunesse, il avait toujours vécu en contact avec les péripéties les plus étonnantes de l'Histoire. Il avait embrassé, d'un coup d'œil clair, les vicissitudes lamentables ou glorieuses qui avaient marqué le chemin parcouru par les peuples, de leur naissance à leur mort.

Une chose l'avait constamment frappé : le rôle joué par un homme, quelquefois par une femme, dont le génie merveilleux, l'abnégation sublime, ou même les fautes produisaient des résultats que la sagesse la plus extraordinaire n'aurait pu prédire.

Sans ambition pour lui-même, il avait d'abord éprouvé de l'inquiétude en voyant sa fille engagée dans une carrière jusque-là fermée à l'activité féminine. Mais il s'était résigné, depuis qu'il avait pu mesurer l'étendue de cette rare intelligence. D'ailleurs, le calme présent de la monarchie colombienne ne semblait pas réserver un rôle marquant à sa chère politicienne, comme il l'appelait. Sans regretter qu'il en fût ainsi, il songeait que, placée dans

certaines circonstances, elle eût étonné bien des gens.

Depuis qu'il avait quitté la Colombie, où rien ne manquait, pour un pays où tout était à refaire, les méditations de son âme profonde avaient entraîné Henry Wagstaff beaucoup plus loin qu'il ne l'avait laissé voir dans ses entretiens. Peu de jours lui avaient suffi à discerner le rôle que le génie d'une femme pouvait jouer à la Brèche, rôle d'un intérêt considérable pour le présent, d'une importance historique peut-être pour les résultats futurs.

Donner à croire un instant qu'il avait désiré ce rôle pour Edith serait méconnaître l'affection tendre qui l'unissait à sa fille. Mais le choc attendu par celle-ci quand elle se présenta devant son père, toute frémissante encore de l'entretien à peine achevé, fut adouci par les réflexions des heures précédentes. Le philosophe écouta en silence les révélations qui jetaient dans l'âme du père un trouble facile à comprendre. Quand sa fille raconta qu'elle avait été comparée à Jeanne d'Arc, il eut un triste sourire.

— Pauvre Duc Rollon! soupira-t-il. Que ferait Jeanne d'Arc en face du néant? Si l'on veut comparer, c'est une Catherine de Russie, avec du sens moral, que ce pays réclame à l'heure présente. Je me demande si tu mesures la tâche qui serait la tienne. Elle m'effraye tellement que cette inquiétude passe dans mon cœur avant tout le reste.

— Connaissez-vous Pierre? demanda la jeune fille avec l'orgueil d'une amante.

— De lui je ne sais guère qu'une chose facile à voir : il te considère comme une créature omnipotente et infaillible. Mais ta responsabilité n'en serait pas plus écrasante. Avant d'aborder l'œuvre elle-même, tu aurais à faire l'éducation d'un enfant!

Edith ne sut que répondre. Ce n'est pas sur ce terrain qu'elle s'attendait à combattre. Au lieu d'en appeler à son cœur, le père en appelait à la raison. Mais l'attaque prévue allait venir. Sur le visage éclairé par l'intelligence une ombre s'étendait peu à peu, et cette plainte sortit des lèvres du pauvre Henry Wagstaff :

— Nous sommes d'aveugles jouets dans les mains de la Destinée. Un soir, dans un cercle d'amis, quelqu'un parle du vieux fer qu'on peut rajeunir. Et ces mots jetés à la légère dans la conversation me coûtent peut-être ma fille!

Edith le serrait dans ses bras. Ce fut une étreinte longue et sans paroles; mais bientôt le père prudent recouvra la voix :

— Fais attention que j'ai dit : *peut-être*. Si jamais un projet de mariage a nécessité le temps de la réflexion!... Tout d'abord, nous allons retourner en Colombie.

Edith soupira :

— C'est la volonté du grand-père. Il faut bien avouer que le projet lui cause, comme à vous, plus de frayeur que d'enthousiasme.

— Le contraire m'eût étonné de sa part. Cependant il comprendra qu'il doit venir me demander ta main pour son petit-fils. Alors, nous prendrons congé, laissant la réponse incertaine. A l'exception de ta tante, nul n'aura connaissance du secret que nous emportons. Pauvre Lavinia! Quel choc pour elle!

Mais, de ce côté encore, si la consternation fut grande, la surprise fut médiocre. La seule réponse de miss Cornell fut un déluge de larmes. Son beau-frère annonça, pour la consoler :

— Nous l'emmenons avec nous. La dernière parole n'est pas dite.

Elle fit cette réponse qui eût satisfait Corneille :

— Ah ! j'ai vu leurs yeux quand ils sont ensemble!

— Edith elle-même reconnaît qu'il y a de grands obstacles.

— Des obstacles? Pauvre homme! Chimène a épousé Rodrigue, qui l'avait rendue orpheline. Pierre ne vous a pas tué, que je sache!

Les pleurs coulèrent de nouveau et, pour la première fois, tante Lavinia, désemparée, ne put assister au repas de midi.

Depuis près d'une heure, dans la salle à manger, Douglas Grant et Warrant Islington se demandaient la cause d'un retard insolite.

Henry Wagstaff saisit l'occasion pour réclamer le départ qu'il avait combattu précédemment.

— La santé de ma sœur m'inquiète, annonça-t-il. Prolonger notre séjour serait inhumain outre que c'est inutile.

Sans trahir leur pensée, les deux jeunes gens conservèrent quelques doutes quant à la réalité du motif. Sur le visage d'Edith on lisait une impression qui n'était pas l'inquiétude ressentie pour une malade, d'ailleurs en parfaite santé une heure plus tôt. Peu après la fin du repas, on vit paraître le Duc Rollon, fort ébranlé lui-même. Edith s'éclipsa pour aller soigner sa tante. Douglas et Warren, sans qu'on les retînt, allèrent fumer leurs pipes sur l'Esplanade. Leur conversation peut se résumer par cette dernière phrase, sortie de la bouche de l'explorateur :

— Non, mon cher, ne vous hâtez pas de dire que ce voyage fut inutile. Nous saurons la vérité un jour. Il est possible que nous ayons fait pour la bonne renommée de notre pays beaucoup plus que nous n'attendions. Dans une occasion de ma vie j'ai trop bavardé. Cette fois-ci, n'est-ce pas, nous devrons nous taire ?

— Il y a des choses qu'on n'a pas besoin de recommander à un gentleman, répondit Warren Islington.

Pendant ce temps-là, resté seul avec Henry Wagstaff, le Duc Rollon débutait par ces mots :

— Votre fille vous a-t-elle parlé?

Le père d'Edith n'eut pas de peine à comprendre que, dans l'état des choses, la conversation la plus courte serait la meilleure. Il répondit :

— Je connais le désir de nos enfants. Mais nous ne sommes plus des enfants; ni vous ni moi. Pour tous deux, la seule idée de ce mariage est boule-

versante. Votre sagesse, m'a-t-on dit, réclame le temps nécessaire pour la méditer. C'est une précaution que j'aurais exigée moi-même. Donc le moment est venu de nous séparer, pour quelques mois ou pour toujours, selon que Dieu en décidera.

— Vous n'opposez pas un refus formel? demanda l'aïeul de Pierre, laissant voir ce qu'il avait espéré au fond.

— J'estime que je n'en ai pas le droit, par la raison même que ma fille porte en elle les qualités nécessaires à l'instrument d'une régénération.

— Ah! voilà un mot qui me fait trembler!

— Je sais quelles sont vos craintes. Nul moins qu'un homme sachant votre histoire ne peut en être étonné. Sur ce point, permettez que je vous rassure. L'œuvre de votre successeur doit débuter avec une réserve sage et lente. On jette à bas la maison chancelante, en voulant la réparer trop vite. Si ma fille doit coopérer à cette lourde tâche, elle y sera préparée par mes conseils. J'ajoute que son premier pas dans cette voie sera d'apporter quelques pierres au nouvel édifice des vieilles gloires françaises. Elle viendra à vous non avec un *traité* — comme l'ont fait les Canadiens — mais avec une parole impériale ôtant toute inquiétude pour votre indépendance. N'oubliez pas que l'oncle d'Edith est le chef de notre gouvernement.

Le Duc Rollon tendit la main à son interlocuteur :

— Je ne connais pas l'oncle; mais je connais le

père. Il me reste à savoir comment je serai informé de votre décision définitive.

— J'y ai pensé. L'Océan — et c'est ma consolation — peut se traverser en trois jours. Douglas Grant fera le voyage, simple promenade pour lui. Il vous dira nos décisions et s'informera des vôtres. En attendant, je m'engage au secret, sauf envers ma sœur.

— Et moi de même, sauf envers Elisabeth. Quand désirez-vous partir?

— Demain, s'il vous plaît. Certaines situations ne peuvent se prolonger. Quoi qu'il arrive, si j'ai le temps d'ajouter un volume à beaucoup d'autres, le Rollon du dixième siècle et celui du vingt et unième côte à côte dans l'Histoire.

— Le premier a fait la Normandie!

— Le second aura aidé à refaire la France!

Tel fut l'adieu ou plutôt l'au revoir de deux hommes si bien faits pour se comprendre.

Pendant ce temps-là, Douglas Grant et Warren Islington continuaient à échanger leurs impressions, très différentes des rêves enthousiastes qui les berçaient au moment du départ.

— Enfin, conclut le jeune savant, si vous désirez m'être agréable, ne m'emmenez pas avec vous quand vous irez rendre compte à Sa Majesté du résultat de notre expédition.

— Soyez tranquille, répondit l'explorateur. Je prierai Henry Wagstaff de vous remplacer. Quand l'Empereur m'aura grondé suffisamment je les laisserai ensemble, et j'imagine que Théodore entendra

des choses qui lui feront moins regretter la vieille ferraille.

— Ainsi soit-il! Ce serait curieux si nous faisions voir à Elzéar Turcote que, dans certains cas, une jeune fille peut faire plus qu'un vieux chanoine pour l'honneur de son pays.

— Et pour le salut d'un autre. Nous serons morts depuis longtemps quand s'écrira le dernier chapitre de cette histoire. Mais nous aurons contribué à écrire le premier.

Edith voulut prendre congé de Pierre dans la pauvre chapelle, en attendant qu'elle vînt s'y unir à lui pour toujours.

Ils s'y rencontrèrent le soir, sans autre témoin que « leur sœur » Elisabeth. Tous trois prièrent longtemps, puis celle qui allait s'éloigner, tenant le petit-fils du Duc Rollon par la main, s'avança vers l'autel à peine éclairé.

— Vous croyez en Dieu? dit-elle. Immédiatement après cette foi auguste, je veux vous en laisser une autre.

— J'ai foi en vous plus qu'en aucune chose d'ici-bas, répondit le jeune homme. Ce que vous promettez est aussi certain que toute vérité humaine.

— En présence de la chère Elisabeth, dans ce lieu où réside la suprême Majesté, je promets d'être à vous si la volonté du Ciel ne m'en empêche, ou de n'être à personne.

— *Amen!* répondit Pierre; je fais le même serment. Tâchez de revenir bientôt, car j'aurai besoin de toutes mes forces pour vous attendre.

— Je travaillerai sans relâche pour que l'attente ne soit pas longue. Ayez confiance. Chaque fois que vous rentrerez dans cette chapelle, pensez à moi en regardant le drapeau qui, un jour, sera le nôtre.

Elle baisa les plis glorieux, puis offrit aux lèvres de Pierre son front dont elle s'efforçait en vain d'écarter la tristesse.

— Voilà, dit-elle en souriant, le dernier baiser d'Edith Wagstaff. Le prochain vous sera donné par... Edith de Mondeville. Quittons-nous maintenant. Notre sœur m'accompagnera jusqu'à l'Hôtellerie.

Les deux jeunes filles, se tenant par la taille, firent quelques pas en silence.

— Avec quel courage vous accomplissez votre sacrifice! dit enfin Elisabeth.

— N'attendez-vous pas avec impatience l'heure de faire le vôtre?

— Oui, chère. Mais quelle différence! Vous quitterez tout pour un homme; je quitterai bien peu de chose... pour Dieu. Hélas! mon désir sera-t-il jamais exaucé?

Comme si elle n'avait pas entendu cette plainte de l'autre fiancée, Edith Wagstaff changea de conversation :

— Chère Elisabeth, il faudra me rendre un service. Quand Douglas Grant arrivera, bientôt, pour dire que tout est décidé et que je vais revenir, donnez-lui la liste des cadeaux que je dois apporter pour les membres de ma nouvelle famille. Ah! quelle

longue liste! Comment pourrais-je m'en tirer sans vous?

— Gros travail en effet : Pierre m'aidera.

—J'y compte bien. Mais, en ce qui vous concerne, je sais déjà quel cadeau je vais choisir.

— C'est pourtant le plus difficile. Ni or, ni argent, ni pierres précieuses pour une future nonne.

— Soyez tranquille. Je vous apporterai... deux ou trois bonnes religieuses, qui soigneront les vieillards, instruiront les enfants... et recevront des novices.

— Ah! ma sœur! Comme vous êtes bien celle qui doit nous sauver!

Dans les bras l'une de l'autre, elles mêlèrent quelques larmes, de joie, de regret, de tendresse. Puis Edith rentra, pour s'occuper des préparatifs de son départ.

Le retour à la côte s'accomplit le lendemain dans un silence quelque peu personnel, mais sans aventure. Le calme héroïque de Pierre, dont le visage rayonnait de la foi du martyr, ne put manquer de faire impression sur tante Lavinia. Elle le laissa voir à sa nièce quand celle-ci regagna sa cabine, après que le rivage eut sombré sous la ligne de l'horizon. Edith, heureuse de cette approbation, répondit à sa tante :

— N'oubliez pas que vous l'avez comparé au Cid. Soyez franche! Vous me mépriseriez si je restais en Colombie?

— Ah! ma chère, vous en parlez bien à votre aise. Vous n'avez pas soixante ans: je n'en ai pas vingt; vous n'êtes pas une pauvre vieille tante, et.. je ne suis pas Chimène.

FIN

IMPRIMERIE FRANÇAISE DE L'EDITION, 12, RUE DE L'ABBE-DE-L'EPEE, PARIS, V^e.
RELIURE : MOUELE DEVOSE.